

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN
CANADA.

LIVRE SECOND.

SECONDE COLONIE FRANÇAISE,

TOUTE COMPOSÉE DE CATHOLIQUES.

[*Depuis 1632 jusqu'à l'arrivée des colons pour l'île de Montréal, en 1641.*]

CHAPITRE III. (*A.)

EFFORTS DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE EN FRANCE ET EN CANADA POUR
PROCURER LA CIVILISATION ET LA CONVERSION DES SAUVAGES.

(*Suite.*)

XXIII.

Madame de La Pelterie augmente le nombre des Ursulines.

De son côté, madame de la Pelterie n'avait conduit aussi, en Canada, que trois Ursulines. Voyant que ce nombre était insuffisant, elle en demanda une quatrième à l'archevêque de Paris, qui lui en envoya deux, les mères Anne de Sainte-Claire et Marguerite de Saint-Athanase. Elles s'embarquèrent, avec les deux Hospitalières, sur le vaisseau nommé *l'Espérance*, conduit par M. de Courpon, honnête gentilhomme, qui leur

(*A.) Voir l'année 1867, et pour le chapitre page 881.

rendit de grands services dans cette traversée. Deux fois elles pensèrent être englouties au fond des eaux, dans la rade même, où les trois navires de la flotte restèrent, depuis le 26 de mars jusqu'au 28 d'avril, battus par les vents les plus furieux, sans avoir perdu autre chose qu'un câble et un bateau, qui furent emportés par la tourmente. Cette tempête, qui retint les vaisseaux près du port, les défendit contre les frégates ennemies, qui les attendaient au passage. Mais le cardinal de Richelieu, informé de cette embuscade par la duchesse d'Aiguillon, ordonna de leur faire escorte, et M. de Beaulieu, qui commandait la flotte royale, fit entourer les trois navires par quarante vaisseaux, qui les accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la Manche, où ils n'eurent plus à craindre l'ennemi.

XXIV.

Hospitalières à Sillery, pour soigner les malades et instruire les enfants.

Le 9 de juillet de la même année 1640, les Hospitalières, accompagnées des Ursulines et de quelques Jésuites, se rendirent à Sillery, où l'on posa, en grande cérémonie, la première pierre du nouvel hôpital, et l'on en poussa immédiatement les travaux avec beaucoup d'activité, afin que les Hospitalières pussent, dès l'hiver suivant (*), l'occuper en partie. Le bâtiment se trouvant, en effet, en état de les recevoir, elles résolurent d'aller s'y établir, et fixèrent le jour du départ au 1er du mois de décembre de la même année. Les sauvages de Sillery, touchés de la charité de ces saintes filles, allèrent les chercher eux-mêmes à Québec, et les conduisirent en canot à leur bourgade, où les autres accoururent sur le rivage, pour les recevoir, en donnant mille démonstrations de reconnaissance et de joie. Les Hospitalières ne bornèrent pas leur zèle au soin des malades; elles l'étendaient encore à l'instruction des petites filles sauvages, qui, trop éloignées de Québec, ne pouvaient aller commodément se faire instruire chez les Ursulines. Elles furent bien dédommagées de leurs peines, dans ce surcroît d'occupation; car, à Sillery, ces enfants avaient un si grand désir d'apprendre, que leur ardeur pour l'instruction allait jusqu'à l'importunité. Quoique le bâtiment des Hospitalières fût tout construit en pierres, elles eurent à souffrir les rigueurs du froid durant l'hiver, et aussi la privation de beaucoup de choses, et vécurent assez solitaires, les sauvages ayant quitté momentanément Sillery, pour aller à la chasse dans les bois. A leur retour, ils témoignèrent de nouveau, une joie très-vive de les voir dans ce lieu;

(*) En attendant que le bâtiment fut en état de les loger, quelques Hospitalières allèrent occuper, vers la fin du mois d'août, une maison dans le voisinage de Sillery, que M. de Puiseaux, dont nous parlerons dans la suite, leur offrit, et qui était appelée la maison de Saint Michel. Quoiqu'elle ne se composât que de trois petites chambres, elles trouvèrent le moyen d'y recevoir des malades et d'y vivre elles-mêmes en communauté cloîtrée, s'étant ménagé une petite chapelle où leur chœur était séparé de l'espace qu'occupaient les séculiers, qui s'y rendaient en petit nombre pour assister à la sainte Messe.

et, de leur côté, elles eurent la consolation de contribuer à la conversion de plusieurs, par les secours charitables qu'elles leur prodiguèrent. Nous avons dit que la duchesse d'Aiguillon, en dédiant son hôpital au sang du Sauveur, répandu pour le salut de tous, avait demandé que les Hospitalières engageassent les sauvages qu'elles y recevraient à prier, particulièrement, pour le salut du cardinal de Richelieu, et pour le sien propre, après la mort de l'un et de l'autre ; et ce fut sans doute, pour leur rappeler sensiblement ce pieux devoir, et les aider à s'en acquitter, qu'elle envoya, cette année, à Sillery, un grand tableau, représentant Notre-Seigneur en croix, avec le cardinal d'un côté, et elle-même de l'autre ; à quoi elle joignit un parement d'autel noir, une chasuble et d'autres objets, pour servir à l'ornement de la chapelle et au culte divin.

XXV.

Pieuse curiosité des Sauvages pour les offices chantés des Ursulines.

A Québec, madame de la Pelterie et les religieuses Ursulines, en rendant aux sauvages les charitables services que nous avons dits, contribuaient encore à les édifier, dans leur chapelle, par leur modestie et par la beauté de leur chant, surtout les Dimanches et les jours de Fêtes, où leurs Vêpres étaient toujours chantées. “ Si, en France, écrivait, au sujet de ce chant, la mère de l'Incarnation, on ne mangeait que du poisson et des viandes salées, comme nous faisons ici, on serait malade, et on n'aurait point de voix ; nous nous portons fort bien, et nous chantons mieux qu'on ne le fait en France.” Il paraît que la douceur de ce chant, auquel les sauvages n'étaient pas accoutumés, ne les attirait pas moins que le son d'une viole, le seul instrument de musique religieuse qu'il y eût alors en Canada. “ On est tout ravi, écrivait la sœur de Sainte-Croix, d'entendre nos Mères chanter les Vêpres, les Fêtes et Dimanches. Il y a du plaisir à voir les sauvages et les sauvagesses auprès de la viole, quand on en joue. Ils en sont émerveillés. L'un d'eux disait qu'il fallait apprendre à leurs filles à jouer de cet instrument. Mais nous ne nous en servons que pour les attirer à la prière.”

XXVI.

Agnès, ses dispositions pour la piété et la musique religieuse.

Dans ce dessein, et pour se former une aide qui pût les suppléer, elles communiquèrent la pratique de ce petit art d'agrément à une de leurs élèves, âgée de douze ans, remarquable pour la beauté de sa voix et la douceur de son caractère, qui sans doute lui fit donner, dans son baptême, le nom d'Agnès. “ Elle a fait de très-grands progrès auprès de nous, écrivait encore la mère Marie de l'Incarnation, tant dans la connaissance des mystères que dans les bonnes mœurs, ayant de plus appris à travailler, à lire, à jouer de la viole, et mille autres petites

“ adresses.” Cette enfant, ayant ensuite été retirée du séminaire par ses parents, elle se plaisait à chanter aux sauvages des Cantiques spirituels que les Ursulines lui avaient appris ; et, dans les bois, elle était, comme leur directrice de chant, déterminant elle-même ce qu'ils devaient chanter, et les édifiant autant par la sagesse et la modestie de sa conduite, qu'elle les charmait saintement par la beauté de sa voix. Elle aurait même voulu se consacrer à Dieu par la profession religieuse, et ses maîtres pensaient à la recevoir, lorsqu'elle mourut à l'âge de quinze ans, au mois de décembre 1643, à la suite d'un accident, qui pensa la faire périr dans le fleuve Saint-Laurent, et d'où elle avait été retirée presque sans vie.

XXVII.

Zèle de madame de la Pelterie pour la conversion des sauvages.

L'affection que madame de la Pelterie témoignait aux femmes et aux filles sauvages était bien propre à gagner leurs cœurs et à leur faire aimer la religion. Elle ne pouvait modérer son ardeur dans les services qu'elle leur rendait, et voulait se trouver elle-même partout, quand il s'agissait des sauvages. Le jour de l'Assomption 1639, dans les Processions, rapporte la sœur de Sainte-Croix, “ elle servait de conductrice aux femmes sauvages, et marchait en tête.” Le Jeudi Saint de l'année 1640, la cérémonie du lavement des pieds devant avoir lieu à l'hôpital, elle s'y rendit, et se joignant aux Hospitalières, elle lava les pieds à des femmes et à des filles sauvages, avec autant de charité que de modestie, exemple qui fut imité par madame de Répégnigny. C'est que le zèle pour la conversion des sauvages n'était pas particulier aux missionnaires et aux Religieuses ; et nous devons dire, à la louange des pieux colons de Québec, qu'avant l'arrivée des Hospitalières et des Ursulines, il était déjà très-commun parmi eux. Il devint même général, à l'occasion d'un vœu que les P. P. Jésuites firent, en 1635, dans toutes leurs résidences, et que, l'année suivante, les colons commencèrent à prononcer, et qu'ils renouvelaient depuis, tous les ans, le jour de l'Immaculée-Conception, quoique par simple dévotion, et sans obligation de conscience.

XXVIII.

Vœu public des colons pour la conversion des sauvages.

Nous le rapporterons ici, comme un monument remarquable de la piété de ces premiers temps. “ Adorable Jésus, Sauveur du Monde, quoique
 “ nos péchés nous doivent éloigner de votre présence, néanmoins,
 “ étant épris d'une sainte affection de vous honorer, vous et votre Sainte
 “ Mère : et poussés du désir de correspondre fidèlement à ce que vous
 “ désirez de vos serviteurs, pour vous faire connaître et adorer des

“ pauvres peuples de ces contrées : prosternés ici à vos pieds, nous vous
 “ promettons et faisons vœu, comme aussi à la Très-Sainte Vierge, votre
 “ Mère, de communier douze fois, ces douze mois suivants, et de dire le
 “ chapelet autant de fois ; et cela, en l'honneur et en action de grâces de
 “ l'Immaculée Conception de cette Sainte Vierge, votre Mère, comme
 “ aussi de jeûner, la veille de cette Fête, à la même intention : pour
 “ obtenir de votre bonté et de votre miséricorde, par son intercession
 “ et par ses mérites, la conservation de ce pays et la conversion des pau-
 “ vres sauvages qui l'habitent. Recevez donc, ô Reine des Anges et
 “ des Hommes, sous votre sainte protection, ces peuples délaissés et aban-
 “ donnés, que nous vous présentons par les mains de votre glorieux
 “ Epoux et de vos fidèles serviteurs saint Ignace et saint François
 “ Xavier, et de tous les Anges gardiens et protecteurs de ces lieux, pour
 “ les offrir à votre bien-aimé Fils ; afin qu'il lui plaise les maintenir et les
 “ conserver contre leurs ennemis ; donner la connaissance de son saint
 “ Nom à ceux qui ne l'ont pas encore ; et à tous, la persévérance en
 “ sa sainte grâce, et en son saint amour.” On n'avait rien vu jusqu'alors,
 dans aucune colonie, de si pur et de si chrétien, pour procurer la
 conversion des sauvages.

Nous avons raconté que, dans l'hiver de 1535 et 1536, Jacques
 Cartier, et tous les Français qui l'accompagnaient, avaient fait un vœu
 solennel à Marie, et s'étaient rendus, processionnellement, devant une
 de ses images, placée contre un arbre, sur le bord du fleuve Saint-
 Laurent, comme pour faire, sur ces terres nouvelles, le premier exercice
 public du culte catholique, en y proclamant la dévotion envers Marie,
 l'avocate des chrétiens. Ce fut donc une coïncidence bien digne de
 remarque, qu'en 1636, cent ans après le vœu de Jacques Cartier, d'au-
 tres Français, venus en Canada pour réaliser les desseins de ce naviga-
 teur, en y formant une colonie catholique, fissent aussi un vœu public
 à Marie, et, depuis ce temps, le renouvelassent d'année en année, pour
 obtenir, par son intercession, la conservation de ce même pays à la France,
 et la conversion des indigènes, que Jacques Cartier avait eue si forte-
 ment à cœur.

XXIX.

Zèle de M. de Montmagny pour la conversion des sauvages.

Les chefs de la colonie ne la désiraient pas avec moins d'ardeur, et
 montraient le même zèle apostolique que nous avons admiré dans Jacques
 Cartier, à Hochelaga. M. de Montmagny, ayant reconnu qu'un sauvage
 Huron, homme d'un sens droit et fils du capitaine de sa bourgade,
 avait déclaré qu'il voulait croire en Dieu, et donné des marques non
 équivoques d'attachement à la religion, engagea lui-même les PP.
 Jésuites à lui conférer le baptême avant qu'il retournât dans son pays,

voulut lui servir de parrain, et le nomma Charles, du nom qu'il portait lui-même. A peine ce sauvage eut-il été régénéré par l'eau baptismale, que le Gouverneur lui dit, en lui donnant des témoignages particuliers d'affection : " Je me réjouis de vous voir, maintenant, au nombre des " enfants de Dieu ; et puisque vous êtes affranchi des liens des démons, " combattez généreusement ; tenez la parole que vous avez jurée à Dieu. " Le baptême vous a donné des armes et des forces contre vos ennemis " invisibles : servez-vous-en courageusement : et, parce que les peuples " qui vous font la guerre désirent de vous détruire, je veux vous armer " contre eux." Là-dessus il lui fit présent d'une belle arquebuse, qui étonna beaucoup ce bon néophyte ; car ces armes étaient encore toutes nouvelles pour eux. " Allez, ajouta le Gouverneur, exhortez vos compatriotes à " embrasser la Foi que vous avez reçue, et les assurez, de ma part, que " je les protégerai, s'ils se rangent au giron de l'Église." Nous devons remarquer ici que ce sauvage, dans sa réponse au Gouverneur, l'appela *Onontio* ; et c'était ainsi que les Hurons et les Iroquois traduisaient le nom de Montmagny ; car, dans leur langue, *Onontio* veut dire *grande montagne*. Un sauvage nouvellement baptisé, ayant eu le bonheur de faire sa première Communion le jour même de la Fête-Dieu, M. de Montmagny proposa aux PP. Jésuites de donner à ce néophyte l'un des bâtons du dais, sous lequel on devait porter le Très-Saint-Sacrement, et lui-même en prit un autre par une très-rare et très-religieuse humilité. Ce fut un spectacle bien touchant, aux yeux de la Foi, de voir ce néophyte, vêtu d'une robe de sauvage, marcher ainsi de pair avec le Gouverneur, en portant l'un et l'autre le dais à la Procession, au bruit des mousquets et des canons, et au milieu de tout l'appareil que la colonie pouvait déployer dans cette fête solennelle.

XXX.

Zèle des principaux membres de la colonie pour la conversion des sauvages.

Les exemples de charité et de piété des autres principaux membres de la colonie étaient bien propres aussi à faire une vive et puissante impression sur les cœurs des sauvages. A l'imitation du Gouverneur, M. de l'Isle, son lieutenant, et les autres messieurs tenaient à honneur d'être leurs parrains au baptême, et les nouveaux chrétiens s'en montraient très-flattés. Ainsi M. de Répentigny, ayant levé des Fonts un sauvage, âgé d'environ quarante ans, à qui il donna le nom de Joseph, ce néophyte, immédiatement après son baptême, prit la main de son parrain, et la baisa avec beaucoup de tendresse, en le remerciant du bien qu'il lui avait procuré. Atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau, il eut la consolation de voir M. de Répentigny le visiter souvent, et lui faire porter fréquemment de petites douceurs. Ce charitable et fidèle parrain lui rendit enfin les derniers devoirs, en l'accompagnant à la sépulture : ce que firent

aussi les dames de Répentigny, sa mère et sa femme, et plusieurs autres personnes de sa maison. Le corps était porté par quatre Français et suivi de M. de Courpon, de M. Gand, de M. de Castillon, et des sauvages qui se trouvaient à Québec. Aussi le Père Le Jeune, témoin de ces touchants exemples, disait, dans sa relation de 1636 : “ Je donnerai cette louange à nos Français, qu'ils honorent volontiers de leur présence les baptêmes et les obsèques des sauvages : ce qui édifie grandement ces barbares, voyant l'estime qu'on fait de ceux de leur nation qui reçoivent notre sainte Foi.”

XXXI.

Sauvage envoyé à Louis XIII ; présent du roi aux nations alliées.

L'intérêt que le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu témoignaient, de leur côté, en faveur des sauvages, était un autre puissant motif pour leur faire aimer la religion. Quand on leur disait que ce ministre contribuait efficacement à l'entretien des ouvriers évangéliques envoyés auprès d'eux, ils donnaient des marques d'un étonnement inexprimable ; jusque-là, que ceux qui n'étaient pas chrétiens avaient de la peine à croire qu'on pût rencontrer, sur la terre, des hommes qui voulaient faire des dépenses pour les secourir, au bout du monde, sans se proposer d'autre intérêt que le bien de leurs âmes et la gloire de Dieu. L'année 1638, un sauvage, fils d'un chef de tribu, avantageusement connu des colons, passa en France pour rendre hommage au roi, non pas seulement au nom de son père et de sa nation, mais encore au nom des autres nations du pays. La première fois qu'il vit le roi, ce fut à l'église ; et il demeura singulièrement frappé de ce que ce prince priait Dieu comme les missionnaires enseignaient aux sauvages de le faire. C'était le premier jour de l'an ; voyant le roi marcher au milieu de ses gardes, avec ses Suisses et ses soldats en ordre, au son des tambours, il fut si stupéfait à ce spectacle, qu'il dit au P. Jésuite qui l'accompagnait : “ Allons-nous-en ; j'ai tout vu, puisque j'ai vu le Roi ;” et, tout le reste du jour il resta sans parler, pensant sans cesse à ce qu'il avait vu. Lorsqu'enfin il fut présenté à Louis XIII, il mit aux pieds de ce prince une couronne de porcelaine, pour témoigner, par cet hommage, qu'il le reconnaissait, au nom de tous les peuples sauvages, pour leur vrai et légitime Souverain. Ce monarque lui fit un accueil plein de bonté, et lui demanda s'il avait été baptisé, et s'il était sédentaire : donnant à connaître, par ces demandes, l'affection qu'il portait aux nouveaux chrétiens et à ceux qui résidaient auprès des Français pour professer la religion catholique. Le roi et la reine lui firent voir le Dauphin encore au maillot ; et, après plusieurs autres actes de bienveillance, lui donnèrent en présent, pour les nations qu'il représentait, six habits magnifiques, où l'on ne voyait que toile d'or, velours, satin, panne de soie, écarlate.

XXXII.

Distribution des présents du roi aux sauvages ; usage qu'ils veulent en faire.

Ce jeune sauvage, qui était de Miskou, étant de retour en son pays, monta jusqu'à Québec, avec un certain nombre de ses compatriotes, et alla trouver M. de Montmagny, à qui il remit ces présents. Il y avait alors, dans ce lieu, des Hurons, des Algonquins et des Montagnais ; et tous en voyant ces habits, admirèrent la bonté du roi de France, qu'ils appelaient leur roi. Mais pour éviter de faire naître de la jalousie entre eux, comme il fût arrivé, si ces présents eussent été donnés à une seule nation, M. de Montmagny remit trois habits à ce jeune sauvage, l'un pour lui, l'autre pour son fils, le troisième pour son père ; et distribua les autres à trois sauvages chrétiens de trois nations. Ceux-ci, en apprenant de la bouche de M. de Montmagny, que le roi de France leur envoyait ces présents, en témoignèrent d'abord leur surprise, et firent ensuite cette réponse, qui mérite d'être rapportée : “ Ecrivez à notre roi que nous le remercions
 “ et que nous l'admirons ; et que, quand il ne nous aurait rien envoyé, nous
 “ ne laisserions pas de l'aimer. Au reste, gardez vous-même ces habits ;
 “ car nous ne voulons nous en servir que quand on marchera en Procession
 “ pour prier Dieu pour le roi, pour la reine et pour leur fils. Et quand
 “ nous seront morts, si vous faites prier Dieu pour le roi, faites porter ces
 “ habits à nos enfants, afin que ceux qui viendront après nous sachent
 “ l'amour que notre roi nous a porté.”

XXXIII.

Procession de l'Assomption ; des sauvages en font partie.

La première Procession où ils s'en servirent eut lieu le 15 Août de cette même année 1639, fête de l'Assomption, en exécution du vœu que le roi avait fait, l'année précédente, lorsqu'il mit sous la protection de la Très-Sainte Vierge sa couronne et tous ses Etats. La Nouvelle-France voulant donc reconnaître avec son roi cette divine Mère, pour sa Dame et sa Protectrice, fit alors cette Procession solennelle pour la première fois. Dès le grand matin, les sauvages chrétiens entendirent la sainte Messe et communierent ; et tous les autres, qui étaient dans les environs de Québec, se réunirent pour assister à la procession. Après la croix et la bannière venait M. Grand, en tête des hommes sauvages, dont les six premiers étaient revêtus de ces habits royaux, allant deux à deux, dans un maintien grave et modeste. Après les hommes, marchait Madame de la Pelterie, ayant à ses côtés trois ou quatre filles sauvages, vêtues à la Française, et ensuite toutes les filles et femmes des sauvages en leurs propres vêtements.

Le clergé venait après, suivi de M. le Gouverneur, des Français et enfin des Françaises, sans garder entre eux d'autre ordre que celui de l'honnêteté chrétienne. La Procession, qui s'était mise en marche au bruit des canons du Fort, se dirigea d'abord vers l'hôpital, devant lequel

les sauvages prièrent tous ensemble pour le roi et la reine, et remercièrent Dieu de la naissance du dauphin ; ce que firent aussi, dans la chapelle du Précieux Sang, le Gouverneur et les principaux des Français et des sauvages. De là on se rendit aux Ursulines ; l'artillerie du Fort salua la Procession à son passage ; lorsqu'on fut arrivé à la chapelle, qu'on avait parée, on fit les mêmes prières qu'à l'hôpital, et les Ursulines chantèrent l'*Exaudiat*, comme les Hospitalières l'avaient déjà fait. Enfin on rentra dans l'église de Notre-Dame de Recouvrance. Après la Procession, M. de Montmagny fit un festin à une centaine de sauvages, et les PP. Jésuites prirent avec eux les six qui étaient vêtus des habits de parade, et leur donnèrent à manger dans leur maison.

XXXIV.

Origine des habits de parade des sauvages aux processions.

Il faut que ces habits aient fait sur l'esprit des sauvages une vive et profonde impression, puisque, outre la protestation qu'ils firent, en les recevant, de ne s'en servir qu'aux Processions solennelles, l'usage s'est conservé jusqu'ici, dans les tribus sédentaires, de porter quelques vêtements, à peu près semblables, dans les occasions solennelles de religion. Nous sommes, en effet, portés à croire que la coutume dont nous parlons eut pour origine le don des six habits envoyés par Louis XIII et la Procession où six des principaux sauvages parurent ainsi revêtus. Jusqu'alors les Européens n'avaient apporté aux sauvages que des couvertures, des capots, des haches, des couteaux, des chaudières ou d'autres objets de première nécessité ; et nous ne voyons pas qu'ils eussent encore échangé avec eux des costumes complets pour la représentation et le luxe. Il est à remarquer que, l'année précédente, le sauvage que M. de Montmagny voulut avoir pour second, en portant le dais à la procession du Très-Saint Sacrement, avait une *belle robe de sauvage*, c'est-à-dire de belle fourrure, et si l'usage dont nous parlons eût été dès lors introduit, sans doute qu'on n'eût pas manqué de vêtir magnifiquement ce sauvage, dans une occasion si solennelle, où il avait à marcher de pair avec le Gouverneur.

XXXV.

La Colonie se fut développée si les Associés eussent rempli leurs promesses.

Il résulte de tous les faits que nous avons exposés jusqu'ici que dans les huit premières années, depuis la reprise du Canada, en 1632, jusqu'en l'année 1640, la nouvelle colonie de Québec se vit heureusement pourvue des éléments les plus propres à opérer son développement et à procurer la conversion des nations sauvages. C'étaient les deux fins que les rois de France avaient eues en vue en envoyant des navigateurs en Canada ; et la compagnie des Cent-Associés s'était obligée d'attendre elle-même ce double but, en recevant, en dédommagement de ses dépenses, le privilège

exclusif des pelleteries et la propriété des immenses contrées dont se composait la Nouvelle-France. “ Il est certain, dit le P. de Charlevoix, que
 “ les esprits étaient, en France et en Amérique, dans les meilleures dis-
 “ positions du monde pour peupler cette colonie et pour établir toutes les bran-
 “ ches de commerce que peut produire un si bon fonds. Le merveilleux con-
 “ cert de tous les membres qui composaient cette colonie, de laquelle on
 “ avait conçu de si grandes espérances, ce concert, le seul peut-être qu’on
 “ avait vu aussi parfait dans le Nouveau Monde, répondait du succès de
 “ toutes les entreprises qu’on y aurait tentées. Tant de secours spirituels,
 “ venus de France tout à la fois, ne pouvaient manquer de donner une
 “ grande activité aux affaires de la religion. L’établissement des Hospi-
 “ talières, celui des Ursulines, toutes les missions renforcées d’ouvriers
 “ infatigables, qui ne s’épargnaient point ; la piété et la charité des prin-
 “ cipaux habitants, qui ne se refusaient à rien pour les seconder, jusqu’à prê-
 “ ter leurs propres lits pour y coucher des malades : c’étaient là autant
 “ de conjectures précieuses qui auraient dû faire entrer dans le sein de
 “ l’Eglise la plus grande partie des nations du Canada. Mais la compa-
 “ gnie des Cent-Associés demeurait dans une inaction qui sera toujours
 “ incompréhensible, et il arrivait de là que les missions et les communau-
 “ tés, qui devaient tirer leur principal appui de la colonie, en étaient pres-
 “ que le seul soutien. Cependant le fonds qui faisait subsister les mission-
 “ naires et les Religieuses n’était, en bonne partie, que casuel ; on ne
 “ devait pas compter qu’il continuât toujours sur le même pied, et il fut
 “ réduit, en effet, peu à peu.” C’est pourquoi la colonie et l’œuvre de la
 sanctification des sauvages ne firent que languir, comme nous allons l’ex-
 poser au chapitre suivant. (*A continuer.*)

DE L'AUTORITÉ EN PHILOSOPHIE. (*)

LIVRE III.

DE L'AUTORITÉ HUMANO-DIVINE OU DE L'ÉGLISE.

DE L'AUTORITÉ HUMANO-DIVINE EN PHILOSOPHIE.

NEUVIÈME ET DERNIER CHAPITRE.

CONCLUSION—DÉFINITION DE LA PHILOSOPHIE—DIFFÉRENCE ENTRE LA PHILOSOPHIE ET LA THÉOLOGIE.

Depuis quarante siècles l’individualisme est à l’œuvre. Il a cultivé le champ de la science avec de rudes labours ; les produits de son activité

(*) Voir l’année 1866, pages 238, 273, 290, 322, 343, 375, 395, 410, 412, 492, 451.

“ l’année 1857, pages 2, 96, 177, 256, 331, 419, 493, 572, 664, 755, 761, 834, 897.

sont immenses, et tout à la fois d'une valeur bien minime. Non seulement il n'a pu se faire un symbole ; mais même il ne lui a pas été possible de formuler et d'établir un seul dogme, c'est-à-dire, une vérité universellement obligatoire. Il n'a produit qu'une masse énorme d'opinions contradictoires. Toujours, il s'est vu livré en proie à la guerre intestine. Maintes et maintes fois l'on a imaginé des projets de pacification, des réformes qui devaient satisfaire tous les esprits. Les plus grands génies se sont usés vainement dans ces tentatives sans résultat.

Aujourd'hui, autant que jamais, les représentants divers de la philosophie rationaliste sont divisés entr'eux. Or, comme l'avenir a ses racines dans le passé, et qu'en outre les perpétuelles contradictions qui éclatent dans le domaine de l'individualisme, résultent de la nature même de cette philosophie combinée avec celle de l'esprit humain, nous devons tenir pour indubitable, que l'individualisme n'aura jamais de symbole, et même, qu'à l'exception du dogme prétendu de la suprématie de la raison de chacun, qui est tout le fond du rationalisme, et son expression rigoureuse, il n'aura jamais de croyance constante et uniforme. Non seulement l'individualisme n'a point et n'a jamais eu de symbole, mais encore il a constamment battu en ruine le symbole de l'humanité, et il ne tient pas à lui que nous ne soyons devenus tour à tour, matérialistes, athées, panthéistes, sceptiques, voire même nihilistes.

A la vue de ces aberrations épouvantables de la raison, que devons-nous faire ? Nous laisser aller au découragement, conspuer et maudire, comme un présent funeste, cette lumière d'origine divine, qui fait l'homme roi de la nature et lui donne de magnifiques traits de ressemblance avec son Créateur ?

A Dieu ne plaise que nous nous rendions coupables d'une si noire ingratitude ! Parce que les hommes ont beaucoup abusé des dons de Dieu, il ne faut pas estimer ces dons moins excellents. La liberté n'a-t-elle pas enfanté autant de crimes que la raison a produit d'erreurs ? Il ne nous est pas néanmoins permis de déclamer contre la liberté ; ne déclamons pas non plus contre la raison. L'abus d'une chose ne prouve rien contre elle. Or, ici, il y a abus manifeste. Depuis longtemps, les plus grands hommes et les plus vertueux l'ont signalé, cet abus fatal, mais avec trop peu de succès jusqu'à présent. Confiance néanmoins ! La masse déjà énorme des expériences grossissant toujours avec les années, met en évidence de plus en plus l'impuissance irrémédiable de la raison individuelle. C'est pourquoi, il y a tout lieu de le croire, les tentatives nouvelles de bons esprits dirigées dans le même sens, obtiendront de plus heureux résultats, et leurs voix seront probablement écoutées quand elles porteront aux philosophes découragés ces paroles de consolation et d'espérance : Êtres d'un jour, pourquoi voulez-vous vous isoler de vos frères ? Songez et voyez quelles victoires nous aurions obtenues sur la nature inférieure, si chacun

avait voulu séparer son action de celle de son semblable, si chacun avait prétendu n'appliquer toujours à la résistance que sa puissance individuelle ? L'homme aurait-il dompté les animaux féroces, abattu les forêts, desséché les vallées, défriché la terre, dirigé le cours des fleuves, subjugué les mers, aurait-il, en un mot, imposé son joug à la création terrestre toute entière et nous apparaîtrait-il partout comme le roi de l'univers ? Oh ! non, sans aucun doute. Tout au contraire, l'homme se verrait en tout lieu esclave de la nature, chargé par elle des plus lourdes chaînes et dans l'impuissance absolue de s'affranchir jamais ; si tant est cependant qu'une multitude de causes ennemies n'eussent pas fait disparaître de dessus la terre, déjà depuis longtemps, un être si infirme et si débile. Vous conviendrez sans peine de la certitude de ces assertions diverses. Mais pourriez-vous croire que l'homme soit moins faible dans les régions du vrai que dans celles des réalités physiques ? Pensez-vous que le champ de la vérité ne soit pas pour nous aussi stérile et d'une aussi difficile culture que le sol d'où nous tirons, en l'arrosant en commun de nos sucurs, la subsistance de notre organisme ? Pourquoi, afin de féconder vos efforts, n'élevez-vous pas souvent votre cœur et vos yeux vers la lumière infinie, dont la conscience et les instincts supérieurs du genre humain ont constamment sollicité l'abondante et extraordinaire communication ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui, ainsi que nous l'avons remarqué au premier livre, que l'on a exhorté la philosophie à chercher un appui extérieur. Les plus grands esprits et les plus estimables, lui en ont donné le conseil et l'exemple, dans les temps anciens comme dans les âges modernes. Nous avons cité précédemment parmi les païens, Confucius, Hébraélite, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Plutarque, Quintilien. Nous avons cité Tertulien et Boèce, et au moyen âge, St. Thomas, le prince des Scholastiques. Enfin, dans les temps modernes, nous avons nommé Fénelon, Buffier, Huet, Cudworth, Hook, Bergier, de Bonald, De Maistre et de Riambourg. Nous devons mentionner encore, malgré leurs exagérations et leurs excès, les deux écoles fameuses de M. De La Mennais et de M. Bautin.

Mais, où le trouver cet appui ?

1^o. Dans la raison de tous. Une raison individuelle ne diffère qu'en degrés d'un autre raison individuelle. Toute raison, à l'état actuel, a de l'aptitude à saisir le vrai. Il en résulte que la puissance de la somme des raisons individuelles est incomparablement plus grande que celle d'une raison particulière quelconque. Que si cette somme comprend la raison de tous, toujours et partout, l'on ne peut imaginer, dans la création, de motif plus invincible de croire ; et si, en pareille conjoncture, son enseignement n'était pas véritable, il faudrait dire que la raison, destinée à percevoir le vrai, serait néanmoins impuissante à le saisir, ce qui répugne. Il est donc certain que la raison particulière doit chercher un

appui dans la raison commune, et tenir pour indubitable, avant toute discussion, tout ce qu'enseigne la raison générale.

Or, la raison générale enseigne, entre autre chose, que la Raison Infinie peut illuminer, par des opérations extraordinaires et tout-à-fait en dehors de l'ordre constant établi de Dieu, la raison créée et finie. Et de toutes les données de la raison générale, il n'en est peut-être pas une seule qui soit, par son évidence intrinsèque et par sa conformité aux besoins de l'homme, plus manifestement proportionnée à la raison de chacun.

Les affirmations de la raison commune ne s'arrêtent pas à ce qui est purement possible ; elles descendent encore jusqu'à l'ordre réel. Tous les hommes, toujours et partout, ont cru aux communications miraculeuses de la divinité avec la nature humaine. Plusieurs, il est vrai, se sont trompés dans l'appréciation des faits, ils ont pris pour révélations divines, le produit de l'illusion ou du mensonge. Mais, encore ici, la raison commune trace, pour servir au discernement de la vérité, des caractères si éclatants et si incommunicables, que toute raison individuelle, bien disciplinée, ne saurait s'y méprendre. Elle nous signale le miracle et la prophétie comme des Lettres-Patentes authentiques de la divinité ; et nous donne, pour en vérifier la réalité et en constater la nature, des signes infaillibles. Toute doctrine qui se prétend révélée et veut s'imposer au genre humain, doit, au jugement du sens commun, prouver son origine divine, du moins par l'une ou l'autre espèce de ces faits rigoureusement surnaturels. Il faut, en outre ; mais l'on sait *à priori* que cette nouvelle exigence est toujours réalisée, quand on a acquis la certitude que la vérité de la doctrine est établie sur le miracle ou la prophétie ; il faut, en outre, que la grandeur et la beauté de son enseignement dogmatique et moral, que l'harmonie parfaite de cet enseignement, avec les nécessités de notre nature, manifestent quelque chose de l'infinie sagesse de son auteur.

Donc, en second lieu, la raison philosophique doit s'étayer de la raison divine. Ce devoir, une des plus solennelles prescriptions de la raison commune, est encore intimé à chaque intelligence particulière par le sentiment de sa faiblesse et de son insuffisance dans la poursuite du vrai, insuffisance à laquelle ne peut convenablement remédier la raison générale elle-même, beaucoup trop limitée dans sa sphère.

Soutenue, éclairée par la raison commune et par la révélation divine, la raison individuelle pourra-t-elle, sans crainte de faire fausse route, s'élancer à la recherche du vrai ? Non, pas encore. La révélation, manifestation de l'être infini, aura nécessairement son côté ténébreux. Donc, les interprétations erronées de la révélation seront inévitables à l'individu abandonné à lui-même. Et, puis les trois grandes causes d'erreur que nous avons signalées au rationalisme, ne se rencontreront-elles pas ici pareille-

ment ? Sans aucun doute ; et les vérités révélées les plus lumineuses seront contradictoirement expliquées par plusieurs dont souvent l'on ne pourra suspecter ni le talent, ni la bonne foi. Cette assertion, du reste, est assez confirmée par l'expérience. Comment sortir de ce nouveau dédale ? La révélation nous présente un fil conducteur que la raison générale de la société la plus éclairée et la plus étendue, agréée depuis dix-huit siècles, et qu'un profond instinct de notre nature nous presse de saisir. Pour satisfaire aux besoins de l'humanité toujours plus raisonnable, plus désireuse de connaître et d'expliquer ; mais toujours fort débile et peu clairvoyante, et partant, toujours, plus exposée à se repaître d'erreurs de toute sorte, Dieu, en se révélant à elle une dernière fois, lui a laissé jusqu'au jour suprême de ce monde visible, un interprète infailible de la vérité. Il faudra donc, en troisième lieu, que la raison philosophique porte toujours devant soi, comme un flambeau, les décisions de cet interprète, c'est-à-dire de l'Eglise.

Avec ce triple appui, ce triple critérium, la philosophie pourrait étendre au loin et affermir solidement ses conquêtes. Au lieu des ténèbres qui enveloppent maintenant son domaine, quel jour magnifique se lèverait pour elle, si elle consentait à marcher par la grande voie de l'autorité, et si elle voulait se définir de la manière que voici : *La philosophie est le libre exercice de la raison, ou l'explication des choses, sous la discipline du sens commun et de la révélation interprétée par l'Eglise.* (1).

Telle est, ce me semble, l'idée la plus générale d'une philosophie catholique, ou d'une philosophie positive et féconde. Si l'on en désirait une notion plus restreinte et moins disproportionnée à la faiblesse de notre intelligence, l'on pourrait emprunter, en la complétant, la définition de M. Lamennais et dire : *La philosophie est : "L'exposition des vérités générales, ou de ce qu'il y a de commun dans les diverses branches de la connaissance humaine," sous la discipline du sens commun et de la révélation interprétée par l'Eglise.*

Parceque nous soumettons la philosophie, dans plusieurs de ses investigations, au contrôle de la révélation et de l'Eglise, on ne saurait avoir pour cela le droit de nous objecter que nous confondons la philosophie avec la théologie. Ce serait une imputation tout-à-fait erronée. Rien n'est plus distinct d'après notre doctrine. La théologie et la philosophie selon nous, comme selon tout le monde, diffèrent par leur objet et par leurs moyens ou *lieux communs*. La philosophie a pour objet propre les vérités générales naturelles : ce n'est qu'indirectement, par voie d'affinité ou de conséquence, et dans une certaine mesure, qu'elle s'occupe des vérités révélées. De même l'objet propre de la théologie, ce sont les vérités surnaturelles, et si quelquefois elle traite des vérités naturelles, ce n'est aussi

(1) Esquisse d'une philosophie, T. 1^{er}.

qu'indirectement, par voie d'affinité ou de conséquence, et dans une certaine mesure.

Le grand moyen ou instrument de la philosophie, c'est la raison ou l'ensemble de nos facultés cognitives : celui de la théologie, la révélation et l'enseignement de l'Eglise.

La révélation et l'autorité doctrinale vivante qui en est l'interprète, servent à guider le philosophe dans la recherche du vrai ; mais ce n'est point par elles, mais bien par la raison, qu'il prouve ses affirmations diverses.

Le théologien donne pour base à son enseignement la révélation et la tradition de l'Eglise, n'empruntant à la raison que des considérations secondaires et de convenance, ainsi qu'une méthode d'exposition.

Par où l'on voit évidemment que selon nous, la philosophie et la théologie, tout en se prêtant un mutuel secours, demeurent parfaitement distinctes et même diverses.

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'engager le lecteur sérieux et bienveillant qui aura bien voulu me suivre jusqu'au bout, à considérer ici avec attention et d'un point de vue général, la portée pratique des idées exposées dans cet écrit, et les admirables résultats que produirait leur universelle réalisation.

Nous avons établi que la philosophie est soumise, dans des limites clairement définies, à l'autorité humaine, à l'autorité divine et à l'autorité humano-divine. Mais la philosophie comprend toutes les parties de la connaissance humaine dans l'ordre naturel ; toutes les sciences spéculatives et pratiques et morales sont de son ressort, puisqu'on la définit généralement : *L'ensemble des connaissances déduites des premiers principes* ; ou bien avec M. Lamennais, l'exposition de ce qu'il y a de commun dans les diverses branches de la connaissance humaine.

Donc, toutes les sciences spéculatives et pratiques, physiques et morales sont soumises dans les mêmes limites que la philosophie, à l'autorité humaine, à l'autorité divine et à l'autorité humano-divine.

Par conséquent, il n'est permis à personne, quelque puisse être l'objet de ses spéculations, de mettre en oubli les enseignements du sens commun, de la révélation et de l'Eglise ; il faut, au contraire que le souvenir lui en soit toujours présent, et qu'il éclaire constamment la marche de ses idées. Que l'on fasse de l'histoire naturelle ou de la métaphysique ; que l'on s'exerce aux sciences exactes ou à l'économie politique et sociale ; que l'on contemple le spectacle de la création matérielle, ou bien celui de la nature humaine ; que l'on scrute le passé, qu'on interroge le présent ou que l'on essaie de sonder l'avenir, toujours est-il nécessaire, toujours est-on rigoureusement obligé de ne jamais perdre de vue la triple autorité dont nous avons prouvé la réelle existence, et déterminé, autant qu'il nous a été possible, la circonscription.

Cette doctrine, éminemment vraie, il faudrait la proclamer partout et l'inculquer par toutes les voies possibles.

Cette doctrine éminemment vraie, chacun devrait en faire la règle invariable de sa conduite de tous les jours.

Alors l'intelligence de l'homme, aussi bien que sa volonté, seraient contenues dans de justes bornes.

Alors se trouveraient reliés ensemble le spirituel et le temporel, le sacré et le profane, le divin et l'humain.

Alors seraient bannies à jamais du milieu des hommes tant de monstrueuses doctrines, la honte de notre espèce.

Alors, l'ordre apparaîtrait peu à peu dans le chaos des opinions humaines.

Alors, enfin, se ferait, du moins en tout ce qui est essentiel et nécessaire, la pacification des intelligences, condition indispensable, et tout à la fois moyen efficace de la pacification des volontés.

LES FRANCS-MAÇONS,

CE QU'ILS SONT—CE QU'ILS FONT—CE QU'ILS VEULENT.

PAR MGR. DE SÉGUR.

La Franc-Maçonnerie cherche avant tout le silence et l'ombre. Son premier soin, quand on l'attaque, c'est de se taire et de faire la morte. En Belgique, c'est un mot d'ordre invariable, depuis plusieurs années. Il paraît qu'il en est de même en France et partout. Donc, parlons, crions au loup sans nous laisser !

Ne serait-ce pas une bonne œuvre que de faire connaître autour de soi ce petit opuscule, et de le répandre le plus possible ?

Dans cet opuscule, je ne m'occupe pas de la Franc-Maçonnerie au point de vue politique, ni même au point de vue social ; mon seul but est d'en faire comprendre les dangers au point de vue moral et religieux.

Une propagande redoutable, qui s'accroît de jour en jour, et qui couvre comme d'un immense réseau, non-seulement l'Europe, mais le monde entier, rend de plus en plus nécessaires et la vigilance et la lutte. Il n'est presque pas de diocèse où les Francs-Maçons ne soient organisés. D'après leurs derniers comptes-rendus, ils sont plus de *huit millions* et comptent environ *cinq mille* Loges, sans compter les arrière-Loges. En France, le nombre des Francs-Maçons dépasse déjà *seize cent mille* !

Faire connaître la Franc-Maçonnerie, c'est le meilleur moyen d'en préserver les gens de bien. J'offre donc cet opuscule populaire aux prêtres et aux catholiques zélés qui ont à cœur la sainte cause de l'Eglise et la conservation de la foi. Puisse-t-il les aider à préserver du feu beaucoup de pauvres papillons qui vont à la chandelle, parce qu'ils ne savent pas qu'elle brûle !

I.

Du Nom de Franc-Maçon.

En général, les noms expriment les choses. Ici, c'est tout l'opposé : les Francs-Maçons ne sont ni francs ni maçons. Qu'ils ne soient pas *maçons*, il est inutile de le démontrer. Qu'ils ne soient pas *francs*, cela n'est pas moins clair, puisque leur société repose sur des secrets, sur des initiations mystérieuses qu'ils ne doivent révéler à personne sous peine de mort.

Vis-à-vis des *profanes*, les Francs-Maçons se donnent l'air d'être tout bonnement " une société bachique et philanthropique, mangeante, buvante, chantante et bienfaisante ;" nous allons voir s'il n'y a rien là-dessous. Ils ne sont pas plus innocents qu'ils ne sont maçons.

Si par *Franc-Maçon* il faut entendre *libre-Maçon*, le voile de l'association se soulève déjà quelque peu : *libre* de quelle liberté ? *Libre* vis-à-vis de quoi ? *Libre* de quoi faire ? Nous le verrons bientôt, et ce sont de terribles mystères.

Ce nom bizarre de Franc-Maçon leur vient, paraît-il, d'Ecosse. Après que le Pape Clément V et le roi de France Philippe le Bel eurent très-justement aboli, au commencement du quatorzième siècle, l'ordre des Templiers, (*) plusieurs de ces infâmes se sauvèrent en Ecosse, et là, ils se constituèrent en société secrète, vouant une haine implacable, une éternelle vengeance à la Papauté et à la royauté. Pour mieux déguiser leurs complots, ils s'affilièrent à des corporations de maçons, en prirent les insignes et l'argot, et se répandirent plus tard sur toute l'Europe, à la faveur du protestantisme. Leur organisation définitive paraît dater des premières années du dix-huitième siècle.

Pour jeter de la poudre aux yeux du vulgaire, ils prétendirent remonter jusqu'au temple de Salomon, jusqu'à la tour de Babel, jusqu'au déluge, voire même jusqu'au paradis terrestre, et bon nombre de leurs adeptes furent assez naïfs pour croire à ces niaiseries.

Qu'est-ce donc que la Franc-Maçonnerie ? Comment devient-on Franc-Maçon ? Que se passe-t-il dans les Loges ? Derrière les Loges y a-t-il des arrière-Loges, et qu'y fait-on ? La Franc-Maçonnerie est-elle une institu-

(*) Les chevaliers du Temple avaient été institués pour défendre la foi dans la Terre-Sainte. Ils se répandirent bientôt en toute l'Europe, et acquirent par leurs richesses une immense influence. Un de leurs premiers Grands-Maitres se laissa séduire par les Turcs, et introduisit dans l'Ordre, avec des mœurs contre nature, des pratiques sacrilèges qui restèrent trop longtemps dans un profond secret. Philippe le Bel découvrit ces horribles mystères, et pressa vivement le Pape Clément V de punir les Templiers et de supprimer leur Ordre. Le but principal de Philippe le Bel était la confiscation de leurs biens à son profit ; celui du Pape fut l'intérêt de la foi, de la justice et des mœurs. Beaucoup de Templiers furent absous ; d'autres sévèrement punis ; quelques-uns, les plus coupables, furent livrés au bras séculier ; d'autres, enfin, parvinrent à se sauver. Ce point historique est aujourd'hui un fait avéré.

tion louable, morale, religieuse ou du moins bienfaisante ? N'est-elle pas essentiellement antichrétienne, anticatholique ? Est-elle puissante et agissante ? Que veut-elle ? Est-il permis de s'enrôler sous sa bannière mystérieuse ? . . . Nous allons répondre brièvement à ces graves questions. * Mais auparavant, établissons une distinction importante.

II.

Qu'il y a Franc-Maçon et Franc-Maçon.

Il y a la Franc-Maçonnerie qui se voit plus ou moins, et la Franc-Maçonnerie qui ne se voit pas du tout, et les deux n'en font qu'une : " La Maçonnerie est une, son point de départ est un," disait naguère un certain *Frère Ragon*, l'un des organes les plus accrédités de la secte. †

A la première appartient l'immense majorité des Francs-Maçons. Sur les huit millions d'adeptes, " il n'y a guère que cinq cent mille membres actifs." C'est l'aveu formel échappé au journal *le Monde maçonnique*, en son numéro d'août 1866.

Ces cinq cent mille sont les Maçons en activité de service, les Maçons d'élite ; mais ce ne sont pas encore les Maçons des arrière-Loges, les Maçons scélérats, qui savent ce qu'ils font, qui veulent délibérément détruire le christianisme, l'Église et la société, et qui, sous différents noms, composent ce qu'on appelle les sociétés secrètes. Ceux-là sont les chefs de la Révolution qui veut, comme chacun sait, bouleverser le monde et substituer par toute la terre " les droits de l'homme aux droits et au règne de DIEU."

Les huit millions d'hommes initiés à la Maçonnerie extérieure sont presque tous des menés, qui la plupart du temps ne savent où on les conduit. On se sert d'eux comme d'un dépôt où l'on choisit des recrues, comme de bonnes vaches à lait qu'on peut traire à volonté, comme de trompettes qui chantent partout les louanges de la Maçonnerie, développent son influence, lui attirent des sympathies . . . et de l'argent.

Derrière cette multitude qui boit, qui chante et qui parle de morale, les vrais Maçons cachent merveilleusement toutes leurs trames.

Parmi les Francs-Maçons du dehors, il peut y avoir et il y a sans doute des gens honnêtes selon le monde, des cœurs généreux et dévoués qui

(*) Une grande partie de nos renseignements ont été puisés dans l'intéressant ouvrage de M. Alex. de Saint-Albin, intitulé : *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*. Nous y renvoyons les lecteurs qui voudraient étudier plus à fond cette importante matière.

(†) Il a fait un livre qui a été, par l'ordre de la Loge chapitrale, Orient de Nancy, l'objet " d'une réimpression officielle dite *édition sacrée*, à l'usage des Loges et des Maçons seulement." Ce Fr. Ragon est un ancien Vénérable. Le Grand-Orient, en approuvant ses écrits, a proclamé qu'ils contiennent la pure doctrine maçonnique. Nous le citerons souvent dans cet opuscule, comme une source authentique que l'ennemi ne peut désa-

seraient chrétiens s'ils connaissaient la Religion, mais que l'ignorance égare dans de fausses voies. Ils se laissent prendre à des apparences de fraternité et de bienfaisance, et s'indignent de bonne foi quand l'Eglise dénonce et flétrit l'Ordre maçonnique.

Mais ce qui domine parmi les Maçons, ce sont les gros et petits bourgeois sans religion, les Prudhomme, bonnes dupes qu'on mène par le bout du nez, et que flairent si bien tous les chefs de secte ; ces gens-là sont tout ébahis quand ils viennent à découvrir la profondeur de l'abîme qu'ils ont creusé de leurs propres mains.

Ce sont encore les ambitieux, les avocats sans cause et sans conscience, les esprits faux, les révolutionnaires, les idéologues qui courent après l'inconnu, les philanthropes à la mode du jour ; enfin, et surtout, les hommes de plaisir, qui ne demandent pas mieux que de moraliser soi-disant et de sauver le genre humain en mangeant, en buvant et en chantant. Les militaires abondent dans la Franc-Maçonnerie et aussi les juifs et les cabaretiers : à Paris seulement, près de deux mille cabaretiers fréquentent *pieusement* les Loges.

Tout en accordant qu'il y a çà et là des gens de bien égarés dans les rangs de la Franc-Maçonnerie, nous serons obligés d'avouer, quand nous aurons pénétré dans leurs mystères, que s'il y en a il n'y en a guère.

III.

Quel est le secret du recrutement habituel de la Franc-Maçonnerie.

On peut bien dire que c'est le secret du démon. Ecoutez plutôt et jugez.

“ L'essentiel, écrivait un des chefs occultes, surnommé “ Petit-Tigre,” l'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, et de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez disposé, par la pente de son caractère, à fuir les soins du ménage, à courir après de faciles plaisirs et des joies défendues. Il aime les longues causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutirez-le, donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et, par ce manège, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, après lui avoir montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquez le désir d'une autre existence. L'homme est né rebelle ; attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie, mais que l'incendie n'éclate pas. C'est une préparation à la grande œuvre que vous devez commencer.

“ Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de la religion (l'un va presque toujours à la suite de l'autre), laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la Loge la plus voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'inféoder à la Franc-Maçonnerie a quelque chose de si banal et de si universel, que je

suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. Je m'étonne de ne pas voir le monde entier frapper à la porte de tous les Vénérables, et demander à ces messieurs l'honneur d'être l'un des ouvriers choisis pour la reconstruction du temple de Salomon. Le prestige de l'inconnu exerce sur les hommes une telle puissance, que l'on se prépare avec tremblement aux fantasmagoriques épreuves de l'initiation et du banquet fraternel.

“ Se trouver membre d'une Loge, se sentir, en dehors de sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures une volupté et une ambition.* ”

Qu'en dites-vous ? Quelle scélératesse !

Un autre Maçon, le Fr. † Clavel, expose, bien qu'avec moins de cynisme, le même honnête système de recrutement. Voici ses propres paroles ; il faut bénir DIEU de ce que ces impies nous livrent ainsi parfois le secret de leur conspiration : “ La Franc-Maçonnerie, *dit-on à ceux que l'on veut enrôler*, est une institution philanthropique progressive, dont les membres vivent en frères sous le niveau d'une douce égalité... Le Franc-Maçon est citoyen de l'univers : il n'existe aucun lieu où il ne rencontre des frères empressés à le bien accueillir, sans qu'il ait besoin de leur être recommandé autrement que par son titre, de se faire connaître d'eux autrement que par les signes et les mots mystérieux adoptés par la grande famille des initiés.

“ Pour déterminer les curieux, *on ajoute* que la société conserve religieusement un secret qui n'est et ne peut être le partage que des seuls Franc-Maçons.

“ Pour décider les hommes de plaisir, *on fait valoir* les fréquents banquets où la bonne chère et les vins généreux excitent à la joie et resserrent les liens d'une fraternelle intimité.

“ Quant aux artisans et aux marchands, *on leur dit* que la Franc-Maçonnerie leur sera fructueuse, en étendant le cercle de leurs relations et de leurs pratiques.—*Ainsi l'on a des arguments pour tous les penchants, pour toutes les vocations, pour toutes les intelligences, pour toutes les classes.* ‡

Lecteur honnête, encore une fois qu'en dites-vous ?

Pour compléter le tableau, nous pourrions ajouter : Quant aux chrétiens, pour ne pas les effaroucher, on les berne de belles paroles ; *on leur dit* que la Franc-Maçonnerie n'exclut aucune religion ; qu'il y a même des prêtres qui en font partie, etc.—Une bonne femme, mère de famille, n'est-elle pas venue un jour consulter un saint prêtre de mes amis, et lui demander très-

* Lettre à la Vente piémontaise, 18 Janvier 1822.

† Ces trois points forment le triangle mystérieux, symbole du *niveau* égalitaire que la Franc-Maçonnerie entend promener sur toutes les régions du globe, pour en faire disparaître toute religion et toute autorité qui n'émanent pas d'elle.

‡ *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 1 et 2.

sérieusement s'il était vrai " que les PP. Dominicains fussent à la tête des Franc-Maçons, en France ? On tourmente mon mari pour qu'il se fasse recevoir, ajouta-t-elle, et comme je m'y oppose de tout mon pouvoir, on est venu me dire que les PP. Dominicains étaient de cette société-là, et qu'ils la dirigeaient. Est-ce bien vrai ?"

Tels sont les honnêtes secrets du recrutement de la Franc-Maçonnerie.

IV.

Avec quel cérémonial on est fait Franc-Maçon.

Quand une de ces " certaines natures " s'est laissé attraper à la glu d'un meneur quelconque, voici ce qui arrive. C'est aussi grotesque que coupable ; et ce n'est pas peu dire.

Le premier grade de la Franc-Maçonnerie extérieure est le grade d'*apprenti* ; le second, celui de *Compagnon*, le troisième, celui de *Maître*. *Grade* veut dire ici degré d'ascension vers la lumière. Bien entendu, nous autres chrétiens, hommes de foi et de bon sens, nous ne sommes que des *profanes*, voués aux ténèbres.

On se présente donc d'abord pour devenir *Apprenti-Maçon*. Au jour fixé pour l'admission, l'aspirant, " amené au local de la Loge par un *Frère* qu'il ne connaît pas," est introduit dans une chambre solitaire, où il trouve, entre deux flambeaux, la Bible ouverte au premier chapitre de saint Jean.—Pourquoi cela ? Un Maçon innocent répondra : " Parce que nous sommes des gens religieux et éclairés ; " mais que répondrait un Maçon de ces arrière-Loges dont nous parlerons tout à l'heure, où l'on vous dit carrément qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, et que le culte de la Maçonnerie s'adresse au soleil ?

On laisse l'aspirant seul pendant quelques minutes : l'attente donne du piquant à la chose. On lui ôte ensuite ses vêtements ; on lui met à nu le côté gauche et le genou droit ; on lui fait mettre un soulier en pantoufle (ce point est d'une immense importance) ; on lui enlève son chapeau, son épée (il doit en avoir une) et tout " son métal," c'est-à-dire son argent. On lui bande les yeux, et on le conduit dans le " cabinet... des réflexions." On lui défend d'ôter son bandeau avant qu'il ait entendu frapper trois grands coups. On le laisse seul de nouveau, et quelque temps se passe dans l'attente inquiète que donne à cet imbécile cette suite de mystères. Enfin il entend le signal ; il ôte bien vite son bandeau : il se voit dans une salle tendue de noir, et sur les murs il lit, avec une joie facile à concevoir, des inscriptions encourageantes comme celles-ci :

Si tu es capable de dissimulation, tremble ! on lira au fond de ton cœur. — Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin. — On pourra exiger de toi les plus grands sacrifices, même celui de la vie : es-tu prêt à le faire ? etc...

Dans ce "cabinet des réflexions," le candidat est obligé de faire son testament et de répondre par *écrit* aux trois questions suivantes :

"Quels sont les devoirs de l'homme envers DIEU?"—"Quels sont ses devoirs envers ses semblables?"—"Quels sont ses devoirs envers lui-même?"

Puis. "le Fr.: *Terrible*" (sic) vient prendre avec la pointe d'une épée le testament et les trois réponses, pour les porter à la Loge. Dans l'argot franc-maçon, on appelle *Loge* les réunions des adeptes ; le lieu de l'assemblée s'appelle *temple* (réminiscence *pieuse* des Templiers et de leurs mystères) ; le président s'appelle *Vénérable*.

Le Fr.: *Terrible* apporte donc au Vénérable le testament et les réponses. Quelles que soient ces réponses, le candidat est toujours admis. Proudhon, l'athée, le blasphémateur, fut admis, et il venait de répondre :—"Justice à tous les hommes."—"Dévouement à son pays.—Guerre à Dieu!" Il est vrai, c'était la Loge de la *Sincérité, Parfaite Union et Constante Amitié*. Une Loge si suave ne pouvait repousser un candidat si parfaitement sincère, si sincèrement parfait.

Le Fr.: *Terrible* revient au pauvre candidat, lui bande encore les yeux, et lui passe autour du cou une corde dont il tient le bout, pour le conduire ainsi à la porte du *Temple*, où il le fait heurter trois fois avec force. Ceux qui sont dedans tâchent de ne pas rire.

Le *Temple* est tendu de bleu, ce qui se passe là étant tout céleste. Un Fr.: nommé *Premier-Surveillant*, signale gravement au Vénérable ces coups frappés à la porte. Dialogue entre le Vénérable, le Premier-Surveillant et le Fr.: *Terrible* ; après quoi le postulant est introduit dans le temple. Il y a deux colonnes entre lesquelles l'aspirant est amené, toujours la corde au cou. Le Fr.: *Terrible* lui appuie fraternellement la pointe de son épée sur le cœur, et l'interrogatoire commence.

Le Vénérable, mettant ses lunettes sur son vénérable nez, dit d'une voix sombre, mais vénérable. "Que sentez-vous ? Que voyez-vous ?" (questions indécoutes vis-à-vis d'un pauvre diable qui a les yeux bandés et à qui l'on pique l'estomac.)

Le postulant avec candeur.—"Je ne vois rien ; mais je sens la pointe d'une arme."

Le Vénérable.—"Réfléchissez bien à la démarche que vous faites. Vous allez subir des épreuves terribles. Vous sentez-vous le courage de braver tous les dangers auxquels vous pouvez être exposé ?"

Le postulant énergiquement. "Oui, Monsieur !"

Le Vénérable, sans rire.—"Alors je ne réponds plus de vous !... Fr.: *Terrible*, entraînez ce profane hors du *temple*, et conduisez-le partout où doit passer le mortel qui aspire à connaître nos secrets."—Tout cela est textuel ainsi que tout ce qui va suivre. C'est tiré du Rituel maçonnique, réédité avec grand soin dans ces derniers temps.

Aussitôt le Fr.: *Terrible* tire la corde, entraîne l'aspirant, dont les

yeux sont toujours bandés, le fait pirouetter sur lui-même une demi-douzaine de fois dans une salle dite des Pas-Perdus ; quand il le voit dérouté, il le ramène finement dans la Loge, sans que le patient s'en doute.

Attention ! les épreuves vont commencer. Ce serait le martyre de Jocrisse, si ce n'était l'initiation à des choses détestables.

V

Première et terrible épreuve de l'Apprenti-Maçon.

Au milieu de la Loge est préparé un grand cadre, tendu de papier, comme les cerceaux que percent les écuyères dans nos cirques. Des Frères soutiennent ce cadre, instrument de la première épreuve.

“ Que faut-il faire du profane ? ” demande le Fr. . . Terrible au Vénérable. Et le Vénérable : “ Introduisez-le dans la caverne. ” Deux Maçons saisissent aussitôt l'aspirant, le lancent de toutes leurs forces sur le cadre, et le papier livre passage en se déchirant. Deux autres Maçons reçoivent le patient de l'autre côté sur leurs bras entrelacés. On referme violemment les deux battants de la porte. On imite le bruit de verrous et de serrures, et l'intelligent postulant peut se croire enfermé dans la fameuse caverne. . . Quelques instants se passent dans un silence profond ; c'est le silence de la tombe !

Tout à coup le Vénérable (éternue), tape un grand coup de maillet (sur n'importe quoi), fait mettre à genoux l'aspirant, et adresse une manière de prière au Patron de l'établissement qu'ils appellent “ le Grand Architecte de l'Univers. ” La Maçonnerie est très-prodigue de ces espèces de prières ; elle met le nom de DIEU à toute sauce. C'est une indigne hypocrisie ; car nous verrons tout à l'heure, qu'en réalité, la Franc-Maçonnerie est athée, et “ *que le culte de la Nature est le but du Maçon,* ” comme ose le déclarer l'auteur sacré dans un de ses livres officiels.*

Le Vénérable fait asseoir l'aspirant, qui a toujours les yeux bandés, sur un siège hérissé de pointes (pour plus grande commodité) et lui demande s'il persiste dans son noble dessein. Jocrisse répond majestueusement que oui. Suivent des questions morales et saugrenues, un discours pathétique du Vénérable sur les devoirs des Maçons, dont le premier, dit-il, “ est de garder un silence absolu sur les secrets de la Franc-Maçonnerie. ”—Nous verrons bientôt si ces secrets sont en harmonie avec tout ce puéril cérémonial ; et puis, pourquoi des secrets dans une société qui se dit uniquement bienfaisante et philanthropique ?

Ensuite commence une autre simagrée : le Vénérable demande à l'aspirant s'il est sincère et s'il en peut donner sa parole d'honneur. Par son ordre “ le Fr. . . Sacrificateur ” conduit le patient “ à l'autel ” et le fait

* Le Fr. . . Ragon ; *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes.*

boire à une coupe à pivot divisée en deux compartiments. “ Si vous n’êtes pas sincère, dit le Vénérable, la douceur de ce breuvage va se changer pour vous en un poison subtil.” Et au moyen du pivot, on lui fait boire, sans qu’il s’aperçoive du tour, d’abord de l’eau claire, puis un breuvage amer. Il va sans dire qu’il a toujours les yeux bandés et qu’il fait la grimace. Aussitôt le Vénérable qui est plus fin qu’il n’en a l’air, s’exclame, en frappant un nouveau coup de maillet : “ Que vois-je, monsieur ? Que signifie cette altération subite de vos traits ? Le doux breuvage se serait-il déjà changé pour vous en poison ?.. Qu’on éloigne le profane ! ”

Le Fr. Terrible ramène le postulant entre les deux colonnes. Et le Vénérable lui dit encore : “ Si vous voulez nous tromper, n’espérez pas y parvenir ; mieux vaudrait vous retirer à l’instant ; vous êtes libre encore. La certitude que nous aurions de votre perfidie vous serait fatale, et il vous faudrait *renoncer à revoir jamais la lumière du jour*. Fr. Terrible, remplacez ce profane sur la sellette des réflexions.”

Si le postulant se décide à continuer, on passe à la seconde épreuve.

VI.

Les trois voyages : seconde épreuve de l'Apprenti-Maçon.

En voyant des millions d’hommes se soumettre depuis des siècles à ces humiliantes et sottes pratiques, on est saisi d’une sorte de pitié ; et, avec le Fr. Petit-Figre, “ on est en admiration devant la stupidité humaine.” Si le démon ne s’en mêlait, pas un seul homme d’esprit ne *pourrait* se résigner à des fantasmagories aussi puériles que répugnantes au bon sens. On ne pourrait croire que des hommes doués de raison et qui posent tous plus ou moins en libres-penseurs, pratiquent ces rites absurdes, si la chose n’était pas absolument certaine, et si le rituel, imprimé par la secte, n’était là pour rendre le doute impossible.

Le premier *voyage* consiste à faire trois fois le tour de la Loge, organisée tout exprès. Le patient, toujours les yeux bandés, et conduit par le Fr. Terrible, passe successivement sur des planchers mobiles qui, posés sur des roulettes et hérissés d’aspérités, se dérobent sous ses pas ; puis, sur d’autres planchers à bascule, qui tout à coup fléchissent sous lui et semblent le laisser tomber dans un abîme. Puis, on lui fait monter les degrés de “ l’échelle sans fin ; ” s’il a envie de s’arrêter, on lui crie de monter encore ; jusqu’à ce qu’enfin parvenu (il le croit du moins) à une très-grande hauteur, on lui ordonne de se précipiter en bas.. et il tombe d’une hauteur de trois pieds !!! Pendant tout ce temps on simule, (comme aux mélodrames de la Porte-Saint-Martine) des bruits de vent, de grêle et de tonnerre, des cris d’enfants et un tintamarre épouvantable. Ainsi se termine le premier *voyage*.—En vérité, c’est trop bête !

Le second lui ressemble et le troisième ressemble au second ; même délicatesse de plaisanterie et même héroïsme de l'Apprenti conspirateur. Entre chaque voyage, le Vénérable fait semblant de douter de son courage. Il l'engage à ne pas continuer, et l'autre continue toujours.

Au troisième voyage, toutefois, il y a du nouveau : comme à don Quichotte et à Sancho, eux aussi les yeux bandés, sur le fameux cheval de bois, on passe sous le nez du malheureux aspirant je ne sais quelles flammes soi-disant purificateurs. " Qu'il passe par les flammes purificateurs, a crié le Vénérable, afin qu'il ne lui reste plus rien de profane ! " Et, en effet, tandis que le postulant descend gravement les marches de l'Orient (c'est le lieu où siège le Vénérable) pour se rendre entre les deux colonnes, le Fr. Terrible l'enveloppe, à trois reprises différentes, de flammes produites par je ne sais quel gaz ou quelle poudre préparée dans ce but.

Et penser que des hommes de tout âge, de toute condition, que des savants, des académiciens, des officiers, des généraux, des maréchaux de France, de hauts dignitaires, des pères de famille, des hommes de bonne compagnie ont passé par là, y passent et y passeront encore ! Cela confond, et c'est humiliant pour l'espèce humaine.

Mais nous n'avons pas fini, et le postulant n'est pas encore Maçon,

VII.

Les épreuves finales.

" Profane, dit le Vénérable, vous avez été purifié par la terre, par l'air, par l'eau, et par le feu. Je ne saurais trop louer votre courage ; qu'il ne vous abandonne pas cependant, car il vous reste encore des épreuves à subir. *La Société dans laquelle vous désirez être admis exigera peut-être que vous versiez pour elle jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Êtes-vous prêt ?*" — C'est pour la seconde fois qu'il est averti : pour être Franc-Maçon, il faut s'engager solennellement à tout ce que demanderont les intérêts de la Franc-Maçonnerie ; il faut être prêt à sacrifier sa vie, au premier signal.

Sur la réponse affirmative du postulant, le Vénérable ajoute : " Nous avons besoin de nous convaincre que ce n'est point là une vaine assurance. Voulez-vous qu'on vous ouvre la veine à l'instant même ? " Le postulant ayant consenti, on lui pique très-légèrement la saignée. On simule un jet de sang et on lui fait tenir le bras en écharpe.

Le Vénérable lui propose ensuite de lui imprimer sur la poitrine le *sceau maçonnique*, au moyen d'un fer chaud. L'aspirant y consent encore, et l'on applique sur sa poitrine ou le côté brûlant d'une bougie qu'on vient d'éteindre, ou un petit verre légèrement chauffé avec du papier enflammé.

Enfin, le postulant doit dire à voix basse au "Fr.: Hospitalier" le chiffre de l'offrande qu'il veut faire pour les Maçons indigents.

C'est la fin des fameuses épreuves.

Le Vénérable adresse à l'aspirant une harangue bien sentie, le loue de son courage dans ce style spécialement emphatique et creux dont la Maçonnerie conserve religieusement le secret ; et pour prix de son héroïsme, il ordonne au Fr.: Maître des cérémonies "de l'initier au grade d'Apprenti, en lui apprenant... à faire le premier pas dans l'angle d'un carré long!!! Vous lui ferez faire les deux autres pas, ajoute-t-il gravement, et vous le conduirez ensuite à l'autel des serments." Les trois pas dans l'angle d'un carré long constituent, en effet, la *marche d'Apprenti Maçon*. La "certaine nature" qui s'est laissé bander les yeux, piquer l'estomac, lancer à travers le papier dans la caverne, abreuver d'eau claire, qui a glissé, sauté, etc., dans ses trois voyages, qui a monté l'échelle sans fin et s'est héroïquement laissé choir dans un vide de trois pieds ; qu'a purifiée la poudre embrasée, qui a versé son noble sang, qui a promis et entendu de si belles choses, la "certaine nature" est donc enfin initiée à quelque chose de sérieux : on lui a appris "à faire trois pas dans l'angle d'un carré long!"

VIII.

Le Serment.

Avant la protestation du serment, il y a encore une petite cérémonie.

Le néophyte, les yeux encore couverts du bandeau, est "conduit à l'autel des serments," où il s'agenouille, pendant que le "Fr.: Maître des cérémonies" lui applique sur le sein gauche la pointe d'un compas. Sur l'autel il y a une Bible ouverte, et sur la Bible une épée flamboyante.

"Debout et à l'ordre mes Frères, s'écrie le Vénérable ; le néophyte va prêter le serment redoutable." Redoutable, en effet ; pour le coup, la plaisanterie cesse et c'est de la vraie Franc-Maçonnerie. Tous les assistants se lèvent, tirent leurs épées, et le postulant prête le serment impie qu'on va lire :

"Je jure, au nom de l'Architecte suprême de tous les mondes, de ne jamais révéler les secrets, les signes, les attouchements, les paroles, les doctrines et les usages des Franc-Maçons, et de garder là-dessus un silence éternel. Je promets et jure à Dieu de n'en jamais rien trahir ni par la plume, ni par signes, ni par paroles, ni par gestes ; de n'en jamais rien faire écrire ni lithographier, ni imprimer ; de ne jamais rien publier de ce qui m'a été confié jusqu'à ce moment et de ce qui le sera encore à l'avenir. Je m'engage et me sou mets à la peine suivante si je manque à ma parole : Qu'on me brûle les lèvres avec un fer rouge, qu'on me coupe la main, qu'on m'arrache la langue, qu'on me tranche la gorge ; que mon cadavre soit pendu dans une Loge pendant le travail de l'ad-

“ mission d’un nouveau Frère, pour être la flétrissure de mon infidélité et
 “ l’effroi des autres ; qu’on le brûle ensuite et qu’on en jette les cendres
 “ au vent, afin qu’il ne reste plus aucune trace de la mémoire de ma trahi-
 “ son. Aussi vrai que Dieu m’aide et son saint Evangile. Ainsi soit-il.”

Ces malheureux mêlent ainsi le nom de DIEU et de l’Evangile à leurs serments détestables, et se livrent, pieds et poings liés, à une puissance occulte, qu’ils ne connaissent pas, qu’ils ne connaîtront jamais ; qui leur ordonnera de violer les lois divines et humaines, et, s’ils n’obéissent pas il faudra qu’ils meurent ! Un honnête homme, je ne dis pas un chrétien, mais un simple honnête homme, dans l’acception la plus vulgaire de ce mot, peut-il, je le demande, prêter le serment de Franc-Maçon ?

Après le serment, le postulant est reconduit entre les deux colonnes. Tous les Frères (quels frères !) viennent se ranger en cercle autour de lui et dirigent sur lui leurs épées nues, “ de manière qu’il soit comme un centre d’où partiraient des rayons.” Le Maître des cérémonies, placé derrière, s’apprête à lui enlever le bandeau, tandis qu’un autre Frère, placé devant, approche du nez de l’infortuné néophyte la lampe et la poudre inflammable qui ont déjà servi pour les flammes purificateurs. C’est la jonglerie qui recommence.

“ Jugez-vous cet aspirant digne d’être admis parmi nous ?” demande alors le Vénérable au F. Premier-Surveillant.—“ Oui Vénérable ;” répond l’autre.—“ Que demandez-vous pour lui ?—La lumière ?” Et le Vénérable, d’un ton solennel : “ Que la lumière soit !” Il frappe trois grands coup de maillet. Au troisième coup, le bandeau tombe, la poudre s’enflamme, et le néophyte ébloui . . n’y voit plus que du feu. Puis, il aperçoit, à son grand contentement, toutes les épées nues dirigées sur sa poitrine, et tous ses excellents Frères s’écrient à la fois : “ Que Dieu punisse le traître !”

“ Ne craignez rien, mon Frère, reprend le Vénérable ; ne craignez rien des glaives qui sont tournés vers vous. Ils ne sont menaçants que pour les parjures. Si vous êtes fidèle à la Franc-Maçonnerie, comme nous avons sujet de l’espérer, ces glaives seront toujours prêts à vous défendre. Si, au contraire, vous veniez jamais à la trahir, *aucun lieu de la terre ne vous offrirait un abri contre ces armes vengeresses.*”

Sur son ordre, on ramène le nouveau Frère à l’autel ; de nouveau on le fait mettre à genoux (devant qui ? devant quoi ?) ; et le Vénérable, prenant sur l’autel (l’autel de qui ?) l’épée flamboyante, en place la pointe sur la tête du nouveau Frère, et le consacre *Apprenti-Maçon*, en lui disant : “ An nom du grand Architecte de l’univers, et en vertu des pouvoirs qui m’ont été confiés, je vous crée et constitue Apprenti-Maçon et membre de cette respectable Loge.” Puis, relevant le nouvel adepte, il le ceint d’un tablier de peau blanche, lui donne une pair de gants blancs que le Maçon doit porter dans la Loge comme un emblème de son innocence (!!), et,

qu'il soit marié ou non, une pair de gants de femme, qu'il doit " offrir à celle qu'il *estimera* le plus." Nous verrons bientôt qu'il y a des *Franches-Maçonnnes*, et que le culte des femmes est loin d'être proscrit parmi ces purs enfants du " grand Architecte de tous les mondes." Enfin, le Vénérable révèle au nouvel Apprenti les signes, mots de passe, et secrets particuliers à son grade, et lui donne le triple baiser fraternel.—Je ne sais quels peuvent être ces secrets particuliers ; car d'après le Rituel de la Loge-Mère des Trois-Globes (*sic*), il est dit expressément que " l'on ne donne à l'Apprenti que des insinuations, jamais une explication complète ; parce que *le plus petit point* ne saurait être entièrement expliqué.

Quoi qu'il en soit, l'initiation est proclamée, toute la Loge applaudit, et le nouveau Maçon, ayant repris ses habits, est installé à sa place. Le " Fr. Orateur " lui adresse un discours qui termine cette fantasmagorie sacrilège.

IX.

Du grade de COMPAGNON, qui est le second grade maçonnique.

Le second grade de la Franc-Maçonnerie extérieure est le grade de *Compagnon-Maçon*. Quand un malheureux Apprenti est fatigué de ne rien apprendre, il espère être initié à quelque chose en devenant Compagnon. Voici comment se passent les choses.

L'Apprenti postulant n'a plus les yeux bandés, puisqu'il a demandé la lumière, et qu'on lui a jeté de la poudre aux yeux ; il vient frapper en Apprenti à la porte de la Loge*. Le Vénérable le fait entrer, l'interroge et lui ordonne de faire cinq fois le tour de la Loge, accompagné du Fr. Maître des cérémonies. On appelle cela " les voyages mystérieux."

Puis il lui fait taper trois fois avec un maillet sur une pierre brute (comprenne qui pourra). C'est ce qu'on nomme le dernier travail d'Apprenti. Le Vénérable lui explique soi disant ce que signifie une étoile flamboyante, peinte sur une toile qu'on a étendue par terre ; il lui dit que c'est " le symbole de ce feu sacré, de cette portion de lumière divine dont le grand Architecte de l'univers a formé nos âmes " (ce qui est bel et bien une hérésie, et ce qui sent fort le panthéisme). Qu'il ait compris ou non, il est conduit à l'autel comme la première fois, et là, à genoux, il prête de nouveau le serment de fidélité maçonnique, cet horrible serment condamné par les lois divines et humaines.

Il est ensuite proclamé Compagnon aux applaudissements de la Loge, et conduit, non plus " à l'est," comme à sa réception d'Apprenti, mais

* C'est-à-dire (du moins dans le rite écossais) deux coups frappés rapidement et assez fort ; et, après une petite pause, un troisième frappé plus doucement. — Le Compagnon frappe, de la même manière, d'abord deux coups, puis un, puis encore deux. — Le Maître frappe trois fois les coups de l'Apprenti. — Le Vénérable, ou Maître de la Loge, frappe olympiquement un seul grand coup. C'est Jupiter qui tape !

“ en tête de la colonne du midi,” où il subit un nouveau discours du “ Fr. . Orateur.”

Tout cela est tellement niais, qu'on aurait envie de se mettre en colère, plus encore que de rire. Et il y a en France seize cent mille individus, la plupart instruits et lettrés, qui ont passé par ces fourches caudines des sociétés secrètes ! Et, dans le monde entier, il y en a huit millions !

X.

Du troisième grade, qui est le grade de Maître-Maçon.

Il s'agit toujours et uniquement de la Franc-Maçonnerie extérieure : le grade de Maître-Maçon est le troisième et le dernier ; car la dignité de Grand-Orient et les autres dignités accessoires qui composent le conseil extérieur de l'Ordre maçonnique, ne sont pas des grades proprement dits. C'est comme un général qui, pour être devenu Ministre de la guerre, n'est pas pour cela monté en grade ; il a une dignité, un commandement de plus ; voilà tout. Ainsi le Maçon nommé Grand-Orient, est un Maître-Maçon comme tous les autres, quoiqu'il ait reçu le commandement extérieur de toutes les Loges d'une obédience.

Il y a, en effet, dans la Franc-Maçonnerie, plusieurs rites ou obédiences, qui ne diffèrent que par des nuances. En France, nous jouissons de trois rites maçonniques : *le rite du Grand-Orient de France, le rite écossais*, qui a pour Grand-Maître un vieil académicien ; et un troisième, que l'on nomme *le rite Misraïm*. Misraïm est le nom que la science cabalistique a donné de tout temps à un démon très-puissant et très-pervers. Le rite Misraïm se donne pour premier père le *pieux* Cham, fils maudit de Noé.

Mais revenons à notre Compagnon qui brûle de passer Maître. Le cérémonial devient de plus en plus solennel.

La Loge elle-même ne s'appelle plus Loge : on la nomme *la chambre du milieu*. Le céleste empire chinois s'appelle, lui aussi, empire du milieu. Cette chambre du milieu donc est tendue de noir (en signe de lumière et de joie), avec des têtes de mort, des squelettes et des os en sautoir brodés en blanc sans doute par les Maçons “ qu'estiment le plus ” les Maçons de ce milieu.

Une bougie de cire jaune (notez bien : jaune), placée à l'orient (pas à l'occident : tout serait perdu), et une lanterne sourde, formée d'une tête de mort qui ne laisse passer la lumière que par les ouvertures du fond des yeux, sont placées sur l'autel du Vénérable. Le Vénérable n'est plus vénérable du tout. Dans ce milieu très-respectable, il s'appelle désormais le “ Très-Respectable de la chambre du milieu.” Cette “ chambre du milieu ” et son Très-Respectable sont éclairés en proportion de leurs besoins par la bougie jaune et la lanterne tête de mort. Au milieu de “ la chambre du milieu,” quand on a de bons yeux, on distingue (ô joies pures

de la Franc-Maçonnerie !) un cercueil ! Oui, un cercueil, un vrai cercueil ; et ce cercueil renferme soit un Maçon, soit un mannequin (peu importe) ; d'après le Fr. : Clavel, " ce doit être le dernier Maître reçu." Le Rituel ne dit pas si, dans ce cercueil, ce dernier Maître trouve la plaisanterie à son goût. Je crois qu'il aimerait mieux être Très-Respectable.

Pour le consoler, on lui met une équerre sur la tête, un compas ouvert sur les pieds, et au-dessus de lui une branche d'acacia (sans doute pour le préserver du seroin). Tous les Fr. : Maîtres sont habillés, non pas de jaune, mais de noir ; dans les loges les plus gaies, ils portent un tablier noir avec une tête de mort artistement brodée sur les jambes. Enfin, pour les compléter, ils ont tous de l'épaule gauche à la hanche droite, un grand cordon bleu, où sont brodés le soleil, la lune et les étoiles.

Et savez-vous pourquoi ils sont affublés ainsi dans leur " chambre du milieu ?" Ecoutez le Très-Respectable : " Dans quel dessein nous assemblons-nous ?" demande-t-il. " C'est pour retrouver la parole du Maître qui est perdue," répond gravement le Fr. : Premier Surveillant. Le Très-Respectable ordonne alors qu'on cherche la " parole." Il paraît que chacun la sait puisqu'on la demande à chacun, et que de la part de tous on la lui rapporte. " Quel âge avez-vous ?" demande le Très-Respectable au Fr. : Premier Surveillant.—" Sept ans," répond ingénument celui-ci, on ne sait pourquoi. Un Maître-Maçon a toujours sept ans : c'est l'âge de la candeur.—" Quelle heure est-il ?" reprend le Respectable.—" Midi bien sonné," dit l'autre. Après plusieurs questions et réponses non moins profondes, on entend frapper à la porte à la manière des compagnons : Toc-toc, toc, toc-toc. C'est notre Compagnon-Maçon qui se présente. Il a les pieds nus, le bras gauche nu, le sein gauche nu ; au bras droit de l'ingénu pend majestueusement une équerre ; et autour de sa taille est une corde qui fait trois fois le tour ; le bout de la corde est tenu par le Fr. : Expert, dans le rite du Grand Orient de France ; par le Fr. : Maître des cérémonies, dans le rite écossais ; par le Fr. : Premier-Diacre, dans les Loges anglaises et Américaines. Dans le rite Misraïm, il doit être tenu par le diable en personne. Dans cet accoutrement, le Compagnon récipiendaire frappe donc à la porte, et une scène impitoyable commence.

" A ce bruit," dit le Fr. : Clavel, " à ce bruit, l'assemblée s'émeut." Il y a de quoi. D'une voix altérée, le Fr. : Premier-Surveillant s'écrie : " Très-Respectable, un Compagnon vient de frapper à la porte."—" Voyez . . . ce que veut . . . ce Compagnon," répond avec une émotion bien naturelle le Respectable.

On va aux informations, et comme on sait tout d'avance, l'affaire n'est pas compliquée. " Pourquoi le Maître des cérémonies vient-il troubler notre douleur ? dit d'un ton lugubre le Très-Respectable. Ce Compagnon ne serait-il pas un de ces misérables que le ciel livre à notre vengeance ? Fr. : Expert, armez-vous et emparez-vous de ce Compagnon. Visitez-le

et assurez-vous s'il n'existe sur lui aucune trace de sa complicité dans le crime qui a été commis." Ce crime est soi-disant le meurtre de l'architecte Adoniram, mis à mort par trois Compagnons pendant qu'il dirigeait les travaux du temple de Salomon ; en réalité, c'est l'exécution des Templiers, aïeux spirituels des Francs-Maçons.

L'Expert arrache le tablier du Compagnon ; et pendant que celui-ci reste à la porte, fraternellement gardé par quatre Frères armés jusqu'aux dents, il revient au Très-Respectable et lui dit très-respectueusement : Très-Respectable, je n'ai rien trouvé sur le Compagnon qui indique qu'il ait commis un meurtre. Ses vêtements sont blancs, ses mains sont pures, et ce tablier que je vous apporte est sans tache."

Le Très-Respectable feint de n'être pas convaincu. " Vénérables Fr., dit-il, veuille le pressentiment qui m'agite, etc. Ne faudrait-il pas l'interroger ? Tous les Frères baissent leurs têtes de Maçons en signe d'assentiment, et comme le Très-Respectable apprend du Fr. Expert que le Compagnon sait le mot de passe, il s'écrie, frappé de stupeur : "Le mot de passe !.. comment peut-il le connaître ? Oh !.. Ce ne peut être que par suite de son crime." Aussitôt nouvelle perquisition dans toutes les poches, dans tous les coins et recoins du Compagnon, qui est toujours là, à moitié nu, comme Malborough entre ses quatre-z-officiers.

Pendant tout ce temps-là, l'infortuné Maître dernier reçu se morfond dans son cercueil et réfléchit tout à son aise sur la profondeur des cérémonies maçonniques. Comme c'est un peu long il a dû prendre ses précautions d'avance.

Le Fr. Expert visite donc le Compagnon. Il regarde sa main droite : " Grands dieux ! qu'ai-je vu !" s'écrie-t-il avec terreur, en faisant semblant d'apercevoir quelque chose. " Parle, malheureux ! Avoue ton crime. Comment donneras-tu le mot de passe ? Qui a pu te le communiquer ?" L'innocent Compagnon répond avec une sérénité parfaite : " Le mot de passe ? je ne le connais pas. Mon conducteur le donnera pour moi." C'est alors qu'il est introduit à reculons, jusqu'au milieu de la " Chambre du milieu ;" et, arrivé auprès du cercueil, on lui fait faire volte-face, et il aperçoit le dit cercueil avec le Maître dernier reçu qui fait le mort.

Le Très-Respectable lui explique comme quoi ils sont tous occupés à pleurer leur Très-Respectable Maître Adoniram, méchamment tué par trois Compagnons (il y a environ deux mille huit cent soixante ans) et il lui montre le pauvre Maître dernier reçu, couché dans le cercueil. Le Compagnon déclare, bien entendu, qu'il n'a pas tué le Maître Adoniram ; et le Très-Respectable, très-satisfait de cette justification, ordonne, pour la peine, qu'on le fasse "voyager." On connaît ces ridicules voyages : celui-ci ne diffère des autres que par l'accompagnement fraternel des quatre Maçons armés. Le Fr. Expert suit le voyageur, et le tient en laisse par le bout de la corde. Revenu de ses " voyages," le Compagnon est reçu

Maître ; il prête serment à genoux, les deux pointes d'un compas ouvert appliquées sur sa poitrine. Il est conduit à "l'Occident," d'où il est ramené à "l'Orient;" c'est la "marche mystérieuse" du grade de Maître.

Cette "marche mystérieuse" donne au Frère mort le temps de sortir sans bruit du cercueil, et quand le récipiendaire s'en rapproche, la place est vide. Le très-Respectable descend de son trône ; car il a un trône ; et tous les Frères se rangent autour du cercueil. Ici commence le récit lamentable du soi-disant assassinat du respectable Maître Adoniram par les trois Compagnons jaloux, Jubelas, Jubelos et Jubelum ; le Très-Respectable s'interrompt trois fois, pour laisser au Fr. Premier-Surveillant le loisir de frapper le nouveau Maître comme Adoniram a été frappé par ses trois meurtriers ; d'abord au cou, avec une règle de fer ; puis au cœur, avec une équerre ; enfin, au front, avec un maillet. Après quoi, deux s'emparent de l'Adoniram fictif et l'étendent dans le cercueil, comme s'il était mort. Les assistants font semblant de chercher leur cher Maître Adoniram ; après de pénibles recherches de l'Orient à l'Occident et de l'Occident à l'Orient, ils le trouvent grâce à la branche d'acacia qui leur indique où est son cadavre. Le Très-Respectable déclare qu'il est en pourriture, et dit : *Mac Benac*, c'est-à-dire la chair quitte les os. (Tout cela est d'une gaieté folle.) Le susdit Très-Respectable tire du cercueil le soi-disant mort, lui pose la main gauche sur l'épaule gauche, et lui dit à l'oreille droite : *Mac*, et à l'oreille gauche *Benac*, paroles qui inondent le ressuscité de lumières et de consolations. Des Frères, avec leurs tabliers noirs et leurs têtes de mort, à la lumière de la bougie jaune et de la tête de mort transformée en lanterne, éclatent en chants joyeux.

Le Fr. nouveau Maître renouvelle le serment "de ne rien révéler à des Frères inférieurs ni à des profanes," et on lui donne l'initiation, c'est-à-dire le Catéchisme maçonnique et le signe de Maître. On fait ce signe en fermant quatre doigts de la main droite, en posant le pouce sur le ventre, de manière à former un angle, tandis qu'on tient le revers de la main gauche devant les yeux, le pouce en bas. Le Catéchisme des Maîtres appelle ce signe *le signe d'horreur*, "parce qu'il signifie l'horreur dont les Maîtres furent saisis quand ils aperçurent le cadavre d'Adoniram."

Cette sombre jonglerie est le cérémonial d'initiation au troisième et dernier grade de la Franc-Maçonnerie extérieure. Cela sent déjà de loin la conspiration et la société secrète ; et l'on comprend combien facilement cet innombrable public des Loges sert de recrues à la Franc-Maçonnerie occulte, aux meneurs des sociétés secrètes. — Nous verrons de quelles grossières impiétés se composent les mystères que l'on découvre en ce moment au nouveau Maître. C'est du matérialisme tout pur.

Aussi peut-on le dire hardiment : tout dupes qu'ils peuvent être, les Francs-Maçons, Apprentis, Compagnons et Maîtres, sont de grands coupables, de grands imprudents et de grands nigauds.

(A continuer.)

LES TROIS VŒUX,

EN POLOGNE.

[*Suite.*]

IV.

On était à la fin du printemps de l'année 1863. Mais, dans bien des champs jadis verts, dans bien des contrées toujours fécondes, les tiges tendres du froment gisaient piétinées comme une litière, et les seigles, déjà longs et durs, ne devaient jamais fleurir. C'est que la guerre avait passée sur le pays, laissant écrites ses traces navrantes : sur les troncs des chênes géants renversés par la mitraille ; là, dans les ornières profondes creusées au sein des molles prairies par la roue sanglante des canons ; ailleurs, sur une foule de petits tertres, sans croix, sans inscriptions et sans clôture, élevés à la hâte, à la limite d'un champ, quelque soir de combat : plus loin, enfin, dans les ruines noirâtres d'un village mutilé par la bataille et achevé par l'incendie.

Seulement, tout n'était pas morne et désolé encore. Il y avait dans les contrées jusque-là épargnées par la guerre beaucoup d'enthousiasme et d'ardeur. Ainsi les villages libres de la présence des Russes et désignés comme point de ralliement des troupes polonaises offraient un coup d'œil à la fois sympathique et guerrier : on y fabriquait de la poudre et on y forgeait des faux, en chantant des refrains patriotiques ; les femmes préparaient, pour les volontaires qui allaient bientôt partir, du linge, des cartouches et des habits, et surtout le sac de provisions, contenant un pain noir, un flacon d'eau-de-vie de grains, quelques tranches de lard et un paquet de charpie : des *kossyniers*, commandés par quelque vieil officier, s'exerçaient à la charge et à l'attaque, tandis que de jeunes chasseurs volontaires apprenaient à manier de vieux fusils rouillés ; un ou deux officiers d'état-major, dans une chaumière choisie pour quartier général, envoyaient des courriers ou questionnaient des guides, et le curé toujours fort occupé dans l'église, bénissait les drapeaux du détachement, ou écoutait la confession de ceux qui se préparaient à partir.

Tel était à peu près l'aspect qu'offrait le bourg de B***, petite ville des frontières de la Wolhynie, vers le milieu du mois de juin 1863. Les habitants de B***, presque tous catholiques, étaient, par cela même, dévoués à la cause polonaise. Au delà des terres du bourg, les paysans de la contrée professaient le schisme, et, par conséquent, leur appui était très-douteux. Il s'agissait, pour le chef de la bande insurgée qui occupait les

environs, de les gagner à sa cause ou tout au moins de les décider à la neutralité. L'entreprise était, sinon dangereuse, du moins fort difficile, et devait être confiée à un homme doué d'une grande audace, en même temps que d'une prudence extrême et d'une éclatante intrépidité. Or, toutes ces qualités semblaient réunies chez le jeune chef Ladislas Korda, un des premiers venus à l'appel de l'insurrection, qui, après avoir été cerné par des forces supérieures dans les forêts de la Lithuanie, était parvenu à s'échapper, rusant, manœuvrant, combattant, et ramenant enfin ses deux douzaines de fusils et sa poignée de braves.

Ladislas Korda était l'idole de ses troupes. On disait que, pendant son long séjour dans les forêts lithuaniennes, il avait été le confident et l'ami de l'abbé Mackievicz, qui avait apprécié justement l'énergie et la ténacité de son caractère. C'étaient sans doute ses qualités guerrières qui avaient valu au jeune partisan l'estime de l'abbé : car il paraissait assez mal doué du côté des qualités morales. Ses soldats eux-mêmes avouaient que, dans tous les loisirs que lui laissait la vie du camp, il buvait comme un Suisse, jouait comme un prince russe, et, en toute occurrence, jurait comme un païen. Mais cela ne l'empêchait pas d'être un beau cavalier, un fier sabreur, un ardent *guerillero*, un capitaine intrépide, consacrant utilement et noblement, au service d'une cause malheureuse, une vie qu'il aurait sans cela dissipée, sans but et sans gloire, au bruit des bouchons de champagne et autour des tapis verts.

Ladislas Korda, avant de présenter son détachement aux paysans d'alentour, arme au bras et enseignes déployées, désirait être bien renseigné sur les dispositions de ces paysans. Aussi avait-il envoyé des espions dans diverses parties de la plaine, et faisait-il comparaître tous les individus isolés qui pouvaient lui fournir quelques renseignements.

On venait d'amener un étranger devant lui au moment où commence cette partie de notre histoire, et Korda, assis sur un escabeau de bois, dans la salle d'une des meilleures chaumières de B***, se disposait à l'interroger.

Le jeune chef de bande pouvait avoir vingt-huit ans environ. Il était d'une taille élevée, un peu mince peut-être ; mais ses mouvements vifs et faciles annonçaient chez lui cette énergie vitale qui s'allie si fréquemment aux apparences de la faiblesse chez les femmes et chez les hommes nerveux. Sa figure fine et régulière était entourée d'épaisses boucles de cheveux bruns coquettement ornés d'une toque à aigrette, et éclairée par deux grands yeux bleus et vifs, animés par un mélange singulier de réflexion, d'insouciance et d'audace. Seulement ses paupières allongées estompaient en dessous de grandes ombres bleuâtres, et quelques rides à peine perceptibles se dessinaient entre les sourcils, sillonnant ce front déjà flétri, quoique si jeune encore. Ces rides-là, ces ombres malsaines, n'étaient pas dues aux fatigues de la guerre et aux travaux du camp :

c'étaient les veilles, les émotions du jeu, les jouissances du viveur qui les avaient marquées une à une. Peut-être maintenant, au souffle vivifiant de l'enthousiasme pur et désintéressé, à l'air salubre de la patrie, auraient-elles le temps de disparaître, et le viveur, transformé en combattant, pourrait renaître ou du moins rajeunir.

Korda, attendant impatiemment qu'on introduisît l'étranger en sa présence, battait la chasse de ses doigts blancs et fins sur quelques papiers étalés sur la table, tandis que, de l'autre main, il caressait la crosse des pistolets damasquinés d'argent qu'il portait à la ceinture. Bientôt, il vit entrer deux *kossyniers*, la tête découverte et l'arme nue, et l'inconnu qu'ils avaient saisi fut amené au milieu d'eux.

C'était un vieillard auquel il manquait un bras, et qui était revêtu d'un vieil uniforme d'infanterie russe s'en allant en lambeaux. Cet homme avait dû être robuste jadis : car, sous sa capote grise usée, sa poitrine se dessinait large, quoique amaigrie ; les muscles de son poignet unique étaient vigoureux et saillants, et ses yeux foncés jetaient encore un certain feu, quoique retombés dans leurs orbites caves. Mais ses grossiers pantalons de soldat, trop larges pour lui, flottaient autour de ses jambes osseuses ; ses pieds, enflés et blessés peut-être par une longue route, étaient enveloppés de linges ensanglantés ; son visage creux et tanné s'ombrageait d'une chevelure grise tombant en désordre, et son large dos voûté semblait s'incliner encore sous le poids du havre-sac, de la giberne et du fusil.

Ladislav Korda fronça légèrement le sourcil en apercevant les haillons d'uniforme russe que portait le nouveau-venu, puis, en l'examinant de près, il s'aperçut que rien, dans ce visage, ne rappelait les traits de la race mongole : les grands yeux bien ouverts de l'étranger, son nez saillant et l'ovale amaigrie de sa figure, semblait plutôt appartenir au type slave purement caractérisé.

— Qui es-tu ? dit le jeune chef, en faisant signe au vieillard de s'approcher de la table.

— Un ancien soldat du régiment d'Orenbourg que ses chefs renvoient chez lui, devenu invalide par suite de ses blessures.

— Ainsi tu viens ?..

— De Tiflis, seigneur... capitaine, dit le vieillard, qui, remarquant les galons et la ceinture de son interrogateur, se doutait bien qu'il se trouvait en présence d'une autorité militaire, mais qui se demandait avec surprise quelle était cette nouvelle autorité que, jadis, il n'avait point connue.

— De Tiflis !.. c'est un peu loin, et tu me parais bien faible pour avoir pu t'acquitter d'une aussi longue route. Sache que, si tu me trompes, dans une heure tu seras pendu.

— J'ai déjà vu la mort de bien près, mais je n'ai jamais menti, répondit le vieillard avec calme.

— C'est bon ; nous verrons cela. Dis-moi maintenant de quel côté tu poursuivras ta route, en supposant que nous te laissons aller ?

— Je retourne dans mon village, à Igliça, seigneur capitaine.

— A Igliça ! . . . Quelle Igliça ? A ma connaissance il y en a plusieurs.

— Le village dont je parle est encore bien loin d'ici : il se trouve dans le gouvernement de Radom, et c'est le seigneur Oksinski qui en est le propriétaire.

— Igliça, au seigneur Oksinski, dans le gouvernement de Radom ! s'écria le jeune chef avec une certaine surprise. Si tu me trompes, tu t'es fourvoyé, vicillard, et je verrai tout de suite si tu m'as menti. Dis-moi donc un peu comment tu t'appelles ?

— Je m'appelle Maciej Kratek ; j'étais un des cultivateurs du village, mais le gouvernement m'a pris pour l'armée, il y a un peu plus de seize ans.

— Maciej Kratek ! attends donc ! . . . N'y avait-il pas un Maciej que mon parent, M. Oksinski, regrettait beaucoup ? C'était le mari de la nourrice de sa fille, ma . . . mademoiselle Hedwidge, dit Korda en paraissant rassembler ses souvenirs.

— Oh ! seigneur, puisque vous les connaissez, pouvez-vous me dire si ma femme Kasia vit encore ? demanda le vicillard, qui vint, les yeux pleins de larmes, tomber aux pieds du chef de partisans.

— Ah ! sur ce point je ne pourrais te renseigner, mon brave. J'ai fait de fréquents séjours à Igliça . . . autrefois . . . ; mais, depuis trois ans, je n'y ai pas fait de visites, répondit le jeune commandant, dont les joues se couvrirent d'une légère rougeur . . . Cependant, à dire vrai, je crois me rappeler qu'avant mon départ, ma . . . mademoiselle Hedwidge m'a parlé de sa nourrice. Et même . . . oui, je me le rappelle . . . et même elle m'a montré sa sœur de lait . . . une grande et jolie fille, admirablement tournée . . . C'est une de ces créatures qu'on ne peut pas oublier !

— Ma chère petite Magda, mon enfant que j'ai à peine connue ! s'écria le soldat d'une voix tremblante, en joignant les mains.

— Ah ça ! dites donc, vieux père, puisque vous connaissez si bien Igliça, vous avez dû me connaître moi-même ? J'étais souvent chez mon oncle Oksinski il a seize ans ; j'étais un fameux gamin, éveillé, tapageur et hardi comme un roi de gitanes.

— Ne seriez-vous pas le petit seigneur Ladislas Wojtko, ce beau jeune garçon qui jouait toujours avec notre demoiselle ? Il n'y avait rien de si joli que de vous voir tous les deux courir dans les champs, et . . . pardonnez-moi, Monsieur, mais nous autres, dans le village, nous disions qu'un jour vous seriez mari et femme.

— Ah ! vous disiez cela ? . . . Eh bien ! vous ne vous êtes pas beaucoup trompés . . . Je suis en effet Ladislas Wojtko, ce " petit seigneur, et j'es pérais jadis être l'époux de mademoiselle Hedwidge . . . Mais l'homme

propose et les circonstances disposent. Mademoiselle Hédwidge est restée mademoiselle, et je suis ici, comme vous voyez.

—Dieu l'a voulu ainsi, fit le vieillard en s'inclinant, n'osant adresser aucune question ni observation au jeune parent de ses maîtres.

—C'est Dieu si tu veux ; moi, je croirais plutôt que c'est le diable, dit Ladislas en riant d'un air de bonne humeur. . . Mais, mon brave, nous ne sommes pas ici pour bavarder. Montre-moi ta feuille de route.

Le vieillard la tendit respectueusement au jeune capitaine. Celui-ci la parcourut du regard, et la lui remit bientôt.

—C'est bon, dit-il, elle est en règle. Tu pourras continuer ta route aussitôt que cela te fera plaisir. . . Mais, ajouta-t-il après un instant, puisque tu vas à Igliça, tu te chargerais bien d'un message ?

—Tant qu'il vous plaira, seigneur, dit le vieillard avec respect.

Eh bien ! je te le donnerai ce soir ; il me faut un peu de temps pour l'écrire. D'ici là, tu te reposeras avec nous, et tu nous conteras des nouvelles du Caucase. Ma foi, il me reste une heure de libre, et j'ai beaucoup de questions à t'adresser.

—Faites, capitaine, dit Maciej en inclinant la tête.

—Eh bien ! toi qui regrettais tant ta femme et ta petite fille, comment t'es-tu trouvé dans ton séjour de là-bas ?

—Je m'y suis trouvé comme un pauvre oiseau arraché au nid, comme un triste corps sans âme. Si je n'avais pas cru en Dieu, je crois que je me serais consolé bientôt avec une balle de mon fusil ; mais, comme j'étais chrétien, j'ai pensé que ce serait un crime de me tuer et qu'il valait mieux me résigner et être patient et honnête.

—Honnête, passe encore, mais patient ? cela doit être un peu difficile. A quoi donc passais-tu ton temps dans ces casernes, ou plutôt dans ces cavernes de loups ?

—Je tâchais de bien faire mon devoir ; je faisais la volonté de mes supérieurs et je nettoyais bien mes armes ; et puis je priais Dieu et je pensais à mon pays.

—Peste ! voilà des occupations très-morales, mais fort peu divertissantes . . . Dis donc, tu n'as pas toujours été invalide, vieux père ? tu devais être un peu plus vert et solide, il y a seize ans. Eh bien ! là-bas, quand tu n'avais plus de famille, ne pouvais-tu pas faire un nouveau ménage, demander à t'établir comme colon (tes chefs te l'auraient peut-être permis) et prendre pour femme une jolie Circassienne, à la place de ta vieille Kasia ? Tu as dû voir que les habitantes de ce pays-là sont furieusement jolies ?

—Il faut des yeux pour voir la beauté des femmes ; il faut un cœur pour la sentir. Mes yeux et mon cœur sont restés à Igliça. Quand nous traversions les *aouls* des Circassiens ou les grandes montagnes toutes blanches de neige, ce n'étaient pas les pics éclairés par le soleil ni les ter-

rares plates des villages, c'était le toit pointu de ma pauvre cabane de planches que je voyais flotter devant mes yeux.

—En vérité, penser ainsi pendant seize ans, voilà ce qui s'appelle de la constance ! Il paraît que, pour être fidèle, il faut être soldat, reprit Ladislas avec un rire un peu forcé. Mais, mon pauvre vieux, tu devais horriblement souffrir avec tes idées de constance éternelle . . . Est-ce que tu n'avais pas pour tes chefs une haine à mort ? est-ce qu'il ne te prenait pas envie de te venger ?

—Non, seigneur, répondit gravement Maciej, parceque la vengeance est défendue par l'Évangile. Je l'aurais oublié peut-être ; mais heureusement j'ai trouvé par là un vieux prêtre catholique exilé au Caucase, qui m'a rappelé à mon devoir, et, grâce à lui, je me suis conduit comme un chrétien.

—Qu'appelles-tu te conduire comme un chrétien ? demanda Ladislas avec surprise.

Dame ! dit le vieillard en rougissant, une fois mon colonel, un Moscovite enragé, qui faisait une embuscade avec nous, était tombé évanoui dans les neiges des montagnes : les autres hommes de l'escouade voulaient le laisser là, geler ses os jusqu'au jour du jugement ; moi, je me suis rappelé ce que le prêtre m'avait dit : “ ne laissez jamais un ennemi dans la souffrance ; ” alors j'ai relevé le colonel, et je l'ai rapporté au camp sur mon dos.

— Bien ! dit Korda, et qu'est-ce ce que ce beau dévouement t'a valu en récompense ?

— Cela m'a valu cinquante coups de verges, que le major m'a fait donner pour avoir quitté mon poste sans permission.

—Et ton gremlin de colonel ne s'est pas opposé à cet infamie ?

Ah ! on m'avait donné les verges avant que le colonel eût pu parler. Quand il a été rétabli et qu'il a su ce que j'avais fait, il m'a envoyé un rouble, disant que cela me servirait à acheter de la pommade pour les meurtrissures.

—Tu avais fait du bien à des scélérats, tu avais ta juste récompense, dit Ladislas en riant.

—J'avais fait cela pour plaire à Dieu, et non pour être récompensé des hommes, dit le vieux Maciej avec une certaine fierté. Cela ne m'a pas découragé, et c'est en amenant un cheval au major renversé dans un combat que j'ai eu le bras gauche traversé par une balle.

—Tu es un véritable héros chrétien, dit Ladislas avec un singulier éclat de rire, et je vois qu'avec toi mon message à Igliza sera en parfaite sûreté . . . Mais encore une seule question, vieux. Tu viens de Wiodzimiecz. As-tu vu quelque part des groupes, des préparatifs de combat ou des colonnes en marche sur la route ?

— Non, dit le vieux soldat, je n'ai rien vu de pareil. Le village où

j'ai passé aujourd'hui semblait désert : toutes les portes des cabanes étaient fermées. C'est pour cette raison-là que je me suis traîné jusqu'ici.

— C'est bon, dit Ladislas. Rappelle-toi que je me fie à ta parole.

— Vous pouvez y croire : je n'ai jamais trompé personne, dit Maciej tranquillement. Mais, mon seigneur, à présent que j'ai répondu à toutes vos questions, voulez-vous me permettre de vous adresser une seule petite demande ?

— Très-volontiers, dit le jeune chef, riant de la grave franchise du vieux soldat.

— Seigneur, puisque vous portez des galons, un ceinturon et des pistolets, vous êtes certainement militaire. Mais je voudrais bien savoir dans quel régiment vous servez ? est-ce que, depuis que j'ai quitté Tiflis, on aurait fait changer l'uniforme ?

— Ah ! voilà un quiproquo délicieux ! . . Mon brave, tu n'y es pas du tout, s'écria Korda se renversant sur son escabeau en éclatant de rire. Puis il ajouta au bout d'un moment, en reprenant un air plus sérieux :

— Mon vieux Tcherkesse, j'ai un grade en effet : je suis colonel dans l'armée nationale, et je reçois mes ordres de Varsovie et non de Pétersbourg ; j'ai des faucheurs pour soldats, des Russes pour adversaires, et voici notre drapeau, continua-t-il en saisissant une lance placée derrière lui.

Au-dessous du fer brillant se déroulait en effet un petit carré d'étoffe rouge, sur lequel se dessinait l'aigle blanc, bec ouvert, serres déployées et ailes étendues.

— Ah ! vous ne saviez pas cela, dit-il, vous autres pauvres soldats du Caucasse ? Notre pays se réveille, notre aigle prend son vol, et nous combattons pour vous et pour nous, afin qu'on laisse tous les fils à leurs mères.

Maciej écouta un moment en silence les paroles du jeune chef. Son visage pâle s'anima, et une étincelle parut dans ses yeux.

— C'est une belle cause que vous servez, dit-il enfin, et, si j'étais plus jeune de dix ans, j'irais avec vous pour la défendre. Mais à présent, je suis vieux, je suis las, et j'ai un bras de moins. . . Seulement, seigneur Ladislas, puisque cela ne servirait à rien de vous donner mon aide, laissez-moi vous donner un conseil : les conseils ne font jamais de tort quand ils viennent de ceux qui ont beaucoup pensé et qui ont longtemps vécu.

— C'est possible, parle, mon brave, répondit Ladislas en souriant.

— Eh bien ! seigneur, à votre place, je voudrais voir sur mon drapeau la croix au lieu de ce fer de lance : vos ennemis sont forts, votre entreprise est difficile : il faut que Dieu marche avec vous, car vous ne pourrez vaincre que par lui.

— Je ne sais pas si Dieu marche avec nous ; mais, en tout cas, on peut

croire qu'il se fait représenter par ses ministres, et les prêtres ne nous manquent pas, répondit Korda légèrement. . Mais, mon vieux Maciej, vous parlez comme l'Évangile : c'était justement là ce que me disais l'abbé.... Eh bien ! qu'avez vous donc, Julien, pour entrer ainsi le visage consterné et la toque sur l'oreille ? fit-il d'une voix sévère, en se retournant vers un jeune officier qui venait de se précipiter dans la chambre.

— Pardon, colonel, dit le jeune homme troublé, ôtant précipitamment sa casquette ; mais une des sentinelles placées à l'ouest, du côté du Bug, vient de se replier en toute hâte, portant des nouvelles importantes, et je m'empressais de venir vous les communiquer.

— Approchez-vous de moi, dit Ladislav.

L'officier se plaça debout près de lui et commença à lui parler à voix basse.

— On signale à une demi lieue d'ici, dit-il, un nombreux rassemblement de paysans de la contrée. La plupart sont armés, soit de bâtons, de faux ou de haches, soit de quelques vieux fusils. Du reste, ils ne poussent pas un cri, ils ne font pas un geste, et il m'est impossible de savoir s'ils viennent se prononcer pour nous ou contre nous.

— Ce qu'il y a de bon, c'est qu'ils viennent, dit Ladislav en se levant. Je suis, en tout cas, fort content de leur approche, et, quant à leurs intentions, nous les connaissons bientôt.

Il fit quelques pas hors de la salle, et se plaça sur le seuil de la cabane.

— En selle, les cavaliers ! cria-t-il ; chasseurs et kossyniers, à vos armes !

Il se fit un mouvement général sur la petite place du village : les soldats saisirent leurs armes, se formèrent en rangs et commencèrent à défilier ; les officiers montèrent à cheval, et Ladislav se mit à leur tête. Au bout de cinq minutes, la troupe, en bon ordre, se dirigeait vers l'extrémité du bourg.

Avant de disparaître, le jeune chef appela Maciej et lui dit rapidement :

— Voilà qui va m'empêcher d'écrire ton message, vieux père. Mais il est probable que tout ira bien et que je m'en occuperai au retour. . Fais bien attention de ne pas partir avant que je t'aie parlé encore.

Le vicillard fit un geste d'assentiment, et, s'essayant sur une pierre, regarda défilier la colonne.

La petite troupe polonaise s'engagea bientôt dans les champs, dans la direction que la sentinelle avait indiquée. Les kossyniers et les chasseurs tenaient le centre de la route, et une vingtaine de cavaliers, disséminés sur les côtés, se chargeaient de remplacer les ailes. On n'avait pas marché vingt minutes qu'on vit s'avancer de loin la longue troupe des paysans. Leur nombre dépassait de beaucoup celui de la bande insurgée. On voyait se hérissier, au-dessus de leurs masses profondes, les bâtons, les haches,

les piques et les fléaux ; mais ils s'avançaient silencieusement, conservant une attitude pacifique, et, ce qui était fort bon signe, pas un uniforme russe ne se montrait au milieu d'eux.

Les deux troupes s'avancèrent ainsi, marchant au devant l'une de l'autre. Quand on fut arrivé à cinquante pas des paysans, Ladislas donna aux siens l'ordre de s'arrêter ; lui-même, accompagné de deux officiers, se détacha de ses soldats et galopa vers l'autre bande. En arrivant tout auprès, il ôta sa toque d'une main, et, de l'autre, inclina la pointe de son épée vers la terre.

— Ainsi vous venez à nous, mes amis ! s'écria-t-il d'une voix calme et confiante ; vous savez que nous sommes armés pour notre cause et pour la vôtre, que nous voulons conquérir la liberté pour tous, et que nous venons ici, non comme vos maîtres, mais comme vos frères ?

Il s'arrêta un moment, attendit qu'on lui répondit. Mais ses paroles s'éteignirent au milieu d'un grand silence. A la fin, un des paysans qui marchaient les premiers, fit quelques pas en avant, et lui dit d'un ton grave :

— Dites-nous d'abord qui vous êtes. . . Nous ne vous connaissons pas.

— Nous sommes des frères polonais, qui voulons vous arracher un despotisme russe ; nous sommes des innocents persécutés, qui voulons nous soustraire à la rage de nos bourreaux. Nous vous demandons le secours de vos bras et de vos armes ; mais, si vous ne voulez pas vous joindre à nous, nous vous demandons du moins de ne pas nous mal juger. Laissez-nous passer au milieu de vous pour aller attaquer les troupes moscovites, et nous ne nuirons à aucun de vous ; nous ne troublerons point la tranquillité de vos cabanes : car nous sommes des combattants, mais nous ne sommes point des malfaiteurs.

— C'est-à-dire que vous êtes des insurgés, des voleurs, des rebelles, s'écria alors l'orateur des paysans ; vous osez lever la main contre notre père le Tzar ; vous insultez notre religion et vous méprisez nos popes. Ah ! vous voudriez bien, comme autrefois, nous tenir sous votre main, nous écraser sous vos genoux et nous presser jusqu'à terre. . . Mais il n'est plus temps : nous n'avons maintenant qu'un seul seigneur, qui est le Tzar. C'est le Tzar qui nous protège, qui nous nourrit, qui nous donnera la liberté, de l'argent et des terres. . . Aussi nous lui sommes reconnaissants, et nous avons juré de lui obéir, quand bien même il nous demanderait vos têtes.

— Mes amis, on vous a trompés, reprit Ladislas d'une voix ferme. Cette liberté qu'on vous a promise, nous voulons vous la conquérir ; ces terres que vous croyez à vous, nous les prendrons pour vous les rendre. Nous vous le jurons sur votre croix, puisque vous n'avez pas de foi à la nôtre.

— Nous n'avons garde de vous croire : les rebelles sont des menteurs. Nous sommes ici pour notre père le Tzar. . . Arrière ! arrière !

— Laissez-nous passer, malheureux ! s'écria le jeune chef, dont les yeux commençaient à s'allumer, mais qui se contenait encore ; livrez-nous passage de bonne grâce, car nous ne voudrions pas employer la force contre vous.

— La force ! . . elle est avec nous, la force, ricana le paysan.

Il fit un geste à sa troupe, et tous les bras s'élevèrent, agitant les fléaux, les piques, les bâtons, brandissant les haches, et soulevant de grosses pierres dont ils menaçaient la troupe des insurgés.

Ceux-ci perdirent patience alors, et quelques-uns d'entre eux épaulèrent leurs carabines.

— Ne tirez pas ! s'écria Korda. Nous ne pouvons pas les tuer : ce sont nos frères. Mais, en avant ! passons-leur sur le corps, s'ils le faut : ils verront que nous ne les craignons pas.

Il poussa son cheval en avant, et ses officiers l'imitèrent. La petite colonne des insurgés s'ébranla ; mais, au même instant, elle se vit assaillie d'une grêle de pierres. Quelques vieux fusils rouillés crachèrent des balles et vomirent la mort dans leurs rangs. Toute la troupe des paysans entourait les jeunes Polonais d'un cercle mouvant, qui devenait à chaque instant plus dense et plus infranchissable. Les piques venaient saigner les chevaux au poitrail ; les fléaux de bois dur frappaient les têtes des insurgés comme ils auraient fait d'épis mûrs jonchés dans l'aire ; les haches s'élevaient et retombaient, laissant des entailles sanglantes, et s'ébréchant sur les lames des faucheurs. Pourtant les paysans s'efforçaient, avant tout, de capturer les rebelles ; “ Prenons-les vivants ! criaient-ils : nous les livrerons à notre père le Tzar.”

Longtemps Korda s'était défendu, traçant autour de lui un cercle gardé par son épée. Puis son beau cheval Turc, parvenu au comble de la rage, ruait furieusement des quatre pieds et mordait les assaillants qui osaient se présenter à portée de sa bouche. Mais, un moment, il se cabra à un coup de fléau asséné par derrière ; au même instant une pique l'atteignait au poitrail ; l'animal hennit douloureusement, agita convulsivement ses jambes dans le vide, puis tomba, entraînant son cavalier avec lui.

Aussitôt vingt paysans entourèrent le jeune chef ; vingt bras vigoureux le saisirent, le désarmèrent et l'emportèrent de dessous les pieds des combattants. Au bout de quelques secondes, le brillant Korda, sans armes, garrotté, souillé de sang et de poussière, était solidement attaché sur un des chariots qui suivaient la troupe villageoise. De là, il jeta un regard désespéré sur la petite bande fidèle qui avait partagé son désastre : la plus grande partie de ses hommes étaient captifs ; quelques-uns, morts ou blessés ; un petit nombre prenait la fuite dans les prairies d'alentour.

Les paysans s'occupaient déjà de ranger leurs prisonniers en file. A lui, en sa qualité de chef, on avait accordé les honneurs d'un chariot. Bien-

tôt, ses conducteurs triomphants lui firent prendre la route du village d'où il était sorti, si plein de fierté et d'espérance, à peu près deux heures auparavant, il pensait peut-être encore qu'on viendrait l'y délivrer ; mais les habitants consternés baissèrent la tête, demandèrent grâce et livrèrent tout ce qu'ils avaient d'armes, en apercevant les farouches vainqueurs.

En arrivant, enchaîné et ballotté par les secousses du chariot, sur la grande route du village, Korda aperçut le vieux Maciej qui le regardait passer, la pâleur sur le front et le désespoir dans les yeux.

—Plus de message ! lui cria le jeune chef d'une voix forte et résignée. Mais n'importe . . . A Igliça, camarade ! va dire ce que tu as vu.

En disant cela il regardait le ciel, et ses conducteurs crurent qu'il perdait la raison, ne sachant à qui ces paroles étaient adressées. On laissa donc le vieux soldat tranquille, et celui-ci fit un signe de croix en regardant le chariot s'éloigner. Puis, il reprit à côté de lui son bâton de voyage et se leva de la pierre sur laquelle il s'était reposé.

v.

Un petit héritier venait de naître au patrimoine d'Igliça. Le vieux couple des Oksinski se voyait renaître dans cette frêle tête blonde, et le jeune couple se réjouissait de voir se resserrer ses liens d'amour. Mais la mère avait été très-souffrante et ne se rétablissait que lentement.

C'était donc Hedwige qui s'était faite la petite maman d'Emma, la pauvre mignonne muette, et qui reportait sur elle tout ce qu'elle avait de dévouement et d'amour.

Dans une belle soirée de la mi-juillet, la jeune tante et la petite nièce étaient assises sur le banc de mousse du jardin, égrenant des grappes de groscilles et faisant des couronnes de pervenches.

Hélas ! il faut bien le dire, depuis le pèlerinage à Czenstochowa, la position d'Emma n'avait point changé : son oreille ne paraissait pas plus susceptible de percevoir le moindre bruit ; aucun son, aucun faible cri ne venait à s'échapper de ses lèvres.

Pourtant l'humble et fidèle Magda, qui était douée d'une foi inaltérable et d'une persévérance tenace, n'avait pas cessé de croire à ce doux bénéfice des prières, au succès possible du vœu ; et aussi, pour éveiller peut-être l'attention et l'oreille de l'enfant, pour *aider la Vierge*, comme elle le disait dans son naïf langage, elle avait trouvé, dans la simplicité de son cœur, un plan ingénieux. Elle répétait souvent, devant Emma, les mêmes mots, mots fort usités, très-faciles, caractérisant bien le mouvement de ses lèvres et désignant en même temps, de la main, l'objet dont elle parlait à l'enfant. Chaque soir, par exemple, en entrant dans la chambre jaune, elle désignait à la petite la douce figure brune, la tunique bleue et le manteau rouge, reluisant sur la plaque d'or, et elle lui disait lentement,

distinctement : “ Marie ! ” Puis elle mettait la main potelée de la petite sur la joue rosée de madame Oksinska et répétait en souriant : “ Mère. ” Ou bien elle prenait le vase de fleurs posé sur la cheminée, en faisait respirer le parfum à Emma, les balançait, les agitait devant ses yeux, et disait en les montrant du doigt : “ Roses . . . lilas . . . marguerites. ”

Hedwige avait trouvé très-juste cette idée de sa naïve amie, et avait, de grand cœur, adopté son plan. En ce moment, par exemple, où les premières ombres du soir commençaient à tomber, elle avait fait lever les yeux de la petite au-dessus des verts rameaux de tilleuls, et répétait, en lui montrant les étoiles à peine levées, qui scintillaient comme des fleurons d’or sur la grande plaine de vapeurs bleues : “ Etoiles . . . ciel . . . la nuit. ” Mais Emma, quoiqu’elle fût sérieuse et attentive, portant ses yeux bleus en haut, souriait aux étoiles, sans paraître entendre la voix douce qui balbutiait à son côté.

Hedwige, attristée, se tut bientôt, et, serrant la petite muette contre son cœur, la laissa jouer avec les fleurs et les fruits, gardant un profond silence. Tout à coup, il lui sembla qu’on l’appelait au fond du jardin : elle prêta l’oreille et entendit un bruit de pas rapides, le son d’une voix haletante entrecoupée par des sanglots ; puis elle vit de loin le tablier blanc et la jupe bleue de Magda flotter dans les ombres de l’allée.

— Qu’y a-t-il ? qu’as-tu, Magda ? lui cria-t-elle de loin.

— Oh ! demoiselle . . . oh ! bien-aimée ! répondit celle-ci en accourant . . . ne vous alarmez pas . . . ce n’est pas de chagrin que je pleure . . . O sainte Vierge . . . sainte Vierge de Czenstochowa !

— Mais qu’est-ce donc, Magda ? serait-il arrivé quelque bonne nouvelle à ta mère ?

— C’est mon père . . . mon père lui-même qui est arrivé ! ce soir . . . il y a deux heures . . . il se repose maintenant dans la cabane.

— Que Dieu est bon ! voilà un des vœux exaucés ! dit Hedwige avec un soupir de reconnaissance.

— Si vous saviez, Mademoiselle ! ce pauvre père, je ne l’ai pas seulement reconnu ! . . . Hélas ! il a un bras de moins ; et puis, il revient si vieux, si faible ! . . . lui qui était parti jeune et robuste, à trente-quatre ans ! . . . Et c’est pourtant moi qui l’ai embrassé la première . . . Voici comment c’est arrivé . . . J’étais allée, il y a deux heures, chercher de l’eau à la fontaine ; j’allais m’en revenir avec ma cruche sur l’épaule, quand j’ai vu approcher un vieil homme, vêtu d’une mauvaise capote grise déchirée, et traînant avec beaucoup de peine ses pauvres pieds enveloppés de linges salis par la poussière des chemins. Et puis je voyais que ses yeux étaient troubles, que sa main tremblait et que de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front, tandis qu’il regardait les grands arbres et les premières cabanes du village. Et puis ses lèvres s’entr’ouvraient, sa poitrine se soulevait ; j’ai cru qu’il avait soif, et j’ai soulevé ma cruche :

“ Vieux père, lui ai-je dit, si vous vouliez vous asseoir auprès du puits ?
 “ vous vous reposeriez un peu, et je vous donnerais, pour vous désaltérer,
 “ un coup de bonne eau fraîche ?—Merci, ma belle fille, m’a-t-il dit ; le
 “ cœur me manque, il est vrai, mais ce n’est pas de soif. Dites-moi, mon
 “ enfant, c’est bien Igliça, ce village ?—Oui, père, ai-je répondu, c’est le
 “ village du seigneur Oksinski.—Comme les arbres ont grandi depuis dix-
 “ sept ans ! a-t-il répondu... et... dites-le moi tout de suite, mon enfant...
 “ est-ce que Kasia Kratek vit encore ?—Ma mère ! ai-je dit : oui, elle vit ;
 “ est-ce que vous la connaissez ? est-ce que le bon Dieu ?... ” Mais le
 pauvre père ne m’a pas laissé achever ; il a mis en tremblant sa main sur
 mon épaule, me tenant en face de lui et s’efforçant de me regarder à tra-
 vers les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux : “ Ainsi, belle enfant,
 “ m’a-t-il dit, c’est toi qui es ma fille ?... ma chère petite Magda que je
 “ revois toujours si frêle et si mignonne, comme au jour de mon départ ! ”
 Alors j’ai jeté un cri, je me suis pendue à son cou, et nous avons tous deux
 bien pleuré près du puits, avant que j’aie eu la force de le conduire chez
 ma mère... Et puis, à celle-ci, je n’ai pas osé le dire tout de suite ; il a
 fallu la préparer, lui dire avec précaution, qu’elle allait le retrouver et le
 revoir, son pauvre vieux Maciej, qu’elle n’avait pas embrassé depuis dix-
 sept ans. Mais le bonheur ne tue pas, allez, Mademoiselle. D’abord,
 maman a pleuré, et cela lui a fait beaucoup de bien ; et puis, quand elle a
 tenu mon père dans ses bras, elle a tout de suite adressé nos remercie-
 ments à la Vierge.

—Encore une fois, que Dieu soit béni ! dit Hedwige : de nos trois prières,
 une du moins a été exaucée.

—Qui sait ? répondit Magda, peut-être les autres le seront encore...
 Et... il faut que je vous le dise, Mademoiselle... si je suis venue tout
 de suite vous trouver, ce n’était pas seulement pour vous annoncer le retour
 de mon père ; c’était aussi pour vous dire que mon père apporte, de bien
 loin, un message pour vous.

—Un message pour moi ! dit la jeune fille étonnée ; un message de
 quelle part ?

—De la part... de... de monsieur Ladislas, dit Magda un peu pâle et
 baissant les yeux.

—Et comment cela se peut-il ? Ton père le connaît donc ? Où l’a-t-il
 vu ?

—Il l’a rencontré sur sa route, loin d’ici, à ce qu’il nous a dit.

—Mais, Magda, j’y pense, dit Hedwige en réfléchissant. Ladislas s’est
 laissé séduire par de si coupables erreurs, il suit une voie si différente de
 celle où marchait sa jeunesse, que je ne puis plus le considérer comme le
 futur compagnon de mon avenir... et, pour cette raison, je ne dois peut-
 être pas accepter son message.

—Mademoiselle, dit Magda avec tristesse, mon père pourra bien vous

le remettre en présence de vos parents ; et s'il y a, dans ce souvenir de monsieur Ladislas, quelque chose qui vous afflige, il n'y aura pas, je crois, quelque chose qui vous offense.

—Alors, c'est bien, dit Hedwige. Va chercher ton père ; je vais aller prévenir le mien.

Une heure après, en effet, le vieux soldat reparut devant le vieux seigneur, après cette absence de dix-sept années. Il lui baisa les genoux en silence, prit respectueusement la main que celui-ci lui tendait, et refusa d'abord de répondre aux questions qui lui étaient adressées sur son séjour au Caucase, sur son long et dur service, sur ses blessures et ses adversités : “ J'ai une grande commission à remplir, dit-il, et je ne pourrai parler “ de moi qu'après avoir rempli le message d'un autre.” Alors, se tournant vers Hedwige, il lui dit d'une voix grave et presque paternelle : “ Belle et douce demoiselle, pardonnez-moi si je viens vous affliger ; sur- “ tout ayez confiance et bon espoir : c'est souvent lorsque les hommes dé- “ sespèrent, que Dieu se plaît à exercer sa miséricorde.”

Puis il raconta, tandis qu'on l'écoutait dans le plus profond silence, sa rencontre avec le jeune chef, l'espèce de confiance que lui avait faite celui-ci, puis l'attaque des paysans et la catastrophe qui s'en était suivie ; ensuite il peignit l'attitude et la physionomie du vaincu, serin et résigné au milieu de sa défaite et de sa captivité sombre, et il répéta ses dernières paroles, où la pauvre jeune fiancée pouvait puiser comme une lueur d'espoir : “ A Igliça, camarade ! va dire ce que tu as vu.” Et pendant qu'il parlait ainsi, les yeux du père et de la mère étaient fixés sur Hedwige. La jeune fille avait pâli ; mais elle ne faiblit pas, elle ne trembla pas, elle ne laissa pas échapper une larme. Seulement, lorsque Maciej eut fini, elle se tourna vers le grand Christ d'ivoire suspendu au-dessus du pupitre du seigneur, et elle dit doucement, fermement, en étendant la main : “ Auparavant, ô Jésus, mon fiancé était livré à ses passions et au monde ; “ maintenant, il n'appartient plus qu'à ses bourreaux et à vous . . . J'aime “ mieux qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu ! parce que vous aurez pitié de “ lui . . . Quand toutes les voix de la terre se seront tues, il y aura la “ vôtre pour lui parler dans le silence de sa prison.”

Après ces mots, elle sortit, et les trois vieillards restèrent un moment silencieux, respectant la douleur et honorant la foi d'Hedwige.

Et puis les jours, les semaines se passèrent, sans qu'on pût savoir exactement ce que devenait Ladislas. Dans ce but, M. Oksinski dépêcha plusieurs messagers et entreprit même un voyage. Les rapports les plus contradictoires lui parvinrent, et, naturellement, ne le satisfaisaient pas : tantôt on lui disait que le jeune chef blessé était retenu dans un hôpital jusqu'à pleine convalescence ; d'autres disaient l'avoir vu dans la citadelle de Kieio, puis dans celle de Modlin ; parfois on affirmait que ses juges

l'avaient traité avec la dernière rigueur pour en obtenir des révélations importantes, ou bien qu'il avait été dirigé sur la Sibérie, faisant partie d'un convoi de prisonniers. De tout ceci, il résultait un fait certain : c'est que Ladislas vivait encore. Mais quelle devait être rude pour lui, et obscure, et lente, et cruelle, cette existence des cachots ! Comment devait-il la supporter, lui, le jeune raffiné, le capricieux sybarite, le brillant viveur qui avait un moment ébloui la *fashion* de Londres et le demi-monde de Paris ? Tant de mollesse, de jouissances et d'enivremens malsains avaient-ils laissé assez de force à cette âme conquise, pour supporter les découragements de la solitude, les ténèbres de la prison et les tentations de la liberté ? C'était là ce que se demandaient souvent les vieux parents. Alors ils secouaient la tête et leur visage devenait triste. Hedwige, à laquelle ces indécisions, ces rumeurs vagues, ces langueurs, devaient causer l'inquiétude la plus vive, ne paraissait point partager les terreurs de ses parents, et semblait beaucoup plus tranquille qu'eux : " Depuis qu'il est malheureux, avait-elle dit une fois, je ne doute plus et j'espère. "

Elle espérait encore lorsque se leva le premier soleil du mois d'août. On était en pleine moisson ; la campagne, aussi loin qu'on pouvait la découvrir à l'horizon, était tout animée de chants, de bruits, de mouvement, de travail et de rires. Levée dès l'aurore, la petite Emma avait vu partir les grands chariots qui allaient recueillir aux champs les gerbes déjà liées par les moissonneuses, et, tout égayée au claquement du fouet des conducteurs, au son argentin des grelots que les petits chevaux portaient à leurs oreilles, elle avait fait comprendre à sa tante qu'elle voulait aller avec eux.

Celle-ci alors, coiffant la petite de son grand chapeau de paille, était montée avec elle dans un des chariots qui allaient chercher le blé. Mais elle n'était pas encore bien avancée sur la route, lorsqu'elle vit venir au devant d'elle un *bryczka* traîné par deux petites bêtes grises, dont la sonnerie et l'allure étaient bien connues à Igliza ; elles traînaient le frère quêteur d'un couvent de Bernardins situé dans le voisinage.

Il y avait quelques années, avant la guerre, quand le pays était encore tranquille et les blés florissants, qu'on était bien accoutumé à voir cheminer sur la route le *bryczka* du Père Pacôme. Les chevaux trottaient, secouant leur queue et leur crinière au vent ; le *bryczka* mal assis et mal graissé, ondoyait et sautillait de çà et de là ; le bon Père était assis sur son tapis rembourré de foin, au milieu de ses sacs de millet, d'avoine et de pois, de ses pots de miel et de ses pintes de beurre. Tout souriant, il donnait sa bénédiction aux paysans qu'il rencontrait sur la route, et, de temps en temps, détournait la tête pour voir si les moutons qu'il ramenait en présent au monastère, suivaient avec obéissance le bélier porteur de clochette qui tenait la tête du petit troupeau. Mais depuis que l'insurrection avait éclaté sur le sol de son pays, le Père Pacôme entreprenait

plus rarement ses tournées de quête, et rapportait à ses frères beaucoup moins de dons volontaires et joyeux. Quand il se mettait en route, c'était ordinairement pour des missions d'un autre genre. Le monastère lui confiait volontiers toutes les entreprises difficiles, qui demandaient du courage, de l'adresse et du sang-froid ; d'abord, parce que le Père Pacôme possédait à un haut degré toutes ces qualités estimables ; puis, parce que ses voyages fréquents l'avaient familiarisé avec tous les dangers, les détours et les inconvénients des routes.

En ce moment, par exemple, Hedwige ne vit courir, derrière le bryczka du Père, ni chien de garde, ni moutons, ni bélier ; elle n'aperçut ni sacs, ni cruches, ni provisions dans la voiture, et elle pensa que le but du voyage actuel du bon moine n'était point d'entreprendre une quête pour les besoins du couvent.

Au moment où les deux chariots allaient se croiser, elle fit signe à son cocher d'arrêter la voiture, et salua le Père en lui disant :

—Loué soit Jésus-Christ !

—Dans les siècles des siècles, répondit le Père Bernardin.

Et la petite Emma, qui connaissait bien le bon religieux, lui sourit et étendit la main, comme si elle eût voulu saisir sa grande barbe.

—Je suis bien content de vous rencontrer, Mademoiselle Hedwige, dit le Père Pacôme se levant de son siège ; je m'en allais justement de ce pas à Igliza.

—Mon père et ma mère seront bien heureux de vous recevoir. . . J'allais promener ma mère dans les champs, mais nous sommes encore bien près de la maison. . . Désirez-vous que je vous accompagne ?

—Si vous le voulez bien, ma fille. . . Je ne pourrai pas m'arrêter longtemps chez votre M. père, et je suis chargé d'une lettre et d'une mission auprès de vous.

—D'une lettre ? répéta Hedwige.

Elle jeta les yeux sur le visage du Père, et ce regard confirma la remarque qu'elle avait faite au premier abord : Toute la gaieté, la vivacité et la fraîcheur habituelles avaient disparu de la franche figure du Père ; il était bruni, jauni, fatigué, et l'on eût dit qu'il voilait, sous sa barbe et sous ses rides, une tristesse qu'il ne voulait pas laisser voir.

Mais la présence des conducteurs empêcha Hedwige de questionner le bon Père. Elle ordonna de tourner bride, et en dix minutes, on fut de retour à la maison.

Les premières salutations étaient à peine échangées, et le Père Pacôme avait à peine trempé ses lèvres dans une tasse de café qu'on lui avait fait servir, lorsqu'il dit, en se tournant vers ses hôtes, avec autant de gaieté et de cordialité qu'il put en faire voir :

—Il y a déjà longtemps que vous ne m'aviez vu, mes enfants. . . c'est

que j'ai fait dernièrement une longue tournée, un voyage presque en Wolhynie.

—En Wolhynie ! répéta M. Oksinski d'un air préoccupé.

—Oui : notre Révérend Prieur m'avait envoyé chez nos frères du couvent de Luck, avec lesquels nous avons à traiter quelques affaires. . . Et j'ai été retenu assez longtemps en route. Le pays n'est pas tranquille par là. . . Je me suis justement trouvé dans la petite ville de B*** au moment où il s'y tenait un conseil de guerre.

—Ah ! firent Madame Oksinska et Hedwige, en épiaut l'altération et l'embarras qui se peignaient sur les traits du vieillard.

—Mais cela ne m'aurait pas retenu longtemps, car ce n'était pas mes affaires, s'il. . . s'il. . . n'y avait pas eu une. . . une. . . condamnation à mort. . . Un jeune et aimable seigneur, un brave chef de bande. . .

Cette fois, la mère n'osa plus parler, mais Hedwige rompit le silence.

—Mon Père, dites-moi vite si c'est *lui*, murmura-t-elle en saisissant la main du moine.

La fermeté du prêtre l'abandonna un instant à cette supplication éloquentes et résignée.

—Hélas ! oui, c'est *lui*, mon enfant, dit-il d'une voix altérée par les larmes. J'ai dû le préparer à la mort, moi qui jadis avais tant espéré le voir s'unir à vous, moi qui croyais dire un jour le *Benedicite* à votre repas de nocce et venir vous visiter souvent dans la vieille maison de votre père !

Hedwige sentit ses forces l'abandonner. Un instant, elle s'assit et posa ses mains sur son visage : puis elle releva lentement ses yeux, d'où pas une larme n'avait encore coulé.

—Vous dites que vous l'avez préparé à la mort, mon Père ? reprit-elle. Est-ce donc qu'il s'est montré repentant, qu'il s'est purifié de ses erreurs et réconcilié avec son Dieu ?

—Il s'est conduit comme un catholique fervent, comme un vrai fils de l'Eglise : il a humblement et avec beaucoup de regret confessé ses fautes, et il a accepté les souffrances, les humiliations et les angoisses de la dernière heure, comme une expiation salutaire, méritoire aux yeux de Dieu.

—Et de quelle manière est-il mort ? demanda le Père d'Hedwige.

—Fusillé, répondit le moine en baissant la tête.

—C'est bien : il est mort en soldat, répliqua M. Oksinski.

—Il est mort en chrétien. . . cela vaut mieux, mon père, dit Hedwige. moins abattue, retrouvant ses forces et se relevant.

—Ma pauvre enfant, vous m'effrayez. . . vous êtes si calme ! dit le prêtre. J'aimerais mieux vous voir pleurer que de vous voir combattre ainsi. Voulez-vous que je vous parle de lui ? . . . Peut-être quelques-uns de ses derniers souvenirs vous soulageront en vous arrachant des larmes.

—Racontez-moi tout, mon Père, dit Hedwige. Mais ne croyez pas que je souffre et que je lutte, parce que je ne pleure pas. . . Mon Ladislas était

perdu pour moi, et je l'ai beaucoup pleuré. Mais voici qu'enfin je le reconnais et je le retrouve, . . mon premier ami d'enfance, mon fiancé de l'autre vie !

Le moine regarda un instant Hedwige avec une profonde expression de bonté et de respect ; il imposa les mains sur ce jeune front tout ferme et rayonnant sous sa couronne de martyr, puis il commença, en raffermissant sa voix et en essuyant ses yeux :

“ Aussitôt que l'arrêt fut prononcé, le seigneur Ladislas demanda un prêtre, et on le lui accorda sans trop de difficulté, parce que l'exécution devait avoir lieu le surlendemain. Je me trouvais justement avec mon *bryczka* stationné sur l'Hôtel-de-Ville ; on vint me proposer cette douloureuse mission, et je l'acceptai avec d'autant plus de zèle lorsque j'appris le nom du condamné. Je n'étais pas sans avoir entendu parler du rôle bruyant qu'il avait joué et des scandales qu'il avait donnés dans les grandes villes étrangères, et je me disais que ce serait pour moi une bénédiction au-dessus de toutes que la grâce de réconcilier cette pauvre âme avec son Dieu.

“ Ah ! quand on m'introduisit dans le cachot, j'eus quelque peine à reconnaître dans le prisonnier blessé, amaigri et défait, le brillant et fier gentilhomme que j'avais vu tant de fois tout enfant galoper à cheval ou poursuivre des papillons avec Mlle Hedwige ! Mais, malgré sa pâleur, son trouble et sa tristesse, il y avait sur son front et dans ses yeux une expression qui me fit plaisir. Ce n'était pas l'air d'audacieuse bravade d'un homme qui joue avec la mort, ni le désespoir mal voilé d'un mourant qui regrette la vie : c'était l'expression grave, attendrie et repentante d'un pécheur qui va rencontrer un juge, mais qui s'attend aussi à trouver un père la-haut.

“ Il me sourit et me tendit la main en me voyant entrer ; mais il fut bien plus content encore quand je lui eus dit que j'étais, quand je lui rappelai que plus d'une fois dans son enfance je l'avais emmené dans ma carriole et fait sauter sur mes genoux : “ Je vois bien, m'a-t-il dit, que “ Dieu veut que je meure tranquille et repentant : c'est pour cela qu'il “ vous envoie. Vous le direz à Hedwige Oksinska lorsque vous la verrez. “ Savez-vous à qui je dois mon repentir d'hier, ma tranquillité d'aujourd'hui, mon bonheur peut-être de demain ?... Eh bien ! c'est à elle, rien “ qu'à elle. Elle m'avait donné, à mon départ, cette bague bénie à Czens- “ tochowa, dans la chapelle de la Vierge, et elle m'avait fait jurer de la “ porter toujours... C'est la seule fidélité que je lui ai gardée, à ma pauvre “ et tendre Edwige... Et bien ! elle m'a porté bonheur : elle m'a fait rougir “ de ma vie coupable, en me rappelant la pureté et la joie de mes années “ d'adolescent.

“ Je l'exhortai à fonder son repentir sur des motifs plus profonds et moins futiles : “ Ne vous étonnez pas de ce que je vous dis, mon Père...

“ Tout chemin mène à Dieu, quand l'heure de la grâce est venue. Hier,
 “ quand je me suis trouvé seul ici, lorsqu'on a eu prononcé mon arrêt,
 “ j'ai pensé à partager entre mes amis les quelques objets qui me restent,
 “ et mes yeux sont tombés (était-ce par hasard ?) sur cette bague que je
 “ porte toujours au doigt. En la voyant j'ai pensé d'abord à celle qui me
 “ l'avait donnée. Dans un seul élan du cœur, j'ai franchi les jours troublés
 “ qui m'ont séparé d'elle, et je suis revenu au temps où je n'aimais qu'elle,
 “ où je croyais à la vertu parce j'étais vertueux, où je chantais, moi
 “ aussi, mon salut à la Vierge tous les matins et tous les soirs, et où je ne
 “ rougissais point de la prier à côté d'Hedwige. Une subite lueur s'est
 “ fait dans mon esprit, et j'ai reconnu que, depuis ces derniers beaux jours,
 “ j'avais toujours été égaré, pervers et misérable, tandis qu'alors j'étais...
 “ j'étais heureux. Et ici il m'a semblé qu'une voix me disait : Tu peux
 “ l'être encore... non plus sur la terre, où tu t'es égaré, où tu t'es flétri,
 “ où tu t'es rendu indigne d'Hedwige... mais dans l'avenir sans fin, mais
 “ dans l'autre vie, où il y a place pour tous les amours, espoir pour tous
 “ les repentirs, pardon pour toutes les fautes. Il m'a semblé que cette
 “ voix c'était la voix d'une mère, et j'ai cru voir en même temps sur ma
 “ bague le regard de la Vierge qui me souriait. C'était là la première
 “ aurore qui venait dorer cette grande solitude de mon cœur. Puis est
 “ venue la clarté, le grand jour, le soleil... Toute la nuit, je me suis rap-
 “ pelé, j'ai cherché, j'ai pleuré, j'ai combattu, et, ce matin, j'ai demandé
 “ un prêtre.”

—Soyez béni, ô Mère ! c'est vous qui l'avez sauvé, dit Hedwige, en jetant un regard sur l'image de Marie, qui reluisait sur la plaque d'or, à la muraille du salon.

—Vous l'avez dit, mon enfant. La grâce du bon Dieu avait déjà tant agi, qu'il me restait bien peu de chose à faire. J'ai reçu les aveux du prisonnier ; je lui ai accordé, au nom de Dieu, le pardon de ses fautes, mais je n'ai pas eu besoin de l'encourager contre les terreurs de la mort : il les voyait sans frémir, lui qui était plus jeune et plus intrépide que moi. Mais je l'ai bien engagé à offrir à Dieu ses regrets, ses humiliations, ses dernières souffrances et sa jeunesse si tôt tranchée. Je lui ai appris qu'on ne peut jamais acheter à un trop grand prix le bonheur éternel, et qu'une toute petite couronne là-haut vaut tous les sacrifices de la terre. Il me semble que je l'ai convaincu, et qu'il ne regrettait plus rien d'ici-bas, pas même vous, ma fille, parce qu'il était certain qu'il vous retrouverait au ciel pour toujours. Aussi, en marchant à la mort, il a supporté la sympathie des assistants sans faiblesse, leurs acclamations sans fierté et les insultes de ses ennemis sans colère. Il m'a fait ses adieux pour vous et pour ses amis, et il est tombé, dès les premières balles, en parlant de son pays et de son Dieu. Je ne vous apporte pas sa bague, qu'il a voulu garder dans la tombe à son doigt, mais je me suis chargé de vous remettre cette lettre...

Voici ce que Ladislas, sur le point de mourir, écrivait à sa fiancée :

“ Pensez-vous encore à moi, Hedwige ? Vous savez déjà sans doute que depuis longtemps j'avais oublié le Dieu et les amis de ma jeunesse, que j'avais faibli dans des entraînements coupables et que je m'étais rendu indigne de vous...Mais Dieu a eu pitié de moi : le malheur m'a ramené à lui, Hedwige. Or, revenir à lui, n'est-ce pas revenir à vous ?

“ Il est vrai qu'ici-bas nous allons être séparés, que les ombres de la mort m'entourent...Mais la mort purifie en même temps qu'elle sépare. Si je vous avais revue ici-bas, je n'aurais pas osé vous présenter ma main de prodigue, ma main de joueur, ma main de duelliste ; mais mon sang bientôt versé la lavera peut-être, et je pourrai vous la tendre avec confiance et amour, lorsque nous nous reverrons là-haut.

“ Votre fiancé et votre ami,

LADISLAS W.”

Hedwige lut cette lettre sans faiblir ; elle y déposa un baiser et y laissa tomber ses premières larmes ; puis elle l'emporta en silence, gardant comme un trésor ce dernier billet, qui l'appelait au suprême rendez-vous du ciel.

Dès le lendemain, elle prit le deuil. Mais, en dépit de ses vêtements noirs et de son visage un peu pâle, il y avait beaucoup de calme sur son front et beaucoup d'espoir dans ses yeux. On remarqua qu'en même temps que sa robe de veuve, elle avait commencé à porter une petite image de la Vierge qu'elle tenait suspendue au cou par un étroit ruban bleu. Et lorsque Fanny lui demanda, quelques jours après, pourquoi elle ne quittait plus cette médaille : “ C'est que je dois accomplir mon vœu, dit-elle. La Vierge m'a exaucée ; à moi de tenir ma parole maintenant.”

VI.

Ainsi deux des vœux avaient été entendus. Un seul restait stérile : c'était celui de la pauvre jeune mère. C'était à cela précisément qu'elle pensait, la veille de la Notre-Dame-d'Août. Déjà les rideaux de sa chambre étaient tendus et sa veilleuse allumée. Elle finissait d'endormir son petit garçon sur son cœur, ayant calmé par une longue chanson, ses vagissements et ses plaintes bruyantes, car il se faisait entendre, lui, fort et distinctement. Un jour il parlerait en maître, bien loin de partager l'éternel silence de la pauvre petite Emma. Avec cela, il était bien beau, bien fort et ressemblait en tout à son père : de plus c'était un garçon... Eh bien ! c'était pourtant l'autre enfant que Fanny aimait le mieux : car c'est toujours ainsi ; cherchez dans une nombreuse famille l'enfant le plus souffreteux, le plus frêle, celui qui a fait couler le plus de larmes et passer le plus de nuits, et vous pouvez être certain que vers celui-là surtout se penche

le cœur de la mère. Elles sentent bien que leur courageuse tendresse appartient d'abord au plus faible, et que le plus dévoué de leurs amours est la plus complète des compensations.

C'est pour cela que Fanny, en endormant son fils, portait souvent ses pas et ses regards vers le lit où sommeillait sa fille : " Dors, chérie, lui disait-elle. Tu es toute à moi ; ton regard me dit plus que ne me diraient tes paroles : je n'ai pas besoin d'entendre ta voix pour comprendre le langage de tes yeux. Tu n'entendras jamais les discours des autres, mais tu sentiras bien toujours ce que te dira mon cœur... Seulement ma pauvre petite, que deviendrais-tu si je n'étais pas là ?... Faites que je vive longtemps, mon Dieu, pour que mon enfant puisse être heureuse !"

Elle se perdit ainsi longtemps dans des pensées en partie douces et en partie amères. Assise auprès du lit d'Emma, elle se dit que désormais il n'y avait plus d'espoir ; elle se rappela ce terrible chapitre de la Bible, où Dieu avait commandé au patriarche de lui immoler son fils, et elle pensa qu'il exigeait d'elle aussi un sacrifice : c'était celui de ne jamais entendre la douce voix de son enfant. Aussi elle pleura longtemps en regardant la petite Emma endormie, et elle ne put se reposer que lorsque les premières lueurs de l'aube commencèrent à blanchir à travers les rideaux.

Pourtant Hedwidge et Magda vinrent habiller la petite d'assez bonne heure. Le 15 Août était toujours une grande fête à Igliça. Ce jour-là, on présentait à l'autel de la Vierge une gerbe de blé entouré de rubans et de guirlandes, et la statuette de Marie, qui se dressait sur le prie-Dieu d'Hedwidge, était entourée de voiles de dentelle, de bougies allumées, de roses blanches et de tiges de lis. Quand Emma fut habillée, on la conduisit devant le petit autel : car elle éprouvait toujours un grand plaisir à regarder les riches dessins du voile, et les nœuds de ruban argenté, et la fraîche nuance des fleurs qui se mêlait au rayonnement des flammes.

Fanny, toute triste et découragée qu'elle fût, y accompagna son enfant. Elle n'avait plus d'espoir, mais elle consentait de grand cœur à tout ce qui pouvait divertir Emma, et puis un refus de sa part eût assurément contristé Hedwidge. Elle suivit donc la jeune fille dans sa chambre, sans émotion, sans espoir, sans attendrissement ni anxiété.

Pourtant, lorsqu'elle vit soudain cette blanche statue de la Vierge toute rayonnante devant elle, au milieu des corolles parfumées des roses, du feuillage vert des lis et de l'éclat des grands flambeaux dorés, elle se rappela soudain son impression d'autrefois, alors qu'elle s'était trouvée dans le mystérieux sanctuaire, voyant verser tant de pleurs autour d'elle et s'exhaler tant de vœux, tant de prières et tant d'amour. Elle pensa que parmi tous ceux-là, beaucoup avaient été exaucés peut-être, et un grand sentiment d'amertume la saisit au cœur. Elle prit sa petite Emma par la main, et s'avança vers l'autel de la Vierge.

— Je vous avais pourtant bien priée, ô Mère ! dit-elle, et j'espérais

qu'une mère aurait pitié de moi. C'était de Dieu seul que je pouvais attendre la guérison de ma fille. Est-ce que je n'ai pas assez souffert pour attirer ses bénédictions sur mon enfant ?

Pendant ce temps, la petite Emma, les yeux levés en haut, les lèvres mobiles et entr'ouvertes, regardait sa mère parler à l'image et semblait saisir du regard chacune des nuances de sa voix.

—Ha ! si vous m'aviez exaucée, comme je vous aurais bénie ! continua la pauvre mère. C'est Dieu qui l'aurais sauvée, et je l'aurais donnée à Dieu... Ah ! je n'en aurais pas été jalouse : car c'est pour elle et non pour moi que je l'aime... Elle aurait balbutié vos louanges, elle aurait grandi dans votre foi, elle aurait vécu dans votre amour, ô Reine ! ô Mère ! ô Marie !

En ce moment, dans le silence de la chambre, une autre voix s'éleva, voix incertaine, frêle, hésitante, vague et lointaine comme un souffle venu du ciel, et on l'entendit répéter : “ Marie ! ”

Les trois femmes étonnées se regardèrent, puis elles regardèrent l'enfant.

Les yeux d'Emma étaient toujours fixés en haut, et ses lèvres vibraient encore.

—Serait-ce toi qui as parlé, mon ange ? cria Fanny en s'agenouillant à terre et en entourant l'enfant de ses bras. Hedwidge, avons-vous bien entendu ?.. est-ce que ce serait possible ?..

Ses deux compagnes ne purent répondre, n'osant croire elles-mêmes à ce qu'elles avaient entendu.

—Est-ce que tu me comprends seulement ? continua la pauvre mère. Oh ! si tu m'entends, si tu m'aimes, si tu peux parler encore, ouvre tes lèvres et dis-moi un mot... Appelle-moi : “ Maman.”

Les lèvres de la petite fille s'entr'ouvrirent dans un franc sourire à ce mot prononcé en tremblant. En même temps, elle passa sa petite main rose sur la joue de la jeune femme, ouvrit avec effort sa petite bouche vermeille, et murmura : “ Maman ! ” de ce ton bas, incertain et doux qu'on avait déjà entendu.

Fanny poussa un cri, et, saisissant son enfant, la serra avec transport sur sa poitrine. Et puis, pendant un moment, on n'entendit plus dans la chambre que le bruit de ses sanglots et le murmure de la voix de Magda, qui, tombée à genoux, récitait le cantique de la Vierge.

Quand Fanny eut pleuré longtemps, elle releva la tête et étendit les mains vers l'autel : “ Vous avez sauvé mon enfant ; elle est à vous, ô Marie ! dit-elle d'une voix qui tremblait. Que toute sa vie elle vous reconnaisse, elle vous prie, elle vous bénisse. Et, puisque vous avez protégé l'enfant, voudrez-vous aussi accepter la mère ?... Ces deux sœurs que voici nous ont appris à vous prier. Désormais il n'y aura plus de différence entre nous, et nous vous prions avec elles.”

Et, après la première joie de cette occurrence merveilleuse, une grande paix et une satisfaction intime devinrent le partage des habitants d'Igliza. La petite Emma apprit à mouvoir chaque jour mieux, chaque jour plus sûrement, sa langue si longtemps engourdie. Elle n'eut d'abord à son service qu'un nombre de mots bien insuffisant, bien borné ; mais qu'ils étaient doux, tendres et rians, les mots de ce modeste vocabulaire ! Puis son répertoire devint plus vaste à mesure que son intelligence grandit ; un jour vint où elle put répéter couramment les trois premières réponses du catéchisme ; et, à partir de ce jour, aucun chagrin ne vint plus troubler la douce union de la famille : car désormais Emma savait parler.

Dans une des dernières soirées de ce printemps, Hedwidge et Magda se promenaient ensemble dans la grande allée. Toutes deux étaient encore dans le ravissement de ce progrès immense et si longtemps inattendu.

—Figure-toi, Magda, disait Hedwidge, la joie du bon grand-papa, quand Emma est venue, hier matin, lui réciter quelques vers appris pour sa fête.

—Je le crois bien, dit la jeune paysanne. Qui se serait jamais attendu à entendre la voix de ce cher petit ange ?... C'est un véritable miracle du bon Dieu.

—Ah ! nous lui en sommes bien reconnaissants, dit Hedwidge. Fanny surtout a dépassé toutes nos espérances. Depuis qu'elle est devenue catholique comme nous, il me semble qu'elle est mieux ma sœur qu'autrefois et je l'aime encore plus... Elle a loyalement accompli son vœu, Magda ; quand est-ce que nous penserons au nôtre ?.. Veux-tu me dire, chérie, ce que tu as promis à la Vierge à Czenstochowa ?

—J'ai promis de me consacrer à elle, dit la jeune fille, si elle me rendait mon père. C'est pour cela que je ne me marierai pas et que je tâche de soigner les petits enfants et d'aider les pauvres... Mais je ne peux pas me résoudre à quitter mes parents qui sont faibles et vieux.

—C'est justement ce que j'ai juré aussi, dit Hedwidge. Je n'ai jamais eu d'amour que pour Ladislas, et toutes mes espérances de mariage et de famille sont mortes avec lui... et j'ai promis à la Vierge de lui consacrer ma vie, si elle sauvait cette âme... Mais tant que mon père et ma mère vivront, je ne les abandonnerai pas : ils m'accuseraient d'être ingrate... Seulement, nos parents sont bien vieux, Magda... Sais-tu ce que nous ferons quand nous ne les aurons plus?... Eh bien ! nous partirons pour Czenstochowa ensemble.

—Pour Czenstochowa ? dit la villageoise avec étonnement.

—Oui, Magda ; il y a là un couvent bien obscur, bien humble et bien pauvre : C'est celui des Mariavites, les filles de Marie. Tout le temps qu'elles ne consacrent pas à invoquer leur Mère, elles le passent en enseignant à lire, à prier et à coudre aux enfants. C'est là que nous irons, que nous travaillerons ; c'est là que nous vieillirons, mon amie. Ce ne sera pas trop de tout notre temps et de toute notre vie, pour rendre grâce à la Vierge des bienfaits qu'elle nous a accordés.

—Ainsi vous m'emmènerez avec vous, mademoiselle chérie ? demanda Magda en souriant.

—Assurément, répondit Hedwidge. Il n'y aura plus de différence entre nous, quand nous ne serons plus dans le monde, et nous serons ce qu'on est toujours au couvent : deux sœurs.

—Ainsi soit-il ! dit Magda serrant doucement la main de sa compagne.

Et elles s'éloignèrent, se parlant à voix basse, au moment où le vent du soir se levait et où les rayons de la lune commençaient à glisser sous les tilleuls.

ETIENNE MARCEL.

FIN.

BERNARD DE QUATREBARBES,

ZOUAVE PONTIFICAL.

Les Etudes Religieuses et littéraires des pères de la Compagnie de Jésus contiennent les pages suivantes, consacrées à la glorieuse mémoire du lieutenant Bernard de Quatrebarbes. L'auteur, condisciple et proche parent de l'illustre mort, convenait, mieux que personne, pour raconter un dévouement, dont il a pu connaître et admirer de plus près les grandes et nobles inspirations,—C. CAHUZAC.

Bernard de Quatrebarbes, né à Nantes le 15 février 1810, était l'aîné des fils du marquis Louis de Quatrebarbes, et petit neveu de l'ancien gouverneur d'Ancône, le comte Théodore, dont l'affection toute paternelle se concentra toujours sur cet enfant, comme s'il avait pressenti en lui l'héritier et le continuateur de son dévouement à la cause catholique. On suppose aisément ce que fut l'éducation de Bernard, commencée au sein d'une famille profondément chrétienne, et continuée à l'école St-François-Xavier de Vannes. Qu'il me suffise de dire que les succès de ses dernières années avaient fait concevoir de lui les plus belles espérances, tandis que sa vertu, à la fois douce et ferme, lui avait gagné tous les cœurs. Ses belles qualités ne se démentirent point à l'école Sainte Geneviève : on y remarqua plus encore son caractère droit, généreux et incapable de transiger avec son devoir.

Il venait d'achever ses études au moment où les tristes événements de septembre 1860 plongeaient dans une douloureuse stupeur tous les cœurs catholiques. La cause pontificale avait succombé pour un temps à Castelfidardo. Une élite de chrétiens fidèles courait remplir les vides faits par la mort dans les rangs des défenseurs de l'Eglise. Bernard de Quatre-

barbes conçut aussitôt la pensée de les suivre ; mais sa détermination ne fut irrévocablement fixée qu'après de mûres délibérations. L'enthousiasme, l'entraînement, n'y eurent absolument aucune part : il quitta sa famille convaincu qu'il accomplissait un devoir sacré pour tout homme de cœur, vint avec un de ses amis (1), se présenter au général de Lamoricière, alors à Paris ; et, forts de son approbation, tous deux se rendirent à Rome pour s'enrôler comme simples volontaires. Bernard eût choisi le corps des zouaves, où se trouvaient déjà plusieurs de ses parents et de ses condisciples, mais on lui représenta qu'il serait plus utile dans l'artillerie ; il se crut obligé de faire encore ce sacrifice. Soldat par conviction, il se plia courageusement à toutes les exigences du métier, et se forma à la vie militaire dans la batterie étrangère, sous les ordres de l'intrépide capitaine Daudier. Il devait y passer sept années d'une vie obscure devant les hommes, mais pleine de mérites devant Dieu, car Bernard de Quatrebarbes fut du petit nombre de ces valeureux jeunes gens qui, après avoir engagé leur foi au successeur de Pierre, ont voulu demeurer constamment rangés autour de leur drapeau, attendant dans le silence et l'humiliation qu'il plût à Dieu de leur accorder le martyre ou la victoire. Comme eux donc, Bernard eut à supporter les rudes labeurs du simple soldat ; comme eux, il s'exila volontairement, dit adieu pour longtemps à une famille tendrement chérie ; comme eux, à une existence aisée et facile, il préféra la souffrance, pour répondre à l'appel si souvent et si clairement exprimé du Vicaire de Jésus-Christ. Certes, ceux-là ont beaucoup fait pour la sainte Eglise de Dieu, qui ont persévéré et depuis Castelfidardo sont restés soldats de l'Eglise ! Veiller sept années, l'épée au côté, sur les marches du Vatican, ce n'était pas moins beau que de mourir à Monte-Libretti ou de vaincre à Mentana, et c'était plus difficile. Honneur donc à ce noyau de braves, autour duquel sont venus depuis se grouper tant de vaillants courages !

Un dévouement si pur ne pouvait être qu'entièrement désintéressé. Chez Bernard de Quatrebarbes cette vertu allait jusqu'à l'héroïsme. Il était depuis deux années environ maréchal des logis ; ses chefs, qui l'avaient distingué entre tous, avaient résolu de l'élever au rang d'officier ; Bernard en est instruit, mais il apprend en même temps que son avancement aura lieu au préjudice d'un de ses camarades, jeune Italien, comme lui volontaire, plus ancien, et qui n'a pour vivre que sa modeste position. Sans en parler à personne, Bernard fait aussitôt toutes les démarches nécessaires et obtient, non sans peine, de n'être pas préféré à son cama-

(1) M. Charles de Falaiseau, intimement lié avec Bernard depuis leur séjour à l'école Sainte-Genève. Il servit longtemps avec lui dans l'artillerie, sous M. Daudier. Plus tard, d'impérieux devoirs le rappelèrent en France. Mais aux premières apparences de danger, il était de nouveau à son poste, avec son capitaine, ce militaire dont la bravoure n'a d'égale que sa fidélité à Pie IX.

rade. Cet acte généreux lui valut de rester encore de longs mois dans les grades inférieurs. Plus tard, la batterie étrangère fut réorganisée, et le commandement en italien rétabli dans tout le régiment d'artillerie. Par suite d'une mesure qui leur imposait de nouvelles et pénibles exigences, presque tous les volontaires français et belges enrôlés dans l'artillerie obtinrent de passer aux zouaves ou d'être rapatriés. Seul, pour ainsi dire, Bernard de Quatrebarbes persévéra, résolu à rester jusqu'au bout au poste du plus grand dévouement. Cette noble conduite lui valut l'admiration de tous. Devenu officier, il était l'idole et la providence du soldat. Aussi, lorsqu'après son amputation il eut été transféré dans un logement particulier, une chambre voisine de la sienne était assiégée de visiteurs. Simples soldats, officiers, nobles romains, zouaves, religieux, tous venaient avec anxiété s'informer de l'état de sa santé.

Au moment où les agitations du mois de septembre dernier commençaient à se propager en Italie, le lieutenant de Quatrebarbes se disposait à rentrer pour quelques mois dans sa famille. Mais le danger parut imminent ; il resta. Bagnorea ouvre la série des victoires de l'armée pontificale. Bientôt Bernard est envoyé de Rome à Monte-Rotondo avec une section d'artillerie. Une colonne, sous les ordres de M. de Charette, avait reçu la mission de déloger les garibaldiens des positions qu'ils occupaient sur les frontières. Nérola était leur quartier général. L'attaque en est résolue ; mais la position est forte ; il faut du canon et les chemins sont impraticables ; Bernard répond d'en amener, et réussit après des efforts inouïs. Trois fois durant le trajet, il fallut démonter la pièce et la transporter à bras. Tous connaissent l'issue du combat. On en fut redevable surtout à l'habileté du jeune lieutenant. Voici ce qu'écrivait un officier de l'armée pontificale : " La plus belle part de cette affaire est due au lieutenant de Quatrebarbes. Tout le monde fait le plus grand éloge du talent et de l'intelligence qu'il a montrés. Il a eu d'abord à surmonter les difficultés les plus grandes du terrain presque inaccessible au canon. Les coups ont été parfaitement dirigés sur la tour et le château lui-même, auquel il a fait de fortes brèches. C'est ce qui a décidé les garibaldiens à se rendre, malgré l'avantage de la position. Sans le canon, le château n'eût été enlevé qu'après beaucoup de pertes de notre côté." Lui-même rendait compte en ces termes de cette première action : " J'ai donc entendu siffler les balles ; j'en suis bien aise. J'avais depuis longtemps le désir de me voir au feu. Je n'ai point eu peur. Sans doute je pensais bien que la mort pouvait me frapper dans quelques minutes : mais cette préoccupation ne descendait pas dans ma volonté. Je me suis assez occupé de mon affaire pour ne pas faire grande attention à autre chose. Remerciez Dieu pour moi. J'ai pu me confesser et communier la veille de mon départ."

Il précludait ainsi à la lutte de Monte-Rotondo. Le vendredi, 25 octobre,

à six heures du matin, l'action s'engagea. Quatre mille garibaldiens entouraient la place défendue par deux compagnies de légionnaires et une de carabiniers suisses. Bernard de Quatrebarbes dirigeait deux pièces d'artillerie : avec ses canonniers, il seconda la défense de la manière la plus héroïque. Laissons-le raconter ce brillant fait d'armes avec sa modestie ordinaire : " Nous avons été attaqués par quatre mille hommes. La défense a duré depuis le vendredi, à six heures du soir, jusqu'au samedi à neuf heures du matin. L'artillerie n'a pas pu rendre tous les services que j'aurais voulu, parce qu'un village fermé par un mur avec de larges portes n'était point disposé pour cela, et n'aurait pu l'être que par des travaux considérables. *Pour faire quelque chose*, nous étions obligés de sortir des portes, nous mettant tout à fait à découvert, et nous tournant à droite, à gauche pour flanquer les murs et détourner les assaillants de l'attaque des autres portes."

Cependant les garibaldiens ont réussi à se loger dans des maisons, situées près de la Porte-Romaine. En cet endroit se concentrent les efforts de l'attaque. Peu de fenêtres ont vue sur cette porte, elle n'est aucunement protégée, et le feu de l'ennemi, parfaitement embusqué, incommoda vivement la défense. L'admirable capitaine Coste, qui commande en chef, vient alors demander au lieutenant de Quatrebarbes s'il pourrait braquer une de ses pièces sur ces maisons et les démolir. Le lieutenant répond que ses artilleurs seront très exposés, mais qu'enfin il croit la manœuvre très-utile pour la défense. Il n'ajouta pas que, peu d'heures auparavant, il avait spontanément fait une première tentative, et que son maréchal des logis y avait perdu la vie. Écoutons-le parler maintenant : " Nous sortîmes donc la pièce chargée d'avance ; il n'y avait plus qu'à mettre le crochet du tire-feu dans la bouche et à tirer. J'étais d'abord sorti seul, pour voir le point exact où il fallait mettre en batterie, afin de préserver mes canonniers de toute atteinte. Il n'y avait pas d'infanterie ennemie assez voisine pour nous enlever à la baïonnette, et d'ailleurs les légionnaires qui gardaient la porte étaient prêts à s'élaner à notre secours. Mais la disposition des lieux est telle, que très peu de nos feux d'infanterie pouvaient nous protéger. Les garibaldiens, voyant notre manœuvre, sortaient précipitamment de la maison, restaient à droite, à l'abri des feux de la place, et de là nous envoyaient leurs balles de grand cœur."

Sous cette pluie de feu, le danger est tel, que les plus braves ont peine à rester fermes. Un moment d'hésitation se manifeste ; Bernard, un instant seul auprès de sa pièce, ranime ses hommes d'une voix énergique et commande le feu. Mais, au moment où le coup partait, deux balles le frappaient. L'une brisait le bras gauche en trois endroits, et l'autre fracassait la main droite.

" A ce moment, écrivait-il plus tard à sa mère avec sa main estropiée,

je ressentis tout d'un coup une violente douleur au coude gauche, et un engourdissement plus douloureux encore dans le bras et la main. Ici j'avoue que je me suis un peu abandonné. L'amour propre n'eût pas suffi à me rendre brave ; il ne me suffit pas à me faire vaincre la nature et à retenir mes plaintes. Ce n'est pas que j'aie crié ; mais un certain nombre de : *Mon Dieu que je souffre !* sur un ton un peu lamentable, ont pu paraître peu courageux aux légionnaires qui étaient là. Aussitôt blessé, je me retirai derrière la porte ; car je me sentais défaillir ; puis soutenu par un légionnaire et un canonier, je m'acheminai lentement vers l'hôpital où je suis soigné par le chirurgien du village et un chirurgien militaire."

Dans cette lettre, Bernard ne disait pas tout. Atteint d'abord à la main, il l'enveloppa avec son mouchoir, et resta au feu. Blessé pour la seconde fois et ne pouvant plus se tenir debout, il s'assit pour continuer à diriger ses artilleurs. On dut, pour ainsi dire, l'emporter malgré lui."

Après la reddition de la place, l'héroïque blessé, prisonnier des garibaldiens, fut laissé à Monte-Rotondo. Il eut peu à se plaindre de ses gardiens ; on lui permit, au bout de quelques jours, d'écrire à sa famille ; il put même lui faire parvenir une dépêche, annonçant sa blessure comme légère et déjà en voie de guérison. A cette nouvelle, son père partit immédiatement pour Rome, décidé à tout entreprendre et à réclamer auprès de Garibaldi lui-même, s'il le fallait, son fils blessé et prisonnier. Mais, quand il arriva, Monte-Rotondo était délivrée, et Bernard avait eu la joie, au lendemain de Mentana, d'embrasser ses amis et plusieurs de ses parents sortis sains et saufs de la bataille, où un autre Quatrebarbes avait eu la gloire de répandre son sang (*). A cette heure encore, Bernard se flattait de conserver son bras, et pourtant déjà se manifestaient les premiers accès de cette fièvre qui devait reparaitre après l'amputation, et terminer les longues souffrances du jeune martyr.

Aussitôt on s'occupa de le transporter à Rome. Le général Kanzler mit à la disposition du marquis de Quatrebarbes un vapeur pontifical. Porté à bras jusqu'au Tibre, Bernard fut ainsi ramené dans Rome, après dix jours de captivité. Mais les soins les plus assidus et les plus vigilants ne parvenaient point à arrêter les progrès du mal. L'état de la blessure s'aggravait ; l'inflammation gagnait et menaçait de s'étendre jusqu'à la poitrine. De toutes parts alors vers le ciel s'élevèrent de ferventes prières,

(*) Yves de Quatrebarbes, cousin de Bernard.—L'auteur de ce récit oublie de mentionner trois autres noms : il nous sera permis de suppléer à son silence, en disant que, parmi les vainqueurs de Mentana, il comptait trois de ses frères, zouaves pontificaux.

En tête de la liste des blessés figurait le nom d'un autre élève de l'école Sainte-Geneviève, le vicomte Paul Doyuel, de Torchamps (Orne). Il avait reçu trois balles dans le corps et une au bras. Cette dernière a nécessité une amputation aux suites de laquelle le jeune zouave a succombé, baisant la croix et la faisant baiser à son noble et courageux père.

et le Saint-Père lui-même envoya sa bénédiction à son cher malade. Mais Dieu voulait récompenser son serviteur, et il mesurait l'épreuve à son courage : avant le sacrifice suprême, il en demandait un autre. Le premier mouvement du blessé fut de le repousser avec énergie. Quelques paroles de foi et d'amour tombées de la bouche paternelle ramenèrent le calme dans son âme, et il se résigna à la volonté de Dieu. La dangereuse opération, devenue nécessaire, eut lieu le 16 novembre. Elle commençait, lorsque le R. P. de Gerlachie survient en courant, et saisissant les mains du marquis de Quatrebarbes, qui, le cœur navré, s'agenouillait au chevet de son fils : " Monsieur, lui dit-il, je viens de chez le Saint-Père lui apprendre qu'on faisait en ce moment l'opération à votre fils ; il s'est aussitôt jeté à genoux en pleurant, a prié quelques instants et m'a donné pour lui une bénédiction spéciale que je vous apporte en toute hâte ! "

Quelle consolation pour une famille de voir les larmes du Vicaire de Jésus-Christ couler sur ses douleurs ! N'est-ce pas ainsi qu'autrefois le divin Maître consolait Marthe et Marie en pleurant la mort de son ami Lazare.

Tous les secours de l'art avaient été employés pour diminuer la violence de la douleur. Malgré tout, le réveil fut affreux : " il a souffert le martyre après l'opération, " écrivait un témoin oculaire.

Cependant Bernard, comprenant la gravité de son état, avait demandé sa mère. Malade elle-même au point d'inspirer à sa famille de sérieuses inquiétudes, elle dût renoncer à fermer les yeux à son fils bien-aimé. Seule, une des sœurs du blessé, accompagnée de sa tante Madame d'Héliand, put arriver à temps ; elle fut l'ange de consolation envoyée par Dieu pour adoucir les derniers moments de son frère. Il la revit avec un bonheur indicible : " Parle-moi de ma mère, répétait-il, parle-moi de ma mère, de mes sœurs, de mes frères, " puis il ajoutait avec une tristesse profonde : " J'ai le bras amputé. Quel sacrifice pour moi à renouveler tous les jours ; et, supposé que je guérisse, quelle pauvre existence mutilée avec un bras de moins et ma seule main estropiée ! " Cette pensée l'affligait vivement, mais il trouvait dans sa foi la force de surmonter son amer-tumé. Témoin cette parole souvent redite à la Sœur de Charité qui l'assistait : " Ma Sœur, le Bon Dieu m'a donné une large part de souffrance. Mais je vous assure que je ne m'en plains pas ; ce qu'il fait est bien. "

L'heure approchait où tout allait être consommé. Bernard s'en aperçut : " Cela va mal depuis deux jours, je le vois bien, disait-il ; la fièvre ne cesse point ; je suis d'une faiblesse extrême. "

Le 21 novembre, le digne et respectable aumônier des zouaves, M. Daniel, étant venu le voir, Bernard lui demanda s'il n'était pas du nombre des malades qui peuvent recevoir le Bon Dieu en viatique plus souvent que tous les huit jours. L'abbé Daniel répondit affirmativement, ajoutant que du reste il allait faire solliciter une permission auprès du Saint-Père.

Là-dessus, Bernard reprit qu'il était bien indigne d'une pareille grâce, et se tournant vers sa sœur : " Prie pour moi, car je recevrai demain le Bon Dieu, et je ne suis pas en état de prier pour m'y préparer." Comme si sa patience inaltérable n'était pas de toutes les dispositions la meilleure et la plus méritoire !

Puis il voulait qu'on lui récitât le chapelet tout haut, répétant lui-même chaque parole à voix basse. Vers le soir, il se fit lire un chapitre de l'*Imitation*, sur la soumission entière à la volonté de Dieu dans les épreuves et les afflictions. " C'est bien beau, dit-il... continuons un peu ; " et quelques instants après, interrompant de nouveau la lecture et faisant un retour sur lui-même : " Comme le bon Dieu me visite tout de même ! moi qui ne demandais qu'à jouir de ma vie de famille bien tranquillement, et j'en ai toujours été loin ! Comme Dieu me visite ! Ah ! je n'ai pas envie de murmurer, parce que je sais qu'il est infiniment bon, qu'il nous aime beaucoup, qu'il fait tout pour notre plus grand bien. Même les choses que nous ne comprenons pas, et qui peuvent nous paraître un peu dure parfois, sont dans ce but. Je le sais ; aussi je veux bien tout ce qu'il veut et je m'offre à lui tout entier. Si seulement je ne me plaignais point !... Mais ce qui me console, c'est cette pensée que Jésus a bien dit : Que ce calice s'éloigne de moi."

Le lendemain matin on lui apporta la sainte Eucharistie, qu'il reçut dans les sentiments de foi les plus vifs. C'était vraiment pour lui le viatique de l'éternité.

En effet, les forces du malade diminuaient ; il ne pouvait plus rien prendre. Un feu intérieur le dévorait. Depuis les lèvres jusqu'à l'estomac, ce n'était, disait-il, qu'une douleur. Les quelques gouttes qu'il parvenait à avaler provoquaient des vomissements qui le brisaient. Sa respiration était de plus en plus haletante. Cependant, pas une plainte : deux ou trois fois seulement, il se permit d'adresser doucement cette question à la sœur qui arrangeait son lit : " Croyez-vous vraiment, ma Sœur, que je sois bien comme cela ? " Il était calme, et de temps en temps répétait ces mots : *Mon Dieu !* Il offrait ainsi les souffrances qui achevaient de purifier son âme et d'embellir sa couronne.

L'abbé Daniel vint lui donner l'Extrême-Onction vers dix heures du soir, le vendredi 22 novembre. Le mourant ne pouvait plus parler ; mais la sœur prononçait lentement à côté de lui les noms de Jésus et de Marie, et quelques actes d'abandon à la volonté de Dieu ; et lui, pour montrer qu'il s'unissait à sa prière, poussait un léger soupir. Il conserva sa connaissance jusqu'aux derniers instants, et vers minuit il s'éteignit doucement, sans agonie, sans frayeur de la mort.

Ces mots étaient écrits sur la triste dépêche, qui en apportait la nouvelle à sa mère : " Bernard au ciel." Et les larmes de la mère coulent sans amertume ; car son fils est un saint et un martyr de plus.

“ Sa mort, écrivait M. de Falaiseau, le plus cher et le plus fidèle compagnon d’armes de Bernard, a été douce et calme comme l’avait été sa vie ; il l’a vu venir sans effroi ; depuis longtemps il y était préparé. C’était une si belle âme que celle de mon cher Bernard ! Je n’ai jamais rencontré un ensemble de qualités plus aimables et plus attachantes. Aussi que de regrets il laisse derrière lui ! Combien je plains sa famille ! Mais lui, comment le plaindre ? Son bonheur est si parfaitement assuré et sa couronne sera si belle ! ”

Voilà comment meurent ces jeunes hommes qu’on a nommés des mercenaires ! Mercenaires, oui, ils le sont à la façon de ce grand saint qui avait l’ambition d’obtenir Dieu en personne pour sa récompense. “ Quelle récompense veux-tu de moi, Thomas ?—Nulle autre que vous-même, Seigneur. ”

P. DU REAU.

M. LOUIS VEUILLOT.

(Semaine des familles.)

Un vaillant journaliste catholique est rentré dans l’arène de la grande polémique où il a conquis sa renommée. Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain glissant, mais il ne sera pas sans intérêt de rappeler, les origines de l’homme, et de caractériser le talent de l’écrivain.

Certes, nous éprouvons une répugnance invincible à pénétrer dans les vies qui se forment devant les regards, et les intempérances de la littérature contemporaine qui s’en va crochetant les portes de la vie intérieure et du domicile que les Anglais ont comparé à une forteresse,—*my house is my castle*—n’ont fait qu’augmenter notre dégoût pour les indiscretions de ce genre.

Ici, nous sommes à notre aise ; nous avons devant nous une porte et une vie qui s’ouvrent d’elles-mêmes. M. Louis Veillot s’est fait dans *Rome et Lorette* son propre biographe, il n’a rien laissé à deviner, il a tout dit : son origine, sa famille, son éducation, la manière dont les idées et les sentiments se sont formés dans son esprit, ses erreurs, ses fautes, son ascension vers la vérité. Quelques-uns ont vu dans cette auto-biographie, où il raconte sa naissance sous le toit d’un pauvre tonnelier, un acte exagéré d’humilité ; j’y reconnais plutôt le sentiment qu’a M. Louis Veillot de sa puissance. Qu’importe d’où l’on vient ! Il s’agit de ce que l’on est. Plus on a eu à monter pour arriver, plus il a fallu être fort. En outre, M. Louis Veillot, comme les âmes vraiment chrétiennes, a le bon esprit de ne rougir que des choses honteuses ; or il n’y a rien de honteux à naître de parents pauvres pourvu qu’ils soient honnêtes, et le

célèbre journaliste a l'inestimable bonheur de pouvoir respecter son père et sa mère. C'étaient de vaillants ouvriers qui ne connaissaient pas Dieu, parce qu'on ne leur en avait jamais parlé, mais qui vivaient comme s'ils l'avaient connu. " Mon père et ma mère, dit-il, se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide ; ils lévaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles ; ils travaillaient sans cesse : pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux ; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des privations amenait une maladie ; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jeûnes cette nombreuse famille, qui avait toujours faim ; ils venaient avec une générosité sublime au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas ! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer ! En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire : ' Habituez-vous à la peine, vous en aurez.' Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur, ils ne connaissaient pas Dieu ! "

Ces premiers souvenirs d'enfance ont laissé une trace douloureuse et indélébile dans l'âme de M. Louis Veillot, et l'on en trouve, après tant d'années, la vivante empreinte dans son talent. Il vient du peuple, il ne l'a pas oublié ; et quoique le sentiment de l'art soit très-remarquable chez lui, la sève populaire et bourguignonne coule à pleines veines dans son talent énergique et dans son style haut en couleur. Sa tendresse est pour le peuple, et il s'y mêle un peu, comment dirais-je ? de rancune, ou tout au moins de prévention contre ceux qu'on appelle les heureux du monde, parce qu'ils sont autrement malheureux que leurs frères du bas de l'escalier. Avant qu'il fut chrétien, car son enfance privée d'instruction religieuse ne l'avait pas préparé à une jeunesse chrétienne, cette rancune, c'est lui-même qui l'avoue, allait jusqu'à une haine sauvage. Mieux qu'un autre, il comprend ces sentiments redoutables qui s'agitent dans le cœur des déshérités de ce monde, de ces Lazares qui comptent, avec colère, les miettes qui tombent de la table des mauvais riches, et même des bons riches, car ces sentiments, il les a éprouvés. Quant à son talent, il a gardé aussi, malgré la culture d'une éducation un peu tardive, quelque chose de cette empreinte originelle. Il est hardi, rude, impétueux ; il prend ses franches coudées, il s'anime au bruit des querelles, rend coup pour coup, et ne craint pas même de donner deux coups pour un ; ardent à l'attaque, prompt à la riposte, toujours prêt à passer de la défensive à l'offensive, ne comptant pas les horions qu'il reçoit et encore moins ceux qu'il donne, moins disposé à dire comme cet ancien : " Frappe, mais écoute," qu'à frapper ceux qui refusent de l'écouter. Là est le secret de la popularité de sa plume. Elle trouve des admirateurs même dans le camp démocratique où ses idées n'ont guère que des adversaires,

parce qu'à ses allures, les démocrates le reconnaissent pour un des leurs. Là aussi est l'explication des critiques qui se sont élevées contre lui dans les salons : on ne lui a pas toujours pardonné l'âpreté de sa verve et les hardiesses de sa polémique, qui, lorsqu'il s'agit d'éclabousser ses adversaires, ne se donne pas toujours la peine de cheminer jusqu'à l'Hypocrène, et met sans façon le pied dans le ruisseau dont ils croient être les possesseurs paisibles et incontestés.

Mais comment M. Louis Veillot devint-il chrétien ? Il a lui-même raconté cette histoire dans le livre dont nous avons déjà parlé. Avant de rappeler comment il devint chrétien, il faut d'abord savoir comment il devint journaliste, chose merveilleuse et tout à fait imprévue, en raison de l'éducation plus qu'élémentaire qu'il avait reçue dans une école communale dirigée par un ivrogne.

“ Le soir donc, dit-il, au coin de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir.

“ — Que ferons-nous de lui ? disait mon père.

“ — Eh ! mon Dieu ! reprenait ma mère, un malheureux.

“ Et elle essuyait une larme.

“ — Il serait un bon horloger, continua le digne homme.

“ — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher.

“ — Ebéniste ?

“ — C'est trop long.

“ — Maçon ?

“ — C'est trop pénible.

“ — Cordonnier ?

“ — C'est trop sale.

“ Puis les choses changeaient. Ma mère faisait les propositions, mon père objectait.

“ — Plaçons-le chez notre tailleur, disait ma mère, c'est un ami, il en aura soin et ne nous prendra pas grand'chose.

“ — Bah ! s'écriait mon père, tailleur ! un métier de femme ou d'estropié !

“ — Eh bien, mettons-le chez un épicier.

“ — Un état bête ! d'ailleurs, il ne pourra jamais acheter un fonds.

“ — Tenez, François, reprenait ma mère, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation ; il aime la lecture, il deviendrait jurisconsulte.

“ — Jurisconsulte, faisait mon père surpris, qu'est-ce que cela ?

“ — Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire, mais plus fort.”

C'était ainsi que le père et la mère du petit Poucet s'entretenaient de son avenir. Mais l'avenir pour un enfant du peuple, c'est quelquefois le lendemain. L'ouvrier tomba malade, la famine frappait à la porte de la

pauvre maison, il fallut pourvoir. Des amis s'entremirent. Une place de petit clerc était vacante dans une étude, on l'offrit aux parents de l'enfant qui était alerte, intelligent, et qui savait lire et écrire, seules connaissances requises pour l'emploi. Il avait alors treize ans et l'on était en 1826, il était né, en effet, en 1813, dans cette terrible année où les désastres militaires de la France impériale commençaient. Voilà donc M. Louis Veillot petit clerc à Paris dans les dernières années de la Restauration, à cette époque où l'on respirait avec l'air l'esprit d'opposition contre Dieu d'abord et ensuite contre le roi. "Je n'entendais plus, dit le célèbre écrivain, que des impiétés railleuses ; *le Constitutionnel* et *le Courrier Français* étaient encore prophètes ; or personne, si ce n'est moi peut-être, ne manquait de pain, et quand, dans ma misère, mon isolement et ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. En prenant de l'âge, je ne découvrais dans la vie que d'injustes oppressions, que des distances iniques et injurieuses, qu'un hazard de naissance, heureux pour d'autres, insupportable pour moi."

Ces lignes navrantes, en expliquant l'état de l'âme de M. Louis Veillot dans cette première phase de sa vie, ont une portée plus grande : elles expliquent l'état de l'âme de la jeunesse qui n'est pas chrétienne, quand, avec ces immenses aspirations dont elle est tourmentée, elle se trouve en face d'avenues fermées, de carrières tellement encombrées, qu'elle désespère d'y trouver jamais sa place. Tout paraît mal à qui est mal à son aise. On professe l'égalité la plus absolue parce qu'on n'a point part aux privilèges. On veut renverser l'édifice parce qu'on désespère d'y entrer. Cette histoire d'une âme est aussi l'histoire d'un âge à qui tout manque, quand le christianisme vient à lui manquer, et les clartés qu'on y trouve éclairent la situation contemporaine.

M. Louis Veillot, en parlant de cette douloureuse époque de sa vie, dit une chose triste qui explique à la fois son immense reconnaissance pour la religion et certaines lacunes qui existent dans son esprit. Après avoir peint la terreur de cette bourgeoisie effarée qui, le lendemain de la révolution de 1830, eut peur de son triomphe, il ajoute : "Pour moi, j'avais eu la foi de mes besoins, j'eus aisément celle de mes intérêts. Sans autre préparation, je devins journaliste. Je me trouvais de la résistance ; j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie ; je veux bien publier que c'est la religion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur et qui m'a rétabli dans ma dignité. Je dirai encore que j'ai peu d'estime pour ce qu'on appelle une conviction. Toute conviction, à moins qu'elle ne soit religieuse,—et dans ce cas la conviction s'appelle certitude,—est le sophisme précieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt."

C'est donc la religion qui a épuré, élevé, transfiguré l'âme de M. Louis Veillot. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait de noble et de généreux, tout ce qu'il vaut, il le doit au christianisme. Sa foi a été son honneur comme son éloquence. Il a raison de le dire et de rendre ainsi témoignage à la vérité. Mais parce que la tradition ne s'est pas trouvée à son foyer, a-t-il le droit de nier qu'il y ait dans les sociétés une tradition ? Parce que sa seule conviction a été la conviction religieuse, est-il autorisé à contester l'autorité des convictions fondées sur la raison, l'expérience, l'observation ? Ici vous apercevez la lacune qui existe dans cette intelligence si bien douée d'ailleurs. Hors le domaine de la religion, où M. Louis Veillot est un esprit sincère, ardent, capable de tous les dévouements, ce puissant journaliste est demeuré un sceptique. Il ne croit pas aux convictions qui ne sont pas des convictions religieuses ; elles ne sont à ses yeux que " le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt ; " l'homme convaincu en dehors des questions religieuses, " c'est le fou qui de bonne foi croit être le soleil." Mais, sans croire qu'on est soi-même la lumière, ne peut-on pas, ne doit-on pas rendre témoignage de ce qu'on a vu à la faveur de la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ? Encore une fois, c'est une lacune regrettable dans l'intelligence et dans le talent de M. Louis Veillot.

Ceux qui voudraient comparer ce qu'il était avant que le catholicisme eût éclairé et échauffé son âme d'un de ses rayons, à ce qu'il est depuis sa régénération par les croyances catholiques, peuvent chercher dans son roman de *l'Honnête Femme* le portrait du rédacteur en chef de *l'Eclair* de Chignac. Ce petit garçon naïf et moqueur, violent et tendre, narquois, paresseux, actif, spirituel, dénigrant, plus craint qu'aimé, au moins aussi peu respectueux pour ceux qu'il défend que pour ceux qu'il attaque, mécontent des autres et encore plus de lui-même, c'est Louis Veillot, journaliste du juste milieu avant son voyage à Rome. Ceux qui voudront assister au travail des idées catholiques sur cette âme pourront suivre ce travail dans *Rome et Lorette*. Quand après bien des combats, bien des hésitations, bien des luttes, il se rendit à Dieu, qui a laissé à la ville où réside le successeur lointain du pêcheur de Genesareth le don sublime de prendre dans les filets divins les âmes qui se refusent ailleurs à l'appel d'en haut, il sentit se lever dans son âme une immortelle aurore qui n'a pas eu de couchant. " J'étais dans le port, s'écrie-t-il, et je regardais d'un œil tranquille cette mer infinie des anciennes tentations où il ne me semblait pas que de nouvelles tentations dussent jamais m'éprouver. Je savais ce que c'est que le mal ; c'est ce que Dieu défend. Vingt-quatre années j'avais vécu sans le savoir et sans pouvoir l'apprendre ; je le savais maintenant pour ne plus l'oublier, et toutes mes déceptions et toutes mes misères n'étaient plus un mystère où se perdit ma raison. Je bravais la possibilité de toutes les infortunes, sans daigner

même honorer d'un regard toutes celles qui pouvait me menacer. Dieu intervenait visiblement dans ma vie ; j'avais la foi."

Le journaliste catholique que nous connaissons est déjà là tout entier. Son ardeur a une règle ; sa conscience un arbitre ; sa fougue un frein qui ne lui permettra pas de s'emporter au delà d'une certaine limite. Il rapporte dans son âme une doctrine, un foyer qui ne s'éteindra pas ; foyer de nobles inspirations intellectuelles et aussi d'actions généreuses. Le temps est loin où il disait de lui même " qu'après avoir eu la foi de ses besoins, il avait la foi de ses intérêts." Il a appris à Rome une foi plus noble, un grand mot qu'il n'oubliera plus, le devoir. Il a secoué toutes les servitudes de l'âme pour ne plus accepter que la fière servitude du devoir. Sans doute dans cette lumière il y aura encore des ombres ; il y a toujours des ombres là où il y a des hommes. On regrettera souvent son indifférence pour des questions qui, sans appartenir spécialement à l'ordre religieux, n'en ont pas moins une importance considérable, et l'on s'étonnera de la singularité de ses jugements historiques sur certains faits, par exemple sur la bataille de Waterloo, qu'il prétend avoir été gagnée par le protestantisme contre le catholicisme ; ce sont des bizarreries d'artiste ou les fantaisies d'un poète qui tranche avec son imagination les questions qu'il aurait dû apprécier avec son jugement. On pourra signaler des violences singulières dans sa polémique, quelque chose d'âpre et d'implacable dans ses attaques contre les mércçants, une disposition à frapper d'estoc et de taille qui fait que les coups, en pleuvant de tous côtés, n'atteignent pas seulement ses adversaires, mais ceux qui, dans le même rang, ne combattent pas à sa guise. Les origines d'une intelligence se retrouvent toujours dans son nouvel état. Il a dit de lui-même : " Je ne suis pas entré dans le sanctuaire comme un noble enfant du Seigneur par la porte radieuse de l'amour, mais en esclave et rampant sous les voûtes de la crainte." Quoi d'étonnant dès lors que, disciple du Dieu terrible encore plus que du Dieu clément, il appuie plus sur le ressort de la crainte que sur celui de la miséricorde ?

Vous reconnaissez la seconde et la plus longue phase de la vie de journaliste de M. Louis Veuillot, celle qui a fait sa renommée. Il est revenu avec une noblesse de plus au front, la noblesse du sacrifice ; il a souffert pour ses idées. Pendant plusieurs années, ce journaliste par goût et par vocation a été condamné à vivre en dehors de son atmosphère naturel. Il a été renvoyé du journal au livre, c'est-à-dire aux carrières ; et, après cette retraite qui a dû être féconde par son intelligence obligée de se replier sur elle-même et de méditer avant de s'épancher, il retourne du livre au journal.

SÉNAT FRANÇAIS, CORPS LEGISLATIF ET LA CAUSE ROMAINE.

Après tant de défaites successives, la cause du droit vient enfin de remporter une double victoire, victoire matérielle en Italie, victoire morale en France. Battue sur le champ de bataille de Mentana, la Révolution a essuyé une nouvelle défaite dans le corps législatif français, par le vote mémorable du 5 décembre dernier. Ce sont là les deux faits qui, aujourd'hui, dominant toute la situation.

Nous ne redirons pas ici les derniers événements d'Italie ; les tergiversations d'abord incroyables du gouvernement français contremendant le lendemain ce qu'il avait ordonné la veille, les protestations menteuses du ministère italien couronnées par l'invasion de Garibaldi, le départ de l'expédition française et son arrivée au moment même où Rome semblait à la veille de succomber, la défense héroïque de Monte-Rotondo et la victoire décisive de Mentana mettant fin à la double invasion des Garibaldiens et de l'armée italienne. Tous nos lecteurs connaissent ces événements et tous y ont vu, comme nous, une nouvelle preuve de cette providence particulière qui veille sur Rome et qui ne l'abandonne jamais, alors même que tout semble la trahir.

La révolution avait cru renverser le trône de Pierre ; elle n'a fait, au contraire, que donner une nouvelle preuve de sa solidité indestructible. L'attachement que les populations romaines ont montré envers leur gouvernement, en restant sourdes à toutes les sollicitations de la révolution, a fait tomber un des arguments les plus spécieux de cette dernière, celui qu'elle tirait du prétendu vœu des peuples, argument qui, aujourd'hui, se tourne précisément contre elle. La résistance héroïque des troupes pontificales a imposé l'admiration ou du moins le silence aux adversaires les plus acharnés de l'Eglise. Enfin, les attentats inouïs de l'Italie révolutionnaire ont provoqué un mouvement énergique de l'opinion catholique, mouvement qui a fini par agir sur les gouvernements et qui, par là, a appris aux catholiques le secret de leur force, que parfois ils semblent trop oublier.

La question militaire avait été résolue à Mentana, mais il restait la question diplomatique, et cette dernière paraissait encore menaçante pour la papauté. La France, en effet, avait annoncé l'intention de soumettre à un congrès européen la solution de la question romaine. L'événement ayant démontré l'impuissance de la Convention du 15 septembre, il s'agissait de trouver une nouvelle combinaison pour la remplacer. Or, une

semblable réunion offrait peu de garanties à la cause catholique, qui ne pouvait compter ni sur l'Angleterre, ni sur la Russie, ces deux ennemis séculaires de la papauté, ni même sur l'Autriche, livrée entre les mains du libéralisme ; le gouvernement prussien, désireux de ménager l'opinion des catholiques allemands, paraissait encore le plus favorablement disposé. Tandis que l'Italie aurait peut-être trouvé des complices, la papauté pouvait-elle beaucoup espérer de défenseurs. Puis on avait vu que chaque défaite de l'Italie avait été le prélude d'un nouvel agrandissement, et l'on craignait que, cette fois encore, elle ne se dédommageât par une victoire diplomatique de la défaite qu'elle venait d'essuyer sur le champ de bataille de Mentana.

On comprend donc les inquiétudes des catholiques et les espérances des amis de la révolution. La retraite des troupes françaises de Rome, l'annonce de l'évacuation complète du territoire pontifical dans un délai peu éloigné, pouvaient donner aux catholiques sujet de craindre.

Placé entre les exigences de l'Italie et la pression de l'opinion catholique qui, en France, avait pris les proportions d'un vaste mouvement national, le gouvernement impérial devait se voir contraint de prendre un parti.

Le discours prononcé par Napoléon III à l'ouverture de la session législative, resta dans la sphère des généralités. Aussi les incertitudes de la situation provoquèrent-elles des interpellations dans les deux Chambres. Au Sénat, M. Charles Dupin, les Cardinaux de Bonnechose et Donnet, demandèrent une déclaration catégorique en faveur du maintien du pouvoir temporel, M. Rouland y plaida avec ardeur la cause de l'Italie.

Les trois discours au Sénat de M. le baron Dupin et de L. L. EEm. les cardinaux de Bonnechose et Donnet ont été acclamés et reproduits par toute la presse honnête de la Péninsule et de tous les pays. On y trouve les accents d'une foi profonde, d'un amour ardent de l'Eglise et de la France mêlés à l'indignation légitime que suscitent les fourberies du gouvernement Italien et les défaillances d'une royauté vaincue par la révolution, vaincue sans combat. Dignes en tout de la cause pontificale qu'ils défendent, les trois orateurs se gardent de tout reproche aux ministres de Napoléon. Encore qu'ils connaissent mieux que d'autres, sans doute, les fautes commises ; l'indulgence, la charité, la douceur, compagnes habituelles de la papauté, s'imposent à leur voix. Ils louent l'empereur d'avoir entrepris la seconde expédition de Rome, le supplient, dans son intérêt même, de n'abandonner point les sentiers de la justice dans lesquels cette expédition fait entrer la France. C'est un beau langage mis au service du Pape. Quant au ministre des affaires étrangères, M. de Moustier, sans avoir pris aucun engagement positif, il demanda l'ordre du jour pur et simple, qui fut voté à une très-grande majorité.

Au Corps Législatif, on se trouva en présence de deux interpellations

différentes, se rapportant toutes deux à la question romaine. L'une, émanant de l'opposition démocratique, tendant à blâmer la nouvelle expédition de Rome ; l'autre, signée par des députés catholiques, demandait, au contraire, des garanties pour le maintien de la Souveraineté temporelle.

M. Jules Favre ouvrit le débat dans la séance du 2 décembre. Avec l'éloquence de la haine, il commença par dénoncer l'obstination de la papauté... et prétendit qu'en refusant de reconnaître le nouveau royaume d'Italie, le Pape injurait la France elle-même dans la personne de son alliée. Puis M. Favre en vint à l'Encyclique du 8 décembre, qu'il appela le requisitoire le plus violent qui ait jamais été lancé... Cependant en approuvant les attentats du gouvernement italien, M. Favre ne s'en trouva pas moins obligé de blâmer les détours de sa politique, détours qu'il trouve *indignes de lui*. C'est là un aveu précieux, que lui arrache la force de la vérité.

Après avoir blâmé l'organisation de la légion d'Antibes et la mission du général Dumont, l'orateur démocrate en vint aux derniers événements de Rome. Il condamna le départ des troupes françaises pour Rome ; il se plaignit amèrement de la part que ces troupes avaient prise à la défaite des garibaldiens. Il rappela enfin la fameuse phrase du général de Failly sur les fusils Chassepot qui avaient *fait merveille*. Dépeignant ensuite l'irritation universelle que ces événements avait produits en Italie, il prétendit que par là non seulement les intérêts français avaient été gravement compromis, mais encore les intérêts de la religion. Cette sollicitude inattendue de M. Jules Favre, pour les vrais intérêts de la religion, nous inspire, il faut l'avouer, fort peu de confiance. Nous ne pouvons y reconnaître autre chose que cette hypocrisie habituelle aux libres penseurs lorsqu'ils veulent attaquer l'Eglise avec une certaine apparence d'impartialité.

D'après M. Favre, le Pape eut été plus puissant à Gaète qu'il ne l'est à Rome, restauré par les armes de la France... Après avoir dépeint les charmes de l'exil et de la persécution, il appela l'Evangile à son aide. Je m'étonne, s'écria le théologien improvisé, qu'on se souvienne si peu des leçons du divin Maître dont le Saint-Père est le représentant sur la terre... *Souffrez la persécution*, a-t-il dit à ses Apôtres, et *résignez-vous*... Selon moi, ajouta-t-il, aucune journée n'a été plus funeste pour le pouvoir temporel que la victoire de Mentana.

Si la victoire de Mentana avait été aussi funeste à la papauté que M. Favre le prétend ici, il ne montrerait peut-être pas autant d'irritation. Ses violentes attaques contre le pouvoir temporel, nous en font encore mieux sentir la nécessité. Alors qu'on veut nous imposer pour idéal le retour à l'ère des persécutions, nous comprenons qu'il faut maintenir de tous nos efforts le dernier rempart de l'indépendance du pouvoir temporel.

Ce discours où la révolution étalait ouvertement son programme de des-

truction, fut interrompu maintes fois par les protestations de l'assemblée.

MM. Chesnelong et de la Tour défendirent la cause catholique avec talent et conviction. Puis M. de Moustier prit la parole au nom du gouvernement. Il eut soin de ne pas s'avancer davantage qu'il ne l'avait fait dans son discours au Sénat.

M. Thiers parla ensuite et son discours a été l'événement de la discussion. On le sait, M. Thiers ne peut être rangé parmi les catholiques ; il est encore séparé de nous par de vieux préjugés philosophiques ; mais d'un autre côté, il a compris toute l'importance politique de la question du pouvoir temporel, et son rare bon sens semble parfois l'élever jusqu'aux hauteurs de la foi . . .

M. Thiers réfuta une à une toutes les objections des partisans de la cause italienne, et à ceux qui reprochaient à la France de violer les principes de non-intervention en venant au secours de la papauté, il répondit :
 “ On ne nous le reprochait pas lorsque nous intervenions pour protéger le
 “ Spoliateur ; on nous reproche d'intervenir pour protéger le Spolié . . .
 “ L'intervention d'aujourd'hui n'est qu'une limite à la longue intervention
 “ exercée pendant neuf ans au profit de l'Italie.”

“ Je trouve, dit-il plus loin, qu'on a raison de faire du Pape un souverain, et que les catholiques sont en cela plus amis de la liberté que leurs adversaires. Placer le chef de la religion dans le même territoire que le chef temporel, c'est compromettre en effet la liberté de la religion . . . On dit : nous ne touchons pas à la foi, mais à son organisation. On n'a pas plus le droit de toucher à l'une qu'à l'autre.

“ Il y a encore, ajoute l'orateur, un grand intérêt national. L'Angleterre, la Russie protègent leurs co-religionnaires ; et la France qui peut être la protectrice de deux cents millions de catholiques, ne le voudrait pas ! . . . Eh bien ! n'est-il pas notoire que, dans cette question, il y a un culte qu'on a pris en aversion. Oui, sans l'acte que je sollicite du gouvernement, tel serait l'aspect de la politique française. Le monde dirait : ‘ La France a détruit la Papauté.’ . . .

“ Je dirais donc à l'Italie : Je ne puis vous livrer mon honneur ! Devant une telle déclaration, devant un tel acte, quelle puissance pourrait vous chercher querelle ?

“ Ou bien l'Italie supporterait ce langage et laisserait le Pape en repos, au moins pour quelque temps, et alors vous auriez l'avantage du *Statu quo* ; ou bien, l'unité italienne se jetterait sur votre épée, et alors, comme l'homme sage, obligé de se défendre contre un fou, vous vous serviriez de cette épée pour vous couvrir et pour tuer. Ce ne serait pas vous qui auriez détruit l'unité italienne, c'est l'unité italienne elle-même qui se serait percée de votre arme.”

M. Thiers termina son discours au milieu des applaudissements presque unanimes de l'assemblée, dont les tendances s'étaient clairement mani-

festées pendant tout le cours de la discussion ; il avait eu la gloire de porter le dernier coup, le coup décisif en faveur de la grande cause de la souveraineté pontificale.

En présence de l'esprit qui dominait dans l'assemblée, il fallait renoncer à la politique du juste milieu, et en venir à quelque chose de plus net. Aussi M. Rouher, qui prit la parole dans la séance du 5 décembre, parla-t-il un tout autre langage que M. de Moustier.

Lui aussi, apporta encore les plus grands ménagements à l'égard de l'Italie, il se montra même sympathique à l'unité italienne ; mais, d'un autre côté, il fit des aveux significatifs et des promesses plus importantes encore. Il était visible qu'il voulait se mettre à l'unisson de l'esprit qui régnait dans la Chambre.

Il signala la complicité du ministère italien dans l'invasion des Etats Pontificaux ; il flétrit énergiquement les tendances antichrétiennes et antisociales des révolutionnaires italiens. Se reportant dans le passé, il blâma la conquête des Deux-Siciles accomplie avec l'appui patent de la révolution, il blâma plus énergiquement encore l'invasion des Marches et de l'Ombrie. Après avoir réfuté les objections de l'opposition démocratique, il termina par les déclarations suivantes :

“ Les troupes françaises resteront à Rome tant que la sécurité du Pape
 “ rendra leur présence nécessaire ; et par le mot sécurité, le gouverne-
 “ ment n'entend pas dire seulement le calme matériel, il entend parler de
 “ garanties sérieuses données par l'Italie, après les mécomptes que nous
 “ avons éprouvés. . . . ”

“ Maintenant j'arrive au dilemme : le Pape a besoin de Rome, et
 “ l'Italie ne peut s'en passer. Nous déclarons que l'Italie ne s'emparera
 “ pas de Rome. JAMAIS la France ne souffrira une telle violence, faite
 “ à son honneur, faite à la catholicité. Elle demandera à l'Italie la
 “ rigoureuse et énergique exécution de la Convention de Septembre ;
 “ sinon, elle y suppléera elle-même. Est-ce clair ? . . . ”

“ La Convention a été exécutée. Nos troupes sont à Rome pour
 “ protéger le Saint-Père. Combien de temps y resteront-elles ? Tout
 “ le temps nécessaire à la sécurité du Pape ; tout le temps nécessaire
 “ pour que la Convention soit garantie d'une manière efficace et durable.

“ Voici nos projets déclarés. Nous ne permettrons pas que la violence
 “ s'interpose entre la France, Rome et l'Italie ; et si l'Italie marchait
 “ contre Rome, elle trouverait la France sur son chemin. ”

M. Rouher termina son discours en engageant la majorité à voter l'ordre du jour pur et simple. “ Pas de divisions, pas de scission dans
 “ la majorité, ” s'écria-t-il. “ Restons unis et compactes, car c'est là notre
 “ puissance. Prenez-y garde, la révolution veille toujours, cherchant la
 “ brèche qui se pourrait faire. Resserrez vos liens, confondez vos votes :
 “ le gouvernement vous a dit avec franchise ses actes, ses projets, sa

“ politique. Pourriez-vous en douter encore lorsque vous avez pour
 “ gage la victoire de Mentana, votre drapeau qui flotte sur les murs de
 “ Civitta-Vecchia.”

Cependant les auteurs de l'interpellation catholique hésitaient encore à retirer leur demande, les déclarations du gouvernement ne leur semblant pas encore assez catégoriques. M. Rouher remonta alors à la tribune pour y donner une dernière explication.

“ Quelques membres, dit-il, m'ont exprimé la crainte que mes paroles
 “ n'eussent pas été assez nettes en ce qui concerne le pouvoir temporel
 “ du Pape. En parlant de la sécurité que nous voulons assurer au Saint
 “ Père, j'ai dit que nos troupes resteraient à Rome ; j'ai parlé de la capi-
 “ tale pour désigner l'Etat Pontifical. Il ne saurait y avoir ici la moindre
 “ équivoque. Quand j'ai parlé de Rome, je le déclare, j'ai entendu
 “ parler du territoire pontifical actuel dans toute son intégrité.”

M. Jules Favre essaya de prendre encore la parole, mais les murmures de l'assemblée le contraignirent bientôt à quitter la tribune. M. Chesnelong déclara alors qu'en présence des déclarations du gouvernement, il retirait la demande déposée par lui et ses amis. Il ne restait donc que la demande d'interpellation de la gauche, sur laquelle l'ordre du jour pur et simple fut prononcé à la majorité de 237 voix contre 17.

Ce fut ainsi que se termina la séance du 5 décembre, séance qui occupera une grande place dans l'histoire contemporaine. L'attitude énergique du corps législatif, organe des vœux de la France, a provoqué de la part du gouvernement impérial des déclarations catégoriques, qui désormais devront lier sa politique. La France vient enfin d'imposer à l'Italie un *veto* énergique : le mot *jamais*, prononcé par M. Rouher, engage l'honneur de la France et ne lui permet plus de penser à faire de nouvelles concessions à l'Italie.

Cette séance du 5 décembre, disons-le avec bonheur, n'est pas seule dans l'histoire de la France ; elle a des aînées qui la valent. Il y a 19 ans, le 30 novembre 1848, on a vu les mêmes scènes parmi les membres de la constituante républicaine. Le 6 août et le 19 octobre 1849, les représentants de la France dans l'assemblée législative n'adoptèrent-ils pas la cause du Pape comme une cause française ? Toujours digne de lui, le Corps législatif de 1867 n'a pas hésité un moment à venir se ranger sous le drapeau de la tradition parlementaire et du droit.

QUATRIÈME LEÇON SUR LE DROIT NATUREL PAR L'ABBÉ COLIN.

La salle ordinaire des réunions du Cercle Littéraire était insuffisante à contenir la foule de jeunes gens instruits qu'avait attirés mercredi dernier la réputation de savoir et d'éloquence de M. l'abbé Colin.

Ainsi que nous l'avions annoncé, le savant directeur du Cercle, tout en continuant la série des entretiens sur le droit naturel qu'il avait commencée précédemment, devait indiquer les sources des révolutions qui ont bouleversé l'état de la société depuis la fin du siècle dernier.

Rarement nous avons vu traiter des questions aussi ardues avec autant de clarté et d'intérêt. Les points les plus difficiles de la philosophie revêtent, sous sa parole ardente et imagée, des formes que peut saisir l'intelligence la moins préparée aux études sérieuses et élevées de la science.

Nous voulons faire part à nos lecteurs de quelques-unes des notes que nous avons pu prendre de cet entretien.

Cette analyse, quelque pâle qu'elle soit, donnera une idée du bien que l'on peut retirer de ce cours à ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage de le suivre.

La société se régit par les mêmes lois que l'âme.

Les différents principes qui font mouvoir l'âme se retrouvent dans le mécanisme de l'état social.

Cette vérité n'est pas nouvelle. Platon l'a proclamée dans son traité des lois et dans son traité de la république. Il commence par étudier l'âme avant de chercher à connaître la société.

Ainsi ce n'est pas l'homme qui fait la société, comme l'a prétendu Rousseau et à sa suite un bon nombre des penseurs du jour, pas plus qu'il n'a créé son âme.

Ce qui fait la société, c'est la nature, c'est l'œuvre de Dieu. De sorte que porter atteinte à la nature de l'homme c'est porter atteinte à la société.

La société, comme l'homme, doit tendre à la perfection, à l'ordre. L'ordre a pour objet l'harmonie de l'unité. C'est le rapport de divers éléments à une même fin. L'unité est de l'essence de la société.

Donc point de société sans l'ordre, sans l'unité. Pour qu'il y ait ordre, il faut qu'il y ait hiérarchie. Les individus tendent à la famille, la famille à la société, la société à Dieu.

La hiérarchie suppose deux éléments : un pouvoir et un sujet ; ces deux éléments sont nécessaires.

Suivant Montesquieu, la constitution dans un état, c'est l'expression des rapports entre le pouvoir et le sujet qui dérivent du lien naturel.

Plus la constitution exprime ces rapports, plus elle est parfaite. Si

l'expression de ces rapports est imparfaite, la constitution est mauvaise et l'état est en souffrance.

Chaque état doit donc avoir sa constitution ; et changer cette constitution c'est la révolution dans l'état.

Deux autres éléments doivent encore y régner : la loi et les mœurs.

La base de la société c'est le pouvoir. Il y a deux bases dans le pouvoir : l'autorité ou la force ; l'autorité ou la force morale de la loi et la force matérielle ou le droit du plus fort. L'autorité implique le devoir d'obéir. La force implique la contrainte de céder.

Mais il ne faut jamais confondre le pouvoir avec le représentant du pouvoir, quelle que soit la forme du gouvernement qui régisse une société. Le président d'une république est autant le représentant du pouvoir dans une république que l'Empereur l'est dans un Empire.

Le pouvoir ne vient pas du peuple, comme le prétendent certains théoriciens, mais de Dieu. Accepter la doctrine de la Souveraineté du peuple, c'est accepter l'anarchie, c'est admettre le principe de la force. En effet, si la Souveraineté du peuple existe telle que l'ont comprise certains écrivains, tout pouvoir devient une usurpation. Est-il un homme de cœur en ce cas-là qui voudra se laisser imposer la loi par un de ses semblables ? Et cependant si l'on admet le pacte social de Rousseau et de ses adhérents, l'on tombe inévitablement sous le régime de la force.

Si, par souveraineté du peuple, l'on entend plutôt le droit qu'a le peuple, dans certains pays, de se choisir des représentants pour faire observer la loi et perfectionner, dans l'état, les rapports qui doivent exister entre l'autorité légitime et ses sujets, cela est admissible, parce que l'harmonie de la société n'en peut être affectée.

C'est ainsi qu'un autre principe émis de nos jours nous conduit directement au régime de la force matérielle. C'est là la doctrine du *fait accompli*. Par elle les usurpations du plus fort sont légitimées par le fait matériel du résultat de cette force.

Comment trouver, dans l'application de tels principes, l'ordre, l'harmonie, la paix qui doivent régner dans une société bien organisée ? Si tous les éléments du corps social, au lieu de concourir unanimement vers le même but, se combattent ensemble, si la force matérielle est laissée à elle-même et neutralise le contrôle de l'autorité légitime, il ne peut y avoir que désaccord, malaise, agitation et finalement anarchie.

Aussi, de même que toutes les facultés de l'âme doivent être subordonnées au principe rationnel pour diriger tous ses mouvements vers le bien éternel.

De même, dans un état, les divers éléments qui le composent doivent être soumis au régime de l'autorité pour le maintien de l'ordre qui seul peut assurer à une société le bonheur, la paix et la prospérité.

FETES RELIGIEUSES.

Les journaux espagnols catholiques qui ont paru le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, étaient tous encadrés de vignettes en l'honneur de la Sainte Vierge. Des articles et des poésies de circonstance témoignaient en même temps de la foi et de la pitié espagnoles. Plusieurs de ces journaux contenaient aussi les *Litanies de la Sainte Vierge*, avec l'indication des sommes affectées à Pie IX pour les besoins du trésor pontifical. Les offrandes recueillies jusqu'à ce jour par la *Esperanza*, s'élevaient à 819,238 réaux, ou 200,000 francs. La liste ouverte par la *Pensamiento*, à l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception et *pour le triomphe des armes pontificales*, donnait un total de 219,560 réaux, ou 55,000 francs.

A Montréal, les belles fêtes de Noël ont laissé cette année comme les précédentes, de délicieuses émotions. A l'église de Notre-Dame, la brillante-musique de la messe de minuit nous a transportés aux airs si populaires et si pieux de ces vieux cantiques dont avait su tirer un si magnifique parti, le Rév. Messire Jul. Perrault, prêtre de S. Sulpice.

Le lendemain, à la Grande Messe du Jour, nous avons écouté avec tres-saillement et nous avons reconnu avec bonheur d'admirables passages de Mozart, liés ensemble et formant par une habile combinaison, une messe d'un excellent effet. Le Credo, chef-d'œuvre du Maître, a été exécuté avec un rare mérite de précision et d'ensemble.

L'Epiphanie nous a donné la charmante musique du *Désert*, toute christianisée et adaptée, avec beaucoup d'art, aux paroles de nos chants sacrés. Jamais musique mieux appropriée à la fête, et Félicien David serait tout fier de voir son œuvre élevé si haut. Le succès a été complet, on attendra avec impatience le retour du six Janvier 1868, puisque c'est lui seul, paraît-il, qui aura le privilège de nous ramener cette *Belle Messe*.

Merci, dirons-nous volontiers avec le correspondant de la *Minerve*, merci pour tant et de si pures jouissances, merci au modeste et savant Directeur du Chœur de Notre-Dame; merci à tous les jeunes gens dévoués qui composent ce chœur. Merci, en particulier, aux enfants des bons Frères des Ecoles Chrétiennes dont la voix si harmonieuse et si douce, retraçait avec tant de vérité, les suaves concerts des Esprits célestes. Puisse ce faible témoignage de reconnaissance leur être à tous un nouvel encouragement.

NOËL.

I.

Ah ! qu'il est une nuit que j'aime dans l'année,
 Nuit où la brume épaisse enveloppe le ciel ;
 Nuit où l'aquilon souffle, où la brise est glacée :
 C'est la sainte nuit de Noël.
 Qui, ce deuil de l'hiver, qui couvre la nature,
 Au cœur chrétien rappelle un sublime tableau ;
 Hélas ! en entendant la brise qui murmure,
 On pense à cet Enfant glacé par la froidure,
 Souffrant pour nous dès son berceau.

Bientôt, dans une étable obscure et méconnue,
 La Vierge de Juda, brûlant d'un divin feu,
 Va mettre au jour l'Enfant !..... Anges quittez la nêe,
 Venez semer des fleurs sur cette paille nue ;
 Celui qui va naître est un Dieu !

Un Dieu !... Mais où sont donc ces lambris magnifiques ?
 Terre, as-tu pour sa couche assez d'ivoire et d'or ?
 Poètes, sur vos luths, chantez vos saints cantiques ;
 César, de ton palais ouvre-lui les portiques,
 A lui ta gloire et ton trésor.

Non ! Le Dieu des combats va naître dans l'étable,
 Une crèche sera son céleste berceau,
 Un peu de paille est là pour ce Dieu redoutable,
 Et l'écho redira pour concert ineffable,
 Les chants des bergers du hameau.

De Jésus-Christ naissant, ô sublime tendresse !
 Devant ce Dieu d'amour, peuples, prosternons-nous,
 Il descend sur la terre avec notre faiblesse,
 Il quitte ses palais et la céleste ivresse,
 Pour être mortel avec nous !

Jésus, pourquoi trahir ta céleste origine ?
 Devant ton saint amour, grand Dieu, je suis sans voix ;
 Eh quoi ! Seigneur, laisser l'aurole divine,
 Pour choisir ici bas la couronne d'ûpine
 Et les tortures de la croix !

II.

L'Enfant est né, silence ! honneur, gloire à Marie !
 De son sein virginal sort le Dieu Créateur,
 L'Enfant est né ! ses yeux sont ouverts à la vie,
 Mortels, prosternez-vous ; c'est le divin Messie
 Qui vient demander votre cœur !...

En vain, pour mieux cacher la crèche merveilleuse,
 Il a choisi l'étable et l'ombre de la nuit :
 Des rois ont vu briller l'étoile lumineuse,
 Ils suivent ses rayons, leur mystérieuse,
 D'un Dieu puissant qui les conduit.

Ils sont devant Jésus !... dans ce jour admirable,
 Mages, qui vous disait de courber les genoux,
 D'adorer un enfant naissant dans une étable ?
 Ah ! qui vous révélait son message adorable ?
 Mages pieux, honneur à vous !

Pendant qu'ils prodiguaient l'aloès et la myrrhe,
 On entendit des chants retentir dans les airs,
 Anges et Séraphins, dans leur sacré délire,
 Avec leurs doigts brûlants ont accordé leur Lyre,
 Et fait éclater ces concerts :

" Saint, saint est le Seigneur !
 " Gloire à celui qui descend sur la terre,
 " D'un Dieu naissant chantons le doux mystère ;
 " Célébrons sa grandeur !

" Il naît le Dieu de la victoire,
 " Terre, tressaille de bonheur ;
 " Tout l'univers est rempli de sa gloire :
 " Chantons, publions sa grandeur.

" Votre règne est fini, fantômes de la terre,
 " Tremblez devant la croix ;
 " Le Seigneur s'est levé, rentrez dans la poussière,
 " Dieux, tombez à sa voix.

" Saint, saint est le Seigneur ;
 " Gloire à celui qui descend sur la terre ;
 " D'un Dieu naissant chantons le doux mystère,
 " Célébrons sa grandeur."

P. T. GRANGER, S. J.

VISITE DE PIE IX. AUX BLESSÉS.

Le Saint Père dans sa sollicitude affectueuse pour les braves qui ont été blessés dans la lutte soutenue contre les envahisseurs de l'Etat de l'Eglise, non content de les avoir visités dans les hôpitaux, comme nous l'avons raconté, a bien voulu aller voir les convalescents qui, par son ordre, ont été admis au palais du Quirinal, où la salubrité de l'air, l'aménité du lieu, les promenades délicieuses qu'offrent les jardins, contribuent à hâter leur guérison.

Sa Sainteté a adressé à tous des paroles affectueuses et elle éprouvait une vive consolation en voyant ces braves répondre à sa sollicitude paternelle par l'expression de leur reconnaissance et de leur dévouement. Elle s'est retirée après les avoir bénis et des acclamations enthousiastes ont éclaté à son départ.—(*Journal de Rome.*)

UN SAGE.

Il y avait autrefois un homme issu de sang royal, mais qui était pauvre, et qui vivait tranquille dans sa petite maison. Il s'occupait à cultiver son jardin, labourant ses carrés de légumes, taillant ses arbres fruitiers et arrosant quelques fleurs pour son délassement. Le coq chantait dans sa cour au milieu de quelques poules, et le soir deux vaches rentraient dans son étable en mugissant. Et il vendait au marché des légumes de son jardin, et le fruit de ses arbres, et le lait de ses vaches. Or, l'arriva qu'il y eut de grandes agitations dans le pays, et le roi fut renversé de son trône, et l'on vint apporter la couronne à cet homme simple, parce qu'on savait qu'il était du sang des rois. On le trouva occupé à bêcher son jardin, on le revêtit des ornements royaux, et on le conduisit en pompe devant le peuple. Il ne fut pas ébloui de cet appareil ; mais quand il vit qu'on se pressait autour de lui, et qu'on poussait des cris en son honneur, et qu'il n'était pas possible de refuser cette dignité, il dit : J'étais heureux et tranquille, je ne demandais rien à Dieu que de l'eau pour arroser mes légumes et mes fleurs. Fasse le ciel que je supporte les grandeurs aussi bien que j'ai supporté la pauvreté. N'ayant rien je ne manquais de rien, et mes mains ont suffi à tous mes besoins. Y avait-il autre chose que je pusse désirer ?

L'ANNEE 1867 ET SES SOUVENIRS.

Elle a donc disparue à jamais cette brillante année 1867, à laquelle l'histoire attachera le souvenir de l'Exposition Universelle de Paris, visitée par tant de souverains, de princes, d'étrangers venus des pays les plus lointains. Dans les annales souvent tristes et sanglantes de notre pauvre humanité, cette date restera pure et glorieuse pour la France.

On pourra dire encore en parlant de l'année 1867 : *Gesta Dei per Francos*, non-seulement parce que la France aura convié les rois et les peuples à une fête de paix et d'union, mais aussi parce que son épée aura une fois de plus protégé la papauté, ce trône de la vérité et de la civilisation dans le monde.

L'année 1867 conservera un autre titre encore au souvenir reconnaissant des catholiques : quelle page dans l'histoire de l'Eglise, que cette majestueuse réunion des Evêques dans Rome, pour célébrer le dix-huitième centenaire du martyr de St. Pierre, le premier des Papes ! De cette époque datera également le projet du concile œcuménique dont la chrétienté toute entière attend avec un espoir impatient l'ordre de convocation. L'année 1867 aura vu ainsi ou s'accomplir ou se préparer de grands événements qui pourront exercer sur la marche générale des destinées humaines une influence plus considérable que bien des Sadowas et des Solferinos !

NOTA.—Plusieurs circonstances indépendantes de nous, nous ont forcés de différer la publication de l'*Echo* jusqu'à ce jour ; à l'avenir il sera expédié pour être reçu le 15 de chaque mois.